REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXIVe ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXIVe ANNÉE — SIXIÈME PÉRIODE

TOME VINGT-QUATRIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1914

A NOS LECTEURS

Le 1er septembre dernier, nous avons fait part à nos lecteurs des préoccupations que nous inspiraient, au sujet de la publication régulière de la *Revue*, les circonstances difficiles qui n'étaient encore qu'à leur début et dont il était impossible de prévoir les suites. Notre crainte principale, qui était alors de manquer de papier, s'est heureusement atténuée à mesure que la situation générale s'améliorait. Sans doute l'avenir, en ce qui concerne le service des publications périodiques, n'est pas encore tout à fait assuré, mais dès maintenant nous pouvons ajouter une feuille, soit 32 pages, à notre numéro et nous comptons qu'il en sera de même pour le prochain. Nous prions nos lecteurs de croire que nous sommes aussi impatiens qu'eux-mêmes de restituer à nos numéros leur volume normal et que nous ne négligerons rien pour hâter le moment où nous pourrons le faire.

LA
CATHÉDRALE DE REIMS [1]

Blessée grièvement, sinon morte, elle est toujours vivante dans notre souvenir et dans notre amour. En parlant d'elle, je penserai à ce qu'elle était hier et à ce qu'elle sera demain, lorsqu'après nos victoires nos mains pieuses redonneront à Notre-Dame de Reims sa blanche robe de pierre. Et si nos mains depuis longtemps désaccoutumées de ces sublimes travaux ne savent plus, comme nos ancêtres, tisser ces fines dentelles de pierre, ce qu'il y aura d'imparfait dans notre œuvre sera là pour rappeler à toutes les générations futures le crime de nos ennemis, pour dire contre quels barbares, à certain moment de son histoire, la France eut à lutter.

Allemagne, la poussière de ces murs éventrés par toi fera sur ta robe une tache non moins indélébile que le sang des femmes et des enfans dont tu l'as souillée !

(1) Au moment de mettre cet article sous presse, nous avons le regret d'apprendre la mort de son auteur, M. Marcel Reymond. Rien ne nous avait fait prévoir ce dénouement prématuré d'une existence laborieuse, qui a été consacrée à l'étude et à l'histoire de l'art. M. Marcel Reymond se mettait tout entier dans les opinions qu'il défendait; il y apportait, avec une compétence incontestée, une véritable passion, et c'est ce qui donnait tant de vie à ses écrits comme à sa parole. La même passion, plus ardente encore s'il était possible, inspirait son patriotisme. La guerre qui se poursuit, les crimes qui l'accompagnent, l'incendie de la cathédrale de Reims en particulier l'avaient profondément ému et indigné. Une dernière fois il a repris la plume pour décrire l'admirable monument qu'il avait tant admiré et aimé et qui, devant les siècles futurs, témoignera de la barbarie germanique. L'homme et l'artiste avaient été cruellement blessés en M. Marcel Reymond. Quelques jours avant sa mort, il écrivait à son ami, M. André Michel : « Comment pourrons-nous continuer à vivre des heures pareilles? » Et, en effet, il ne l'a pas pu : une crise subite l'a brusquement emporté.

Dans l'évolution de l'art gothique, la cathédrale de Reims, venue après celles de Paris et d'Amiens, marque sur certaines parties, notamment par ses portes, sa rose, ses tours, ses façades latérales, le point culminant de beauté atteint par l'art gothique. Elle possède toutes les grandes qualités architecturales, toute la noblesse et la grandeur du XIIIe siècle et en même temps elle annonce et prépare toutes les délicatesses du XVe.

Pour comprendre la beauté d'une cathédrale gothique, il ne suffit pas de s'en tenir aux prodiges que les architectes ont réalisés au point de vue constructif, à ces solutions provoquées par les nécessités de toiture ou d'éclairage, qui ont été, tour à tour, le point de départ de ces deux styles que nous distinguons sous le nom de *Roman* et de *Gothique*. Il faut nous élever plus haut. Ce qu'il y a de fondamental dans l'architecture gothique part d'un autre principe, de quelque chose de supérieur au principe constructif. Sa beauté vient de ce que, par excellence, elle fut de tous les styles le plus expressif des sentimens de notre âme, le plus significatif des grandes pensées de la religion chrétienne : la croyance en Dieu, et la croyance en la fraternité des hommes. L'église chrétienne, c'est le Temple de Dieu, et c'est la maison du peuple réuni au pied des autels.

Temple de Dieu, l'église doit être aussi belle que possible, belle par sa construction et par tous les détails de son architecture et de son décor ; maison du peuple, elle doit tout faire converger vers son instruction et sa moralisation. Par suite de ce besoin d'instruction primordial, dans ces temps où les hommes n'avaient pas de livres, nos églises devinrent un livre gigantesque, un livre parlant par l'image, par toutes les peintures et les sculptures dont ses murs furent revêtus.

Dans l'église gothique, les deux recherches, recherche de beauté et recherche instructive, s'unirent de la façon la plus intime et la plus heureuse. L'architecte ne s'attarda plus à de simples formes de décor tirées de la géométrie des lignes, c'est à la nature humaine qu'il demanda toutes ses inspirations. Les figures peintes ou sculptées de nos cathédrales sont en même temps le plus instructif des enseignemens et le plus beau des décors.

Avant même que le fidèle entre dans l'église et prie dans le plus admirable sanctuaire que les hommes aient créé, la façade de l'église est là pour élever son âme et lui dire toute la

beauté de la maison de Dieu. Ces façades sont le triomphe de l'art gothique, et la façade de Reims est la plus belle de toutes. Elle marque les derniers progrès réalisés depuis la fin du XIIIe siècle jusqu'au début du XVe. Elle est l'aboutissant de tout ce que le gothique avait cherché. Lorsqu'après l'interruption provoquée par la guerre de Cent Ans, l'architecture gothique s'épanouit au XVe siècle dans un nouvel élan de joie triomphale, c'est la façade de la cathédrale de Reims qui fut l'inspiratrice de l'art nouveau. Les merveilles du XVe siècle, façades de Troyes, de Meaux, d'Abbeville, de Tours, surtout celle de Rouen, la plus légère, la plus aérienne qui soit, dérivent d'elle.

Toutes elles sont belles, nos églises gothiques et toutes différentes les unes des autres. Comparé à l'art grec, le seul qui puisse en être rapproché, l'art gothique a pour lui sa prodigieuse variété. On ne peut bien comprendre et apprécier une de nos églises sans la comparer aux autres, sans rechercher en quoi elle leur ressemble ou en diffère, et sans marquer ce qui est le mérite de chacune d'elles, c'est-à-dire la part de nouveauté qu'elle apporte, la place qu'elle tient dans l'évolution générale de l'art. De l'une à l'autre, dans chaque église même, les changemens, les progrès sont apparens. Presque jamais une grande église n'a été l'exécution fidèle d'un plan primitif; et, au lieu de le regretter, comme on le fait souvent, il faut nous en féliciter. Chaque nouvel architecte qui est intervenu dans la direction de l'œuvre n'a pas hésité à modifier les plans de ses prédécesseurs, et, pendant tout un siècle, jusqu'à la guerre de Cent Ans, ce fut une suite ininterrompue de progrès qui nous font passer des cathédrales de Paris et d'Amiens à celle de Reims.

Avant de montrer par quoi elles diffèrent, montrons les caractères qui les unissent. Il en est un fondamental : toutes nos églises gothiques, sauf de rares exceptions, s'ordonnent avec l'accompagnement de deux tours sur les côtés de la façade. La tour, principe de la défense, attribut des demeures princières, la tour indiquant toujours la maison du roi, fut choisie comme devant marquer aussi la maison de Dieu. Ces tours que nous appelons des clochers, ce sont bien des clochers, puisqu'elles enferment des cloches, mais ce sont surtout des tours d'apparat, de pures œuvres de beauté. Et par leur terminaison, par leurs gigantesques flèches, qui ne sont plus des toitures et qui ne

correspondent plus en rien à aucune idée utilitaire, elles expriment quelque chose de plus que l'idée de puissance; elles disent, par cet effort prodigieux, l'élan des âmes vers le ciel, c'est la plus audacieuse et la plus heureuse recherche faite pour exprimer l'impérieux besoin de spiritualisme qui est au fond du cœur de tous les hommes.

Voilà la raison pour laquelle ce motif des tours, qui n'eut pas dans tous les pays la même importance et qui notamment fut secondaire dans les églises italiennes, eut tant de succès en France dans l'architecture romane et gothique et mit dans nos églises une si remarquable unité. Mais, malgré cette conformité à une idée unique, que de variétés dans nos façades, que d'efforts pour perfectionner le motif adopté, que de recherches admirables pour passer de la façade de la Cathédrale de Paris à celle de Reims!

A s'en tenir aux principales recherches faites par les gothiques pour mettre des beautés de plus en plus grandes dans les façades de leurs églises, on pourrait indiquer les idées suivantes : 1° Tendance à la complication et à l'ornementation de toutes les formes; 2° Affirmation de plus en plus nette du verticalisme des lignes; 3° Multiplicité des vides; 4° Union aussi intime que possible de tous les élémens de la façade, de façon à réaliser une composition d'ensemble d'une grande unité.

1° Dans une façade, les parties que les gothiques s'attachèrent le plus à décorer, ce furent les portes. Ouvertes dans l'énorme épaisseur des murs servant de support aux tours, elles offraient par leurs profonds ébrasemens un champ admirable à la décoration sculptée. Et il est à remarquer que ce fut une grande nouveauté dans l'art, une profonde modification de l'architecture antique, qui mit toujours son décor au sommet des édifices sur les frises et les frontons.

Déjà, dans la cathédrale de Paris, nous voyons l'architecte, développant les motifs créés par l'art roman, décorer magnifiquement ses trois portes; mais quel prodigieux progrès se fait à Reims! L'architecte ne se contente plus de la trouée faite dans le mur : pour rendre sa porte plus belle, il la projette en avant, en fait comme une espèce de porche, et il peut réaliser le plus magnifique ensemble de sculptures créé par notre architecture chrétienne. Je dirai plus loin la beauté de ces sculptures, je me contente en ce moment de marquer leur rôle architectural.

2° Le verticalisme, qui est un des traits les plus typiques de l'art gothique, va se développer à Reims par la suppressions des horizontales et la multiplication de toutes les lignes ascensionnelles, telles que frontons aigus et légers pinacles. On supprime, au-dessus des portes, cette ligne des rois qui, à Paris, barrait la façade comme une énorme corniche. Au-dessus des portes, c'est l'apparition d'un gable marquant plus nettement leur verticalisme, et entre les portes, pour amortir le vide qui les sépare, c'est une suite de statues se superposant, partant de la base des tympans, pour s'épanouir entre la naissance des archivoltes. Là, pour la première fois peut-être, nous voyons apparaître, sur une façade, le motif des Verseaux, ces belles figures de jeunes gens tenant des urnes qui symbolisent les quatre fleuves du Paradis. Il m'est impossible de ne pas rappeler ici que dans le Saint-Marc de Venise, où l'on voit tant d'influences gothiques françaises, notamment dans la grande rose du transept nord, et sur la façade, dans les portails, dans la grande verrière et dans les arcs en accolades qui la surmontent, on retrouve en particulier au-dessus des portes les Verseaux de Reims.

3° L'augmentation des vides, nous la voyons dans les dimensions plus grandes données à la rose, dans l'évidement des clochers qui sont tout à jour dès leur partie inférieure, et plus encore, à leur sommet, lorsqu'ils se détachent de la masse carrée de la façade. Ces tours terminales de Reims, il faut les rapprocher de celles de Paris. C'est le même motif, accentué encore dans le sens de la légèreté et de la complication des formes. Toutefois, il y avait à Paris un motif d'une grande légèreté qui n'a pas été maintenu à Reims, je veux dire la haute balustrade à jour unissant les tours. A Reims, cette balustrade n'existe pas, elle a été remplacée par le motif plus massif de la galerie des Rois et, de ce fait, la terminaison de la façade de Reims est moins fine et moins belle que celle de Paris, qui sur ce point reste incomparable. A juste raison, lorsqu'on énumère les chefs-d'œuvre de l'art gothique, on cite la nef d'Amiens, le chœur de Beauvais, les portails de Reims et les tours de Paris.

Les tours de Reims, comme celles de Paris, sont restées inachevées. Elles avaient été conçues, comme toutes les tours gothiques, pour être terminées par de hautes flèches à jour. Mais telles qu'elles sont, elles sont si belles, elles nous appa-

raissent si parfaites, qu'il semble que la moindre addition n'aurait pu qu'en diminuer la beauté.

Si nos tours gothiques sont restées presque toujours inachevées, c'est que le programme de l'église gothique était si colossal que tout un siècle de travaux n'a pas suffi à le réaliser. Il était réservé au XVe et au XVIe siècle d'aborder ce problème des flèches dont le XIIIe siècle ne nous a, pour ainsi dire, laissé aucun modèle.

4° Je noterai enfin les efforts faits pour obtenir une belle composition d'ensemble. Considérons par exemple les trois portes de Paris : elles sont indépendantes les unes des autres, séparées nettement par les puissans contreforts qui, de la base de la façade, s'élèvent jusqu'à son sommet. A Reims, rien ne sépare les trois portes, elles se rapprochent, elles s'unissent intimement, les grandes statues qui les décorent se suivent, comme se donnant la main, et elles font comme une magnifique procession autour de l'église. En parlant de la cathédrale de Paris, on pourrait dire qu'elle a trois portes : à Reims, il serait plus juste de dire qu'il y a un grand portail à trois ouvertures. A remarquer aussi que les deux contreforts terminaux ne sont pas nus comme à Paris, mais se couvrent de statues, s'unissent aux portes de façon à leur donner encore plus d'ampleur et de majesté. Mais surtout nous remarquerons que les portes de Reims ne sont plus basses comme celles de Paris, mais qu'elles grandissent, se dressent de façon à atteindre la rose et à s'unir à elle par le grandiose fronton qui les surmonte. Cette union des portes et des fenêtres fut un des grands désirs du gothique. Nous en avons de très beaux exemples dans les portes des transepts ouverts dans la seconde moitié du XIIIe siècle. Mais sur ce point il était réservé à la fin du XVe siècle de dire le dernier mot dans l'éblouissant portail de la cathédrale de Rouen.

On peut supposer que, dans la façade de Reims, seuls les portails et la grande rose appartiennent au XIIIe siècle. Sur cette question si controversée encore des dates de la cathédrale (1), je me range à l'opinion d'un critique particulièrement compétent, M. Louis Demaison, qui nous dit : « Nous pensons que le portail a été commencé vers 1250; Bernard de Soissons

(1) *La Cathédrale de Reims*, p. 82, vol. in-8, H. Laurens.

a monté la façade de la nef jusqu'à la galerie des Rois, et ces travaux ont dû être achevés vers 1285; au XIVe siècle, on a travaillé aux parties latérales formant le premier étage des tours, puis à la galerie des Rois, au pignon et à l'étage supérieur des tours, achevées seulement vers 1427. »

Après la façade principale, il faut admirer les façades latérales, surtout celles de l'abside (1). Le décor des façades latérales fut toujours une des pierres d'achoppement de l'art gothique. Les gothiques eurent grand'peine à faire un ensemble harmonieux avec tout cet échafaudage d'arcs-boutans qui entouraient les nefs, semblables aux pattes d'un gigantesque insecte. Une des plus belles solutions fut donnée à Reims, grâce à de légères galeries à jour et à la finesse des arcs-boutans qui se terminent par des tabernacles enfermant de belles statues d'anges aux ailes éployées.

A Reims, les sculptures sont très nombreuses. Les plus anciennes, celles des portes du transept nord et de la porte de droite de la façade principale, sont encore conçues dans les traditions romanes, avec toute la noblesse et la gravité de cet art, mais en même temps leur style archaïque. Le sculpteur, comme on le fit longtemps dans les premiers siècles du moyen âge, semble se désintéresser des proportions normales des corps, pensant que toute l'attention doit être concentrée sur la tête, organe de la pensée.

Cet archaïsme, par contraste, rend plus belles encore les statues qui décorent la façade, surtout celles de la porte centrale qui sont le point culminant de la sculpture gothique. Les statues du portail central sont au nombre de huit : à droite, les deux statues de l'Annonciation et les deux statues de la Visitation; à gauche, les quatre statues de la Présentation au Temple.

Dans cet ensemble, deux statues ont un caractère particulier et tout à fait anormal, ce sont celles de la Visitation, qui sont de véritables copies d'œuvres antiques et, de ce chef, elles ont toujours retenu particulièrement l'attention critique. Certes, tant que la critique n'a eu d'autre pensée que de prendre les statues antiques comme critérium de toute beauté et de n'admirer que les imitations qu'on en a pu faire, quelque maladroites qu'elles aient été, on conçoit que l'on ait attribué une importance spé-

(1) La cathédrale de Reims a été commencée en 1221. L'abside était terminée en 1241.

ciale à ces deux statues de la Visitation. Mais, vraiment, la statuaire gothique serait bien peu digne de nos éloges, si elle s'en était tenue à ne faire que des copies d'œuvres qui, si belles soient-elles, avaient ce défaut d'être si profondément éloignées de sa pensée, et de toutes les idées qu'elle avait à exprimer. A Reims, autour de ces copies, ne suffit-il pas de regarder toutes les autres statues, œuvres pures de la pensée d'un sculpteur français, pour voir la faiblesse de cet art d'imitation et la grandeur de l'art français agissant dans la plénitude de son indépendance? Est-ce une Vierge vraiment, est-ce une sainte Élisabeth, que nous pouvons reconnaître dans ces corps si lourds, dans ces toges romaines, dans ces mouvemens sans justesse et sans vraie signification? Comment peut-on les regarder, lorsqu'à côté d'elles il y a une autre Vierge, si vraie dans son attitude et son expression, si virginale par son regard, si simple dans son costume, dans sa robe unie tombant toute droite, et dans le léger manteau qui enveloppe sa figure et descend sur ses épaules, jeune vierge champenoise, beauté charmante aimée par le sculpteur qui s'est plu à la représenter fidèlement deux fois, dans le motif de l'Annonciation et dans celui de la Présentation? Ces deux statues et celles qui les accompagnent sont les perles les plus rares de l'art français, des œuvres sublimes que nous adorons sans pouvoir rien leur préférer.

Dans l'intérieur des églises gothiques, c'est le vitrail qui est l'essentiel, c'est lui qui a tout commandé. Au début du moyen âge, dans les édifices construits dans les pays du Nord, l'éclairage présentait une grande difficulté. Il fallut multiplier et agrandir les fenêtres : mais, en le faisant, on ne laissait plus sur les murs les surfaces nécessaires pour le développement des peintures qui semblaient être l'ornement indispensable de nos églises chrétiennes. N'ayant plus de murs à peindre, on peignit les fenêtres. Et le résultat, dès le premier moment, apparut si merveilleux que désormais tous les efforts tendirent à supprimer les murs aussi complètement que possible, afin de faire une église toute de verre, peinte avec des rayons de soleil. Voilà le secret de la beauté exceptionnelle de l'art gothique, de cet art où les murs semblent ne plus exister, où rien n'emprisonne le regard, où de partout l'on voit apparaître des visions du ciel. C'est une architecture où tout nous éloigne de l'idée d'une chose terrestre, d'une chose faite pour des êtres humains:

un rêve, une hallucination, des maisons de pierre soulevées, suspendues dans les airs, se dressant dans la lumière, comme affranchies des lois de la pesanteur, légères comme des nuées, fragmens du ciel. Plus rien qui ressemble à une toiture ou à des murs. Ce sont des piliers légers, des flèches à jour, montant toujours plus haut, semblant s'évanouir à leur sommet comme des fumées d'encens, demeures pour des âmes et non plus pour des corps. Par ces clochers à jour, par les fenêtres, il semble que les anges puissent descendre jusqu'à nous. La terre s'unit au ciel.

Au point de vue des vitraux, la cathédrale de Reims tient sa place à côté des grandes cathédrales, à côté de celles de Paris et d'Amiens, mais sans marquer sur ce point aucun grand progrès, comme elle le faisait par sa façade. Cela tient à ce que l'intérieur de cette cathédrale est plus ancien que sa façade d'un demi-siècle. Dans les vitraux des fenêtres supérieures, les seuls qui subsistent du XIIIe siècle, nous voyons le motif si fréquent alors de deux figures superposées, motifs allongés qui convenaient bien aux fenêtres encore relativement étroites de cet âge. Pour voir l'épanouissement complet de l'art du vitrail, il faut attendre le XVe et le XVIe siècle.

Au point de vue du vitrail, Reims toutefois présente une intéressante nouveauté, et c'est sa façade qui nous la révèle. Dans les cathédrales antérieures à celles de Reims, et à Paris notamment, seule une grande rose s'ouvrait sur la façade, et lorsque dans l'intérieur de l'église on la regardait, on voyait bien l'éclat de cette rose, mais elle n'était pas suffisante pour éclairer cette paroi qui faisait l'effet d'un grand mur noir. C'était un grave défaut auquel il s'agissait de remédier. A côté de la grande rose, il fallait d'autres vitraux, mais où les mettre? C'est ce problème que l'architecte de Reims a heureusement résolu, en perçant le tympan des trois portes et en remplaçant par des vitraux les sculptures qui le décoraient. Et, sans doute, vue de l'extérieur, la façade peut y perdre quelque chose par suite de la suppression d'une partie de ses sculptures. Mais, à Reims, les portes et toutes les parties de la façade sont si chargées de sculptures que cette suppression est de peu d'importance et peut passer inaperçue. Et en tout cas ce n'est qu'un petit mal en vue d'un très grand bien. Grâce à cette innovation, le mur de la façade qui jusqu'alors, vu de l'intérieur, faisait une si fâcheuse tache,

tout noir, au milieu des vitraux qui de toutes parts flamboyaient sur tous les murs de l'église, ce mur va s'illuminer à son tour et parachever cette vision céleste.

Cette lumière nouvelle entraîna d'autres conséquences et permit de décorer toutes les parties du mur. Autour des vitraux aucune place ne resta nue, le mur se couvrit de tout un peuple de statues, formant le plus beau décor qui existe de l'intérieur d'une façade.

Je ne veux pas prolonger davantage cette étude qui pourrait être inépuisable, et je terminerai en rappelant que, parmi toutes ces statues, statues de prophètes, de saints, de martyrs, il y a des hommes d'armes, nobles guerriers, les ancêtres de nos héros d'aujourd'hui, chevaliers sans peur... et sans reproches.

Tout, à Reims, est une image de l'âme française, avec toutes ses vertus et tout son génie. Lorsque les jours d'angoisse seront passés, la noble cathédrale restera comme le plus pur symbole de la grandeur de la France. Si, dans l'avenir, il peut quelquefois être nécessaire de rendre plus forte, plus intime l'union de tous les Français, c'est elle qui nous donnera les enseignemens nécessaires. Dans ce lieu saint où se faisait autrefois le sacre de nos rois, nos chefs d'État de demain viendront à leur tour; et, sous ces voûtes qui nous rappelleront nos jours d'épreuve, notre énergie et notre délivrance, pour être compris de tous, pour exprimer la pensée unanime de tous les Français, ils n'auront qu'un mot à dire : Nous n'oublierons jamais.

MARCEL REYMOND.

IMPRESSIONS D'UN COMBATTANT

NOTES DE ROUTE

II[1]

J'en étais resté au milieu du mois d'août, à l'instant où, arrivant de la Chapelle-sous-Rougemont, nous venions de pénétrer dans notre Alsace; ...ou plutôt j'y avais laissé mes lecteurs, car j'ai moi-même, depuis lors, dévoré un nombre respectable de kilomètres. Que de choses enferme cette petite ligne fictive que nous venons de franchir et qu'on appelle « la frontière! » Rien dans les champs, dans les bois qu'elle traverse, sur la route qu'elle coupe ne décèle sa trace invisible. Nos montures viennent de la franchir, et elle a été moins sensible à leur robuste poitrail que n'est le mince fil de soie que les coureurs à pied dans le Stade heurtent et brisent lorsqu'ils arrivent au but. Pourtant une émotion, une allégresse joyeuse nous étreint la gorge en passant, car cette ligne, au liséré impalpable, est la marge de la patrie. Et si nous sommes ici, c'est pour la dilater et l'élargir et l'adapter enfin au souffle généreux de la France, qui étouffait dans sa courbe rétrécie naguère par l'inique violence.

A 1 500 mètres de la frontière, nous passons l'immense bâtiment des douanes allemandes. Il n'en reste que quelques murs calcinés où pendent encore, disloqués, les lourds volets de bois que strient en longues bandes obliques alternativement rouges, blanches et noires, les couleurs de l'Empire germanique. Puis

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre.

nous croisons, dans sept ou huit autos qui passent en vitesse, une centaine de prisonniers badois, quelques-uns blessés, en manteau et bonnet rond gris vert. Nous gardons à leur passage un silence complet. Ils ont l'air jeune, calme et même rassuré et satisfait. Le dernier auto contient les débris d'un aéroplane allemand et quelques fantassins qui le montent brandissent joyeusement au bout de leurs fusils des casques à pointe en cuir bouilli et verni. Il n'y a guère qu'une dizaine de nos soldats pour escorter tout le convoi.

Il fait un beau soleil joyeux et clair. Puis voici soudain, à droite de la route, sous les arbres feuillus, une jolie petite tombe fraîchement fermée : un tout petit tumulus de terre soigneusement sarclée, une croix verte faite de deux branches de sapin bien droites et entre-croisées; plusieurs gros champignons violets qui ont poussé aux pieds de la croix de sapin, et, au pied de l'ensemble, un écriteau de bois blanc, avec cette inscription à l'encre : « Ici repose un cavalier allemand du 14e dragons tué le 11 août 1914. »

C'est tout à fait coquet, et il se dégage je ne sais quel parfum d'apaisante douceur dans ce coin bucolique où l'éternel sommeil doit être bon. Mais je pense aussi que bientôt nous n'aurons plus le temps de préparer pour chaque mort ennemi, ou même pour chacun de nos morts des tombes aussi joliment arrangées : ils seront trop!

Puis voici, à droite et à gauche, des arbres fraîchement coupés et des débris nombreux de ces longs chars à échelle qu'on voit dans l'Est : de tout cela, l'ennemi avait fait des barricades en travers de la route que notre offensive a disloquées. Voici d'autres tombes, mais moins belles que celle que nous avons saluée tout à l'heure. Et fussent-elles même aussi jolies et plus jolies, nous les regarderions moins, puisque tout n'est qu'accoutumance, puisqu'il y a comme une sorte de virginité de l'esprit qui fait que les sensations les plus intenses ne gardent point leur force lorsqu'elles sont répétées. Je m'étais souvent demandé, en lisant les aventures prodigieuses de la Révolution ou des Croisades ou de l'Histoire romaine, comment les contemporains de ces événemens avaient pu conserver néanmoins leur équilibre, vaquer comme si de rien n'était aux mille nécessités contingentes de la vie quotidienne et n'être point détraqués par la tension trop grande de leurs nerfs. Force nous est bien de

reconnaître aujourd'hui, nous qui vivons un drame sans égal dans l'histoire et auprès duquel les mêlées sanglantes les plus fantastiques du passé ne furent que bagatelle, force nous est de reconnaître que l'on s'habitue très bien à tout, et que nous nous sommes adaptés avec une rapidité prodigieuse aux péripéties de la grande tragédie qui a succédé à nos petites comédies d'hier. Quelle cire merveilleusement plastique et ferme à la fois est donc le cerveau des hommes! Telles sont les réflexions que je fais, — *in petto*, car elles n'amuseraient guère mes camarades, — et que le trot régulier de ma brave monture berce et remue en moi. Pendant ce temps, le canon tonne très fort vers l'Est-Sud-Est. Nous croisons divers détachemens du 13ᵉ corps, venant de Clermont. On les identifierait rien qu'à voir parmi eux toutes ces larges et solides têtes d'Arvernes, brachycéphales puissans aux maxillaires solides, au front élargi et volontaire, dur et fort comme leur Plateau Central.

Jusqu'ici, nous n'avons vu de l'Alsace que la route où nous marchons et qu'un double rideau de bois cache. Soudain, au sommet d'une côte, la plaine alsacienne nous apparaît joyeuse sous le clair soleil, avec, à gauche, les contreforts des Vosges que l'éloignement bleuit et que couronnent de gros cumuli blancs, pareils à des tampons de coton hydrophile que je ne sais quelle ambulance céleste aurait jetés là. Partout ailleurs, sur les vallons charmans avec leurs bois, leurs seigles, leurs villages couverts de tuiles rouge vif, le ciel est d'un bleu superbe et profond, d'un beau « bleu France. » Et ce bleu, ce rouge des toits, ce blanc des gros nuages font une symphonie colorée tout à fait symbolique, que rehausse comme un espoir le vert des prairies. Par-dessus le marché, le vent qui caresse nos visages hâlés souffle de l'Est. J'en suis enchanté, car je n'ai pas encore assez oublié ma météorologie, — pourtant bien négligée en ce moment pour d'autres soins, — pour ne point savoir que c'est un signe de continuation probable du beau temps. Et puis, comme pour l'instant je vois les choses sous l'angle du symbole, il me semble que cette brise de l'Est qui nous frôle après s'être gorgée au passage de tout l'arome des riches plaines où nous allons, c'est un peu l'âme de l'Alsace qui vient joyeusement à notre rencontre.

Encore quelques bruyères à franchir qu'empanachent des bouleaux blancs et maigres, encore quelques champs où des

paysannes et des paysans jeunes ou tout vieux fauchent et font la fenaison comme si de rien n'était, et nous sommes à Soppe-le-Bas. Vous chercherez en vain ce nom sur les cartes officielles allemandes de l'Alsace. En allemand, ce village se nomme Nieder-Sulzbach, et rien ne montre mieux, il me semble, l'antinomie radicale de deux cultures, de deux civilisations, que de voir l'une et l'autre appeler le même petit village de deux noms à ce point dissemblables qu'il n'y a entre eux pas le moindre rapport. Car la langue est vraiment le plus pur écho de l'âme d'un peuple.

Nous nous installons donc pour cantonner à Soppe-le-Bas, qui est d'ailleurs déjà bondé de troupes. Les habitans nous reçoivent avec une cordialité qui nous émeut, parce qu'elle est empreinte de je ne sais quelle angoisse. Déjà plusieurs fois, ils ont vu, comme dans toute cette région de la Haute-Alsace, leur village occupé alternativement par les troupes allemandes, puis par nous. Ils craignent, — et non sans raisons! — d'être à nouveau sous le coup du flux et du reflux des armées en présence, pareils à ces lichens que la marée découvre et submerge tour à tour. Voici encore des autos qui passent remplis de blessés. Puis un autobus où des individus en civil (espions sans doute) sont gardés par des gendarmes. On utilise déjà un peu mon allemand.

Le soir même de notre arrivée à Soppe-le-Bas, le capitaine me fait appeler et me confie une petite mission. Il s'agit de trouver des nouvelles d'un détachement qui, sur l'ordre du quartier général, s'est séparé de nous la veille à midi sous les ordres d'un lieutenant, avec un précieux convoi, pour se porter dans la direction de *** et dont nous sommes sans nouvelles, ce qui est d'autant plus inquiétant que le cycliste qui accompagnait ce détachement devait nous rallier la veille au soir. Il est cinq heures du soir, et il faut que je fasse l'impossible pour être rentré avant la nuit, qui pourtant tombe déjà tôt à cette fin d'août. Vite je selle le second cheval du capitaine, une bonne bête qui marche, et, la musette bien garnie avec le bidon d'un côté, le revolver de l'autre, la carte d'état-major dans sa sacoche, le grand sabre brinqueballant sur les flancs de la bête, en route au grand trot. Les villages que je traverse d'abord sont pleins de troupes, nulle part les officiers ni les maires n'ont vu mon détachement fantôme; à mesure que je poursuis ma

randonnée, les villages deviennent de plus en plus déserts. En fait de soldats, il n'y a plus à la fin que quelques cavaliers en patrouille, des dragons surtout qui, la carabine au poing, me demandent le mot. Puis c'est la solitude complète. Plus personne dans les villages, sauf quelques figures inquiètes et inquiétantes qui se penchent quand je passe derrière les vitres.

A Aspach, à Exbrucke, les maisons sont en grande partie démolies; on y voit, dans les toits inclinés des grandes maisons mi-château mi-ferme fréquentes en ce pays, d'énormes balafres dues aux obus et qui découvrent des solives calcinées. C'est ici que commence le champ de bataille de Cernay où, peu de jours auparavant, nous avons perdu pas mal de monde, lorsque, après la première occupation de Mulhouse, nous avons dû rétrograder sous la pression de forces supérieures. Dans les champs de betteraves, à droite et à gauche de la route, d'énormes trous d'obus, nombreux, larges de plusieurs mètres et évasés en entonnoirs, attestent que la mitraille tomba dru ici. Des cadavres de chevaux. Beaucoup de tombes fraîches. Sur l'une des petites croix qui les surmontent, je lis sans quitter la route et sans descendre de cheval, — je n'ai pas le temps, — ces mots : « Ici reposent trois chasseurs du 45e bataillon de chasseurs. » C'est tout, pas de noms. Beaucoup de tranchées vides dont l'orientation prouve qu'elles furent creusées et occupées par nos troupes. La solitude qui règne ici a quelque chose de solennel qui vous domine et vous écrase. Elle n'est heureusement pas silencieuse, cette solitude, car le canon gronde sans interruption sur ma gauche. Je distingue très bien à peu de distance plusieurs de nos braves batteries de 75 qui, derrière une crête, tirent à gueule que veux-tu. Le hasard a voulu en effet que, précisément cet après-midi-là, ait lieu le violent combat de Dornach où nous prîmes aux Allemands leur première batterie, et c'est à l'extrémité ouest de ce champ de bataille que je circule. Je passe sur quelques menus incidens, sur un obus qui, à un moment donné, siffle très haut au-dessus de la route, allant je ne sais où, venant je ne sais d'où, seul écho vraiment direct que j'aie eu de ce combat; je passe sur la rencontre d'un auto qui me croise à toute vitesse, et où je reconnais dans son bel uniforme de commandant des corps des télégraphistes un de mes bons amis de Paris, inspecteur général

des postes et télégraphes; — stupéfaction et congratulations réciproques, et chacun repart de son côté; — je passe aussi sur les aéroplanes rencontrés qui circulent par instant au-dessus de la route, — c'est peut-être à eux qu'en voulait l'obus de tout à l'heure. — A Cernay pas plus qu'en d'autres villages, on n'a entendu parler du détachement que je cherche.

Enfin, entre Cernay et Mulhouse, dont les longues cheminées apparaissent au loin, je finis par découvrir une petite auberge dont le patron interrogé socratiquement, moitié en allemand, moitié en français, me donne des renseignemens qui identifient avec certitude ceux que je cherche et la direction qu'ils ont prise le jour même, avec un convoi qui est passé là. Content d'avoir réussi, il ne me reste plus qu'à réintégrer Soppe-le-Bas, ce que je fais en grande vitesse, car la nuit n'est pas loin. J'y arrive fourbu, mais satisfait, ayant fait environ 35 kilomètres en deux heures, au grand dommage des paturons de ma monture. Ce premier contact réel et un peu étroit avec l'action m'a fait plaisir, mais j'en ai gardé une certaine horreur de l'isolement en campagne. Il me semble qu'un petit danger couru seul doit être plus désagréable qu'un danger dix fois plus grand affronté avec un seul camarade. C'est certainement cette constatation cent fois faite, non moins que le souci de la sécurité réelle des troupes, qui fait qu'en campagne, on double généralement les sentinelles.

Après la soupe, des braves gens du village s'emparent de nous pour nous offrir le café avec accompagnement de quetsch et de kirsch de derrière les fagots, car, comme chacun sait, il n'est point pour la plupart des gens de meilleure façon de se réjouir qu'une ingurgitation d'alcool.

A la nuit tombée, passe un long convoi avec au moins 4 ou 500 de nos blessés venant de Dornach. Le ciel est superbement étoilé. Je réintègre vers huit heures le logis du brave homme qui m'a offert un matelas, ma foi, fort délectable. Quand je dis huit heures, j'entends parler de l'heure française que marque déjà, par je ne sais quel miracle, le clocher du village, tandis que les montres des habitans du village marquent neuf heures, heure de l'Europe centrale. J'ignore si l'état-major s'est préoccupé de cette question du changement d'heure légale; mais il y aura certainement lieu, si nous pénétrons plus avant en Allemagne, de prendre à ce sujet des décisions précises pour éviter des

erreurs qui pourraient être funestes parfois. Si on me demandait mon avis, — mais on ne me le demandera pas, — je proposerais d'ailleurs d'adopter en ce cas l'heure de l'Europe centrale qui aurait de nombreux avantages sur lesquels, ailleurs et en des temps moins troublés, j'ai déjà appelé l'attention.

Ce bon clocher de Soppe-le-Bas, en outre de l'heure que marque sa vieille horloge, a encore autre chose de bien français : la croix de fer qui le surmonte, carrément et crânement inclinée sur la boule qui la porte, évoque en moi, je ne sais pourquoi, le képi de nos pioupious toujours incliné sur l'oreille à l'encontre des casques à pointe qui sont toujours droits et dans l'axe. Nul n'ignore, en effet, que dans l'armée de l'empereur Guillaume, il suffit qu'un soldat par mégarde n'ait pas son casque exactement dans l'axe, pour s'entendre traiter avec urbanité de « cochon de Français, » par les sous-officiers. Nos soldats racontent que cette inclinaison de la croix de Soppe-le-Bas a été causée par un de nos aéros qui la frôla récemment de son aile. *Se non e vero...*

Vers onze heures du soir, tandis que je griffonne hâtivement ces notes, ma lampe est sans doute la seule encore allumée dans le bourg, car tout à coup j'entends le choc vigoureux d'une poignée de sabre contre la porte de la maison. Je me précipite pour ouvrir la fenêtre et je reconnais le général Pau, descendu de son auto à l'entrée du village et qui me demande le logement du commandant de notre groupe. Sa figure haute en couleur, aux yeux perçans, barrée d'une moustache énergique et toute blanche, sa pipe, sa belle stature, sa manche vide où pend un bras artificiel muni d'une main de fer, — ce qui lui fait deux mains de fer, — sa démarche élastique, tout cela est déjà populaire parmi les soldats. Ils se sentent pleins de confiance en cet homme qu'ils voient sans cesse sur la brèche, courant les cantonnemens et les lignes de bataille à toute heure du jour et de la nuit, comme s'il ignorait la fatigue, l'âge, le sommeil.

Le lendemain à la première heure, conduites par nos artilleurs, nous voyons passer les six pièces allemandes de la batterie que nous avons conquise la veille sur l'ennemi à Dornach. Je rappelle à nos lecteurs que la batterie allemande est de six pièces, la nôtre de quatre seulement. Le sextuple et magnifique trophée s'arrête près d'une heure à Soppe-le-Bas et j'en profite pour l'examiner de près. Les pièces sont teintes en gris vert et non

pas en gris bleu comme les nôtres. Leur âme (et il semble qu'il n'y ait qu'elles à avoir une âme dans l'armée allemande...) leur âme a un diamètre de 77 millimètres, de deux millimètres plus grand que notre 75. Au premier abord, elles paraissent moins longues, moins élancées que celui-ci. Cela tient sans doute à ce que le frein sur lequel elles reposent arrive presque jusqu'à la bouche du canon, tandis que notre frein hydropneumatique est beaucoup moins long. Le couvre-bouche et le couvre-culasse sont en cuir fauve, et non noir, comme dans notre 75. Les appareils de pointage paraissent à la fois plus compliqués et moins précis que notre collimateur. Il en est de même de la culasse qui s'ouvre latéralement un peu à la manière d'un tiroir. Près de la bouche on relève sur le canon, fondue en relief dans le métal, l'inscription : « GLORIA ET PATRIA » surmontant l'aigle impériale, et, au-dessus de la culasse, sous les initiales W R entrelacées sur un II (ce qui prouve que ce sont des pièces prussiennes) les mots : « ULTIMA RATIO REGIS. » Ce « suprême argument du roi » ne manque pas d'allure; mais il a je ne sais quoi d'insolent et de brutal, de très prussien en un mot. Et puis, notre bon 75 prouve que le suprême argument de la République vaut bien celui du roi de Prusse. Une autre inscription nous apprend que ces canons appartiennent, ou du moins appartenaient au XIVe corps d'armée allemande. Les boucliers où sont encore fixées la pelle et la bêche règlementaires sont, ainsi que les roues, complètement bossués et criblés de trous.

C'est l'ouvrage de la section de notre 42e d'infanterie, qui a eu l'honneur de prendre cette batterie. Notre feu a été si meurtrier qu'en quelques instans, tous les hommes, tous les officiers, tous les chevaux ont été tués, à l'exception d'un seul servant qui, me dit un témoin, a continué à faire, tout seul et très froidement, le service de sa pièce, réussissant à tirer plusieurs coups, jusqu'à ce qu'une balle bien placée l'ait envoyé dans l'Érèbe rejoindre ses camarades. Celui-là était un vrai brave. Je remarque aussi que les boucliers de ces canons sont munis, du côté de la bouche, de deux sièges destinés aux servans. Ce dispositif n'existe pas chez nous, où les servans sont toujours ou bien sur les avant-trains, ou bien à pied. Les obus prussiens sont empilés dans de longs cylindres d'osier fort joliment tressés, ma foi.

Je désire emporter quelque souvenir de ce premier et inof-

fensif contact avec les canons prussiens; il aura d'autant plus de valeur que ce sont ici les premières pièces que nous ayons prises à l'ennemi dans cette guerre. L'officier qui les garde veut bien accéder à mon désir, et j'emporte comme un trésor, d'une part un morceau tout troué de balles du fanion jaune et rouge de la batterie; d'autre part, une de nos bonnes balles D, toute tordue et meurtrie, que j'ai réussi, avec beaucoup de mal, à extraire du moyeu de la roue d'un canon où elle s'était incrustée, après avoir brisé et traversé le revêtement de fer de la roue. Un jour, ces précieuses reliques dûment étiquetées et encadrées orneront mon cabinet de travail..., si Sa Majesté le Hasard veut bien me prêter vie.

Après quelque arrêt, les pièces prussiennes continuent leur route vers Belfort, où elles resteront, me dit-on, exposées plusieurs jours devant le Lion. Nous voyons plusieurs fois, cette matinée-là, défiler des aéroplanes très haut au-dessus de nous. Quelle est leur nationalité?

Je suis chargé d'inventorier et de traduire les papiers laissés par l'administration allemande à Soppe-le-Bas et qui se trouvent dans les locaux qui servaient à la fois, comme dans beaucoup de villages là-bas, de bureau de poste et de bureau de contributions. C'est là que résidait, avec sa femme, l'unique immigré de la localité, le fonctionnaire de l'endroit. Il a laissé son logement et ses bureaux dans un désordre inexprimable; j'y trouve, au milieu des escaliers et des couloirs, des malles à moitié remplies; les lits sont défaits, les placards sont tous ouverts, par terre traînent des objets de toilette, du linge de femme qui n'a pas le chic parisien. On devine que la fuite de ceux qui représentaient ici le pouvoir impérial a dû être précipitée. Dans le bureau de poste, où il reste pour des centaines de francs de timbres neufs, j'inventorie rapidement les papiers de service; je trouve plusieurs notes manuscrites, provenant de Karlsruhe et prouvant qu'à la fin juillet, toutes les mesures étaient prises et les ordres donnés en vue de la mobilisation. Je trouve aussi, datées de juillet, des instructions précises concernant la conduite à tenir en cas d'attaque de l'ennemi : — l'ennemi, c'était nous, dès lors! — Dès la réception de ces instructions, les employés ne devaient plus conserver dans leur caisse de sommes ou de valeurs supérieures à 50 marks, sans les envoyer immédiatement et au fur et à mesure qu'elles atteignaient ce chiffre, à

Karlsruhe, qui devenait ainsi, si j'ose risquer ce calembour teuton, une sorte de Geldruhe. O bon fonctionnaire qui avez laissé là, en vous éclipsant, pour beaucoup plus de 50 marks de timbres, vous aviez bien mal lu les circulaires de vos supérieurs! Je résume à mes chefs ce que cette petite perquisition me paraît avoir établi.

Le même soir, vers six heures, — je veux dire vers dix-huit heures, car nul n'est censé ignorer la loi,— passe dans notre cantonnement un long convoi de prisonniers faits la veille à Dornach. Ils sont plus de six cents. Nous nous juchons sur tous les véhicules qui bordent la rue principale du bourg, pour les mieux voir passer. Je n'ai pas de peine à persuader à quelques-uns de mes camarades qui ont des velléités de chanter à leur passage la *Marseillaise*, que le silence vaut mieux. Les voici. En tête du convoi marchent d'abord deux gendarmes superbes avec leur casque à crinière, sabre au clair, et dont les chevaux caracolent orgueilleusement. Puis un peloton de chasseurs à cheval de Vesoul. Ce sont aussi des chasseurs qui, tous les dix ou quinze mètres, flanquent le convoi qui s'avance lentement. En tête marchent une dizaine d'officiers, plusieurs la tête ou les bras enveloppés de pansemens, puis le long troupeau des hommes, tous en kaki verdâtre, coiffés du bonnet à cocarde, — très peu ont le casque à pointe, — ils gardent comme nous le silence ; puis en queue, un camion de réquisition, sur lequel sont assis, en des poses de pachas, trois lieutenans, un capitaine, un commandant. Ces derniers ont leurs épées, que le général Pau leur a rendues quelques instans auparavant. Comme l'un d'eux lui parlait des ravages causés par notre obus de 75 et ajoutait qu'il devrait être interdit de se servir d'engins pareils, le général a répondu seulement en montrant son bras absent, sans rien dire. A ce moment, le convoi s'arrête un instant. J'en profite pour examiner un peu ces officiers et leur parler. L'un, qui a la tête enveloppée de linges, l'a eue traversée de part en part sur le côté droit par une balle. Il n'en paraît guère gêné. Ce sont de grands colosses blonds, mais il leur manque je ne sais quoi de nerveux et de vif qui caractérise tant de visages français. Ils ont une attitude fermée et raidie à l'encontre de leurs hommes qui répondent très gentiment à mes questions et paraissent gais et souvent même enchantés. Plusieurs me disent : « Nous sommes tranquilles maintenant; vous compre-

nez, nous avons femme et enfans à la maison. » Ce sont des réservistes. Pendant ce temps, un brave homme du village apporte du sirop à boire aux officiers du camion ; ils se précipitent avidement sur ce qu'on leur tend, oubliant un instant leur morgue hiératique, mais ils oublient aussi de dire merci, ce qui a le don de scandaliser leur échanson. Puis ils se passent des cigares, de ces gros cigares allemands, blonds, mastocs, « kolossals » et fades..., je n'ose dire : comme eux-mêmes, et ils en tirent avec mélancolie de longues volutes bleues, où il me semble voir danser les derniers elfes, les derniers génies de ces choses aujourd'hui défuntes, l'idéalisme et le romantisme allemands, dont Krupp a brûlé les ailes dans ses hauts fourneaux.

Derrière le camion réservé à messieurs les officiers, il y en a un autre où sont assis une douzaine de leurs soldats, les éclopés sans doute ; puis, terminant le défilé, un autre petit camion avec quelques éclopés français. Chose tout à fait curieuse, — et qui me plongerait en de profondes réflexions, si en ce moment regarder vous laissait le loisir de penser, — ce dernier camion est conduit par un soldat allemand qui tire philosophiquement sur ses guides, tandis qu'un large sourire épanouit sa figure béate et rousse. Je voudrais pouvoir peindre pour l'édification des générations futures ces deux camions successifs que j'ai vus de mes yeux dans ce convoi, le premier, conduit par un soldat français, portant des soldats allemands éclopés, le second conduit par un Allemand et qui traîne des éclopés français. Mais ces générations futures se soucieront-elles d'être édifiées plus que celles d'aujourd'hui ?

Parmi tous ces prisonniers, je n'en ai remarqué qu'un seul qui était brun et, chose curieuse, c'était un jeune Alsacien de Soultz. Inutile de dire qu'il paraissait beaucoup plus heureux encore... ce qui n'est pas peu dire, que ses camarades. Toutes les femmes du village étaient d'ailleurs sur le bord de la route, le visage tendu et angoissé, espérant découvrir dans cette masse humaine quelqu'un de leurs proches, quelqu'un de ces malheureux que la dure loi du vainqueur... de l'ex-vainqueur, oblige à combattre leur patrie perdue, mais jamais oubliée.

Peu après le convoi, qui se déroule maintenant au loin vers Belfort comme un lent serpent verdâtre, arrive une auto où ont pris place quelques ecclésiastiques. Ce sont des Rédempto-

ristes de Riedisheim, qui ont été empoignés, il y a une dizaine de jours, tandis qu'ils soignaient nos blessés. Ils ont été depuis lors enfermés à la prison de Mulhouse et on vient de les délivrer.

Le lendemain matin, je vois dix cigognes qui passent en escadrille au-dessus de nous; elles viennent de l'Est, — où nous allons. Après avoir tourné trois ou quatre fois sur le village, elles se décident soudain et filent tout droit vers la France. — Puis voici de nouveau des canons prussiens, dix-huit, trois batteries complètes prises l'avant-veille, à Brunstatt. Des chars à échelle les accompagnent, où sont entassés plusieurs milliers d'obus allemands soigneusement alignés dans leurs étuis d'osier; un autre char contient des monceaux de lances et de fusils allemands. Ce sont des fusils à répétition qui paraissent très bien faits et redoutables et où l'on introduit d'un coup d'ingénieux et simples chargeurs à ressorts contenant cinq balles.

C'est maintenant le motocycliste de notre groupe qui nous apporte le courrier longuement attendu. Depuis presque deux semaines, j'étais sans nouvelles des miens. Ce motocycliste, un Alsacien d'origine nommé Stoffel, coureur à motocyclette « dans le civil, » fait des centaines de kilomètres chaque jour entre le quartier général, les troupes des divers échelons, la ligne du feu et Belfort, toujours seul, toujours souriant, passant partout, dans tous les terrains, portant les ordres et les courriers. Un homme comme celui-là rend à lui seul presque autant de services qu'un escadron de cavalerie.

Je passe sur divers mouvemens et événemens sans très grande importance qui eurent lieu ce jour-là. Le 21 devait avoir lieu une éclipse de soleil, mais ce fut, pour moi du moins, une éclipse... éclipsée, car le ciel avait mis le plus gris et le plus épais de ses manteaux de nuages, et c'est à peine si la diminution pourtant notable de la lumière solaire fut remarquée en Alsace. Il s'y passe tant de choses au ras du sol qu'on n'a guère le loisir de regarder vers les astres en ce moment. Et pourtant, cette éclipse, j'aurais aimé la voir se dérouler lentement dans un ciel immaculé : n'eût-elle pas été un peu comme le symbole de tant de choses brillantes et lumineuses que l'opaque brutalité a vainement écrasées depuis un demi-siècle et qui, bientôt délivrées de son étreinte ténébreuse, refleuriront avec plus d'éclat que jamais?

Il n'y a pas lieu d'insister sur les diverses opérations et

contremarches que nous avons faites dans cette région de la Haute-Alsace et qui nous ont conduits aussi dans la région de Sentheim et fait passer et repasser plusieurs fois la frontière. C'est de la stratégie, il m'est interdit d'en parler. En définitive, et avant que nous ayons eu le temps de prendre véritablement part à des opérations actives, la nécessité où le haut commandement s'est trouvé de renforcer nos armées du Nord-Est a fait que mon corps de troupe a dû quitter l'Alsace assez rapidement pour être transporté vers le Nord où nous allons enfin, — et ce n'est pas trop tôt, — entrer effectivement dans la fournaise. De ce départ d'Alsace qui se fit par une belle nuit étoilée, j'ai gardé un souvenir intense à cause de la muette tristesse qui se lisait sur les visages des habitans. Mais il fallait bien parer au plus pressé, car, comme l'a si bien dit le généralissime dans un ordre lumineux : c'est dans le Nord que se joue le sort de l'Alsace elle-même, et non pas en Alsace.

Dans les villages, en nous voyant passer sur le chemin du retour, les habitans ne manifestaient pas trop haut leurs sentimens, par crainte sans doute des mauvais frères qui les vendraient peut-être demain à l'ennemi, s'il devait revenir. Mais, aux carrefours des grands bois, dans la clarté lunaire du soir qui bleuissait sous nos pas les grandes fougères aux courbes languissantes, là où on pouvait se réunir par petits groupes entre amis, combien en ai-je vu de ces vieux chapeaux paysans, levés vers nous en un geste qui ne cessait pas, comme s'il avait voulu nous retenir! combien en ai-je entendu de ces « Vive la France » comprimés depuis quarante-quatre ans dans de vieilles poitrines fidèles! Elle est tragique, la situation de ces villages d'Alsace placés entre l'enclume et le marteau, et on comprend la décision prise peu après par nos chefs d'en évacuer sur la France tous les hommes encore en état de porter les armes, pour les soustraire aux mauvais traitemens possibles et à un enrôlement forcé toujours suspendu sur leur tête.

A X***, par exemple, dans un village où nous cantonnâmes un jour, le forgeron de l'endroit, fils d'un soldat de l'Empire, dans la cuisine où tout était tricolore jusqu'au balai cylindrique à laver les bouteilles, m'a raconté, tandis que le chat « Muttel » ronronnait sur mes genoux, toutes les angoisses par lesquelles e village a passé depuis le début. Le 31 juillet, vers 6 heures du soir, c'est l'affichage du *Kriegszustand* (état de guerre); le

lendemain vers 7 heures l'affichage de la *Mobilmachung* (mobilisation); le jour même, plusieurs notables dont notre forgeron, sont arrêtés par les chasseurs à cheval et passent la nuit au corps de garde surveillés par des factionnaires le doigt sur la gâchette de la carabine. On les relâche, puis on les arrête à nouveau. D'autres sont arrêtés et conduits ligottés à Mulhouse, puis à Neuf-Brisach comme otages : on n'en a plus de nouvelles.

Le soir du 5 août, vers 9 heures, ordre est donné à toute la population, — à l'exception du seul immigré de l'endroit et de sa femme, — de quitter dans le délai d'une demi-heure le village, sous peine d'être fusillé. Les habitans sont amenés comme un troupeau, en pleine forêt, à plusieurs kilomètres de là, où ils passent la nuit au milieu d'un orage épouvantable. Des scènes indescriptibles ont lieu; une femme accouchée de la veille doit s'enfuir avec les autres, les pieds nus, et son enfant qu'elle a sur les bras meurt en route; une autre accouche dans la forêt; le lendemain, les habitans reçoivent l'autorisation de réintégrer leurs demeures. Ils en trouvent un grand nombre pillées de fond en comble, portes et fenêtres enfoncées. De nombreuses troupes allemandes campent maintenant dans le village. Le 7 août, elles l'évacuent et il est occupé par les Français. Le 10 août, après un vif combat, il est évacué de nouveau par nous et réoccupé par les Prussiens. La plupart des habitans passent la nuit dans leurs caves. Le 14 août, nos troupes occupent une fois de plus le bourg où elles étaient encore le 25 août. Ce récit m'a été confirmé par plusieurs témoins. Qu'est-il advenu depuis de ces malheureux villageois exposés ainsi à ce tragique ressac?

Nous le saurons peut-être lorsque seront terminées les opérations que nous menons maintenant contre le fameux général von Klück à qui nous allons tâcher de faire mériter le nom de général von « UnKlück, » si j'ose risquer ce calembour à l'alsacienne.

CHARLES NORDMANN,

*brigadier au *** régiment d'artillerie de campagne.*

(A suivre.)

LA SITUATION ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE

DE LA RUSSIE

De tous les pays européens, la Russie est celui qui, économiquement, souffre le moins de la guerre. Il y a à cela plusieurs motifs : l'immensité de son territoire fait que, même en cas de revers, elle ne peut être profondément atteinte par l'invasion; la rigueur de son climat rend, pendant une bonne partie de l'année, les mouvemens des armées difficiles, pour ne pas dire impossibles; le chiffre et la rapidité d'accroissement de sa population sont tels que les pertes du champ de bataille sont plus aisément réparées chez elle que partout ailleurs; cette même raison numérique fait que, même après avoir mobilisé des millions de soldats, la Russie conserve, pour ses besoins agricoles et industriels, une masse d'hommes assez grande pour que la vie nationale ne soit pas interrompue : les travaux des champs, ceux des mines et des usines se poursuivent. Si, dans certains cas, les effectifs sont réduits, les ouvriers qui restent sont assez nombreux pour assurer une marche sinon normale, du moins suffisante, des entreprises : c'est ainsi que les charbonnages du Donetz ont produit, au mois d'août, les trois cinquièmes environ de leur extraction moyenne avant la guerre; au mois de septembre, ils ont dépassé la production normale, encouragés d'ailleurs, comme il était naturel, par le Gouvernement, qui leur a laissé des ouvriers et fourni des wagons pour les expéditions.

Lorsqu'en 1904, on s'étonnait de voir combien peu l'existence du pays paraissait modifiée par la guerre japonaise, on attribuait le calme de Petrograd et de Moscou à l'éloignement du théâtre des hostilités. Et cependant la campagne d'alors était antipathique à la population, tandis que celle d'aujourd'hui a

soulevé son enthousiasme : c'est d'un élan unanime que les habitans de l'Empire marchent contre la tyrannie germanique. Quelles que puissent être les difficultés de la lutte, le pays continuera à montrer la même décision que celle dont il a fait preuve dès le premier jour; rien de semblable aux mouvemens révolutionnaires qui ont accompagné et suivi la lutte contre le Japon n'est à redouter. On est en droit d'en conclure que l'effort, bien qu'incomparablement plus considérable qu'en 1904, ne dépassera pas ce que la Russie est capable de supporter.

Nous examinerons successivement la situation du budget, du Trésor, de la Banque, de l'agriculture, de l'industrie, des chemins de fer et du commerce. De ce tableau se dégageront les perspectives économiques de la guerre et la possibilité de mesurer la force de résistance de l'Empire à l'épreuve qui lui est imposée. Un premier gage de succès est l'énergie morale. Cette Russie, que les Allemands ne se font pas faute de qualifier aujourd'hui de barbare, donne le spectacle d'une résolution et d'un calme qui ne le cèdent en rien à ceux de ses alliés et qui sont le meilleur gage de la victoire définitive. Nos ennemis oublient combien, à d'autres époques, la Prusse et l'Autriche furent heureuses d'avoir l'appui des armes moscovites. Ainsi que le remarque le professeur Paul Vinogradoff dans une lettre adressée par lui au *Times*, jamais un Russe n'aurait écrit un livre comme celui du général allemand Bernhardi, érigeant en dogme militaire le vandalisme contre les choses et contre les personnes. La crise par laquelle la Russie a passé, au lendemain de l'octroi par le tsar d'une constitution, est terminée, et l'unité fondamentale de l'empire apparaît. Les partis ont oublié leurs divisions. Un Moscovite libéral écrit : « Voici une grande, inoubliable époque; nous sommes heureux de sentir que tous nous ne faisons qu'un. » Des révolutionnaires exilés adressent à leurs amis de pressans appels pour les engager à combattre dans les rangs de l'armée nationale. Plusieurs d'entre eux ont donné l'exemple, et sont sous les drapeaux.

Une nation qui est représentée en littérature par Pouchkine, Tourguenief, Tolstoï, Dostoïevsky, en art par Kramskay, Vereschaguine, Repin, Glinka, Moussorgsky, Tchaikofsky, dans la science par Mendeleieff, Metchnikoff, Pavloff, en histoire par Kluchevsky et Solovieff, n'a aucune comparaison à redouter. Les Autrichiens feront bien de méditer les souvenirs que leur

règne a laissés en Italie, et les Prussiens de contempler les résultats obtenus par eux en Alsace-Lorraine après quarante-trois ans et en Pologne après plus d'un siècle de domination, avant d'accuser la Russie d'être moins civilisée que ses deux adversaires.

I

Le budget russe est depuis longtemps dans une situation satisfaisante. Les recettes ordinaires des dernières années ont régulièrement dépassé les dépenses : cet excédent a servi à couvrir en partie les besoins du budget extraordinaire. Voici les chiffres prévus pour 1914, tels qu'ils résultaient du vote de la Douma et du Conseil de l'Empire. On sait que le contrôle parlementaire ne s'étend pas à la totalité des crédits. Il en est qui sont intangibles, comme la liste civile; d'autres, qui n'ont plus besoin d'être renouvelés, une fois que la loi de laquelle ils dépendent a été promulguée : par exemple ceux qui s'appliquent à l'intérêt et à l'amortissement de la dette publique; seules, les dépenses d'administration courante sont annuellement discutées par les corps législatifs.

Budget ordinaire de 1914 (millions de roubles.)

Recettes.		Dépenses.	
Impôts directs	264	Ministère de la maison de l'Empereur	16
Impôts indirects	709	Grands Corps de l'État	9
Droits et taxes	232	Saint-Synode	53
Droits régaliens	1 069	Ministère de l'Intérieur	207
Domaines de l'État et aliénation de propriétés domaniales	1 114	— des Finances	494
Annuités de rachat et recouvrement de débours effectués par le Trésor	118	— de la Justice	105
Recettes diverses	15	— des Affaires étrangères	7
	3 521	— de l'Instruction publique	162
		— des voies de communication	739
		— du Commerce et de l'Industrie	72
		Direction des domaines et de l'agriculture, des haras	162
		Ministère de la Guerre	599
		— de la Marine	251
		Contrôle de l'Empire	13
		Dette publique	403
		Imprévu	10
			3 302

Budget extraordinaire de 1914.

Recettes.		Dépenses.	
Dépôts perpétuels à la Banque de Russie	2	Ministère de la Guerre . . .	126
Recouvrement d'avances de l'État au fonds des subsistances distribuées aux populations nécessiteuses . .	12	— des voies de communication. . .	109
	14	Versemens à des Compagnies de chemins de fer.	2
Déficit à prélever sur l'encaisse du Trésor	23	Construction et réfection de ports.	18
		Contrôle de l'Empire	1
			256
Total général	3 558	Total général	3 558

Le budget ordinaire présente un excédent de 219 millions, qui, à 23 millions près, couvre le déficit du budget extraordinaire.

Le total de 3 558 millions de roubles, c'est-à-dire, au change de 2 fr. 66, 9 465 millions de francs, paraît au premier abord élevé : mais, pour une population de 170 millions d'âmes, cela représente une charge d'environ 55 francs par tête, tandis que notre budget de 5 milliards, pour moins de 40 millions d'individus, en représente une de 125 francs, plus que le double, par habitant. De plus il convient d'analyser le budget russe et de remarquer que l'impôt ne fournit que le tiers environ de ses recettes, 1 196 millions sur 3 535. Le reste provient des domaines de l'État, dont le principal est le réseau des chemins de fer, qui donne un revenu inscrit aux prévisions pour 858 millions, et des droits régaliens, parmi lesquels le monopole de vente de l'alcool (1) tient la première place avec ses 935 millions de recette brute. Le contribuable russe n'est donc pas chargé, puisque 1 196 millions de roubles représentent environ 20 francs par tête. Seules, les sociétés par actions industrielles et financières paient des taxes très lourdes sur leurs bénéfices. Mais la contribution foncière est légère, celle des propriétés bâties est encore à des taux modiques; les différens droits de timbre n'approchent pas de ceux qu'acquittent les Français. Il y a, de ces divers côtés, des ressources latentes qui sont à la portée du Gouvernement et auxquelles il va faire appel, tout en élevant le taux d'un certain nombre d'impôts.

Il le fera d'autant plus que, par une initiative très heureuse,

(1) Ainsi que nous ne tarderons pas à le voir, une modification profonde va être introduite dans le budget par suite de la fermeture des débits d'alcool.

il vient de décréter la fermeture des débits d'eau-de-vie. Cette question de l'alcool a joué un rôle considérable dans la politique financière, on peut même dire dans la politique russe, depuis une vingtaine d'années. Lorsque le comte Witte proposa l'institution du monopole, il appuya son projet par des considérations d'hygiène. Il affirmait que c'était le moyen de combattre l'ivrognerie; il édicta un certain nombre de mesures qui paraissaient de nature à restreindre la consommation. En réalité, celle-ci ne fit que croître, au grand dommage de la santé publique, mais au profit du budget : le Trésor, en 1913, encaissait de ce chef une somme nette de 613 millions de roubles, provenant de la différence entre une recette brute de 837 millions et des dépenses d'exploitation portées pour 224 millions au chapitre du ministère des Finances. Au commencement de 1914, l'empereur Nicolas II se plaignit que le ministre des Finances Kokovtzoff eût considéré trop exclusivement le côté fiscal du problème; il le remplaça par M. Bark, qui a répondu aux désirs de son souverain en prenant la mesure radicale de la clôture des débits. Une moins-value considérable va, de ce chef, se produire dans le chapitre des recettes. Mais elle sera amplement compensée, non seulement par la meilleure santé d'un très grand nombre de paysans, qui ne se griseront plus avec la *vodka* (eau-de-vie), mais par l'augmentation des forces contributives de la nation. Des travailleurs sobres produisent plus que ceux qui s'enivrent; ils feront rendre davantage à leurs champs : dès lors, il sera facile d'exiger d'eux des impôts plus élevés.

La presse russe ne s'y est pas trompée. Elle a salué avec joie cette réforme, qu'elle qualifie de victoire sur un fléau aussi dangereux que les Allemands. En même temps qu'il renonçait aux formidables rentrées que l'alcool assurait au Trésor, M. Bark énumérait les taxes qu'il se propose de relever : droits sur les immeubles urbains, les loyers; impôt dit industriel; droits sur les spiritueux, sur le papier à cigarettes, sur les assurances contre l'incendie, sur les transports des voyageurs et marchandises, sur les spectacles et divertissemens; timbres de diverse nature, correspondance postale et télégraphique.

Voici le détail des modifications proposées : l'impôt sur le revenu des immeubles urbains serait porté de 6 à 8 pour 100; l'impôt par tente sur les tribus nomades, de 4 à 6 roubles.

L'impôt dit industriel, qui frappe les opérations commerciales, les exportateurs, les courtiers et notaires de bourse, serait augmenté de 50 pour 100; les certificats de première guilde (classe de marchands) seraient portés de 75 à 100 roubles, et ceux de seconde guilde de 30 à 40 roubles. L'impôt sur les capitaux et l'impôt sur les bénéfices des entreprises qui publient des bilans serait augmenté de moitié, sans toutefois jamais dépasser 30 pour cent. Les entreprises non obligées à la publicité paieraient 7 pour 100 de leurs profits. Les droits sur les assurances seraient majorés de 50 pour 100; le prix du papier timbré augmenté, ainsi que le tarif des timbres proportionnels. L'accise sur les fabriques de bière serait de 6 roubles, au lieu de 3, par *poud* (environ 16 kilogrammes) de malt; sur les allumettes elle serait doublée. Une surtaxe sur les billets de voyageurs serait établie en faveur de la Croix-Rouge, à raison de 20 *copecks* (centième de rouble) par billet de 1re classe d'une valeur d'au moins 2 roubles; de 15 copecks par billet de 2e classe d'une valeur de 2 roubles; de 10 copecks par billet de 3e classe d'une valeur de 3 roubles.

Après avoir proposé ces augmentations, le ministre demande que les patrimoines de ceux qui seront morts au service de la Russie, dans la présente guerre contre l'Allemagne et l'Autriche, soient transmis à leurs héritiers libres de tout droit de succession.

Il suggère d'autre part l'établissement d'une taxe militaire, à réclamer de ceux qui sont libérés du service, ou versés directement dans la réserve ou la territoriale sans passer par l'armée active. Il demande le vote du projet d'impôt sur le revenu déposé à la Douma en 1913 et duquel il attend un rendement de 150 millions. Les augmentations seront temporaires et devront disparaître après la guerre : elles ne sont proposées que pour l'exercice 1915. Grâce à ces ressources, le budget ordinaire sera équilibré; quant aux dépenses extraordinaires, elles seront prélevées tout d'abord sur l'encaisse du Trésor, qui sera reconstituée plus tard à l'aide d'emprunts. Dès maintenant, l'État a émis 300 millions de roubles de Bons du Trésor 5 pour 100, qui ont été entièrement souscrits par la seule place de Moscou.

II

L'un des traits particuliers de la politique financière russe a été le souci constant d'accumuler des disponibilités considérables. Sous le régime de l'autocratie, on estimait que le tsar devait toujours avoir à sa portée une sorte de trésor de guerre (1), qui lui permît de prendre plus librement ses résolutions en face de certaines éventualités. L'avènement du régime parlementaire n'a pas modifié la tradition. Les Russes sont d'avis qu'il vaut mieux contracter, en temps de paix, les emprunts destinés à garnir leurs caisses, que d'attendre les temps troublés, qui rendent les opérations de crédit plus difficiles. Non seulement le ministre des finances a constamment des centaines de millions à son crédit à la Banque de Russie, mais il a des dépôts à l'étranger, qui s'élèvent à des chiffres considérables. Au 1-14 août 1914, son avoir à la Banque était encore de 517 millions; au 1-14 septembre, il était tombé à 231 millions, ce qui s'explique aisément par les dépenses de la mobilisation.

Au sujet des sommes dont le ministre pouvait disposer à l'extérieur, le discours qu'il a prononcé le 26 juillet-8 août à la Douma nous fournit les renseignemens les plus intéressans. Le 11-24 juillet, c'est-à-dire le jour où l'Autriche remit à la Serbie la note, désormais historique, qui mit le feu à l'Europe, M. Bark fit partir à l'instant même, pour Berlin, des fonctionnaires, chargés de retirer les titres que le gouvernement y avait laissés, et dont la valeur était d'une vingtaine de millions de roubles; en même temps, il télégraphiait aux banquiers allemands, correspondans du Trésor, de remettre immédiatement l'avoir du Gouvernement, en partie à ses correspondans de Paris et de Londres, en partie à Saint-Pétersbourg, nous voulons dire Petrograd. Nous savons ainsi que, sur la seule place de Berlin, l'avoir russe atteignait 100 millions; il devait être beaucoup plus élevé en France et en Angleterre. Au 1er janvier 1914, il s'élevait à un total d'un demi-milliard.

Cette situation de créancier donne au ministre russe une force singulière vis-à-vis des marchés monétaires. Il est bien vrai qu'une fraction des dépôts est régulièrement absorbée par le

(1) Voyez, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er mars 1913, notre étude sur *Les États banquiers*.

service de la Dette, dont la majeure partie est aux mains de porteurs étrangers; mais, en règle générale, les vides creusés par le paiement des intérêts et de l'amortissement sont rapidement comblés, et le total des sommes disponibles est maintenu à un niveau élevé. C'est avec une vue prophétique de l'avenir que le ministre des finances attirait l'attention de la Douma et du Conseil de l'Empire, en leur présentant le budget de 1914, sur l'importance qu'il y a pour le Trésor à avoir des réserves disponibles, en quantités telles qu'il puisse faire face à de fortes dépenses imprévues: celles-ci, qui n'ont pu être envisagées lors de l'établissement du budget, doivent être néanmoins effectuées d'urgence dans l'intérêt de l'État. « La possession des disponibilités, » ajoutait M. Kokovtzoff, « qui consolide la situation financière de la Russie et écarte la nécessité de procéder à des emprunts à des époques parfois peu favorables à des opérations de crédit, est spécialement opportune, *vu la situation actuelle des intérêts politiques des divers États.* » Ces phrases auraient dû être prononcées et méditées au Palais-Bourbon au mois de décembre 1913, lorsque la Chambre rejeta le projet d'emprunt présenté par le ministère Barthou, dont le successeur déclarait, au mois de janvier suivant, qu'il n'avait pas besoin d'argent et que la Trésorerie était amplement garnie. Le contraste entre les deux politiques n'a pas besoin d'être souligné!

III

La Banque de Russie est une Banque d'État. Son capital, de 55 millions de roubles, appartient tout entier au Trésor. Son gouverneur, ses directeurs, sont nommés par le ministre des finances, qui a rédigé les statuts, veille à leur exécution, et est en réalité le chef tout-puissant de l'institution. Il faut reconnaître, à la louange du comte Witte et de ses successeurs, que, non seulement ils n'abusèrent pas de leur autorité pour mettre la Banque au service du budget, mais que, après lui avoir donné une charte qui enfermait son droit d'émission dans des bornes très étroites, ils se sont tenus bien en-deçà de cette limite. Pendant de longues années, la circulation de la Banque de Russie a été inférieure à son encaisse, c'est-à-dire que le total des billets qu'elle avait mis en circulation n'atteignait pas celui de l'or qu'elle possédait, et dont la majeure

partie repose dans ses caisses; elle a continué d'en conserver une fraction à l'étranger, chez ses correspondans. Sauf pendant la guerre japonaise, la Banque n'avait pas, jusqu'à ce jour, fait usage du droit qu'elle a d'émettre du papier pour un montant dépassant de 300 millions son encaisse métallique. Au mois d'août 1914, elle a été autorisée à créer 1 500 millions de billets de plus. Le 14 septembre, elle n'avait encore mis en circulation que 2 553 millions; elle possédait, à la même date, 1 844 millions de numéraire, qui correspondent à près des trois quarts, exactement 72,35 p. 100 des billets. C'est une proportion que plus d'une banque d'émission lui envierait.

La Banque de Russie aborde donc la guerre dans d'excellentes conditions : ayant, en temps de paix, suivi une politique des plus sages, et contenu sa circulation dans des bornes plus étroites encore que la Banque d'Angleterre, elle peut, sans crainte, faire un effort considérable à l'heure où celui-ci devient nécessaire. Elle rendra d'autant plus de services au Gouvernement qu'il ne lui en avait pas demandé jusqu'ici.

Le rouble ne doit pas être déprécié par rapport à l'or; si quelque incertitude s'est manifestée à cet égard, au début du mois d'août, cela provint du fait que le marché des changes s'est trouvé brusquement désorganisé, on pourrait dire fermé, sur toutes les grandes places du monde. Aussitôt qu'il sera rétabli, — et nous pensons que cela ne tardera pas, — le rouble reprendra son cours, c'est-à-dire qu'il sera coté à la parité de l'or, comme il l'a été pendant la guerre japonaise. Le ministre des Finances a déclaré à la Douma que c'était à cause des moratoires institués sur les diverses places étrangères, qu'il avait cessé de délivrer des traites sur ces places, où le sort en eût été incertain. Dès qu'il reprendra ce service, ce sera une raison de plus de nous attendre à voir les fluctuations actuelles disparaître.

La Banque de Russie étant banque d'État, la totalité de ses bénéfices va au Trésor, pour lequel ils constituent un appoint qui n'est pas à dédaigner : le budget de 1914 ne l'évaluait pas à moins de 40 millions de roubles. Il prévoyait 5 millions et demi du chef des intérêts que le Trésor reçoit de ses correspondans étrangers, chez qui il a des dépôts; un million et demi pour intérêts des titres appartenant à l'État; une somme égale pour le bénéfice de la Section étrangère de la Chancellerie des opérations de crédit.

En dehors de la Banque de Russie, d'autres institutions gouvernementales méritent d'être signalées. Les deux plus importantes sont la Banque de la Noblesse et la Banque des Paysans, qui distribuent l'une et l'autre le crédit hypothécaire. Au 1er janvier 1913, la première avait émis pour 824 et la seconde pour 1 241 millions d'obligations. Les banques foncières privées par actions et les associations d'emprunteurs avaient, de leur côté, 2 956 millions d'obligations en circulation. Depuis l'année dernière, fonctionne une *Caisse d'État de crédit communal et provincial,* dont le titre indique l'objet. Elle remplit l'office dont se charge en France le Crédit foncier lorsqu'il fait des avances aux communes et émet des obligations communales.

Les banques par actions ont pris un très rapide essor en Russie, depuis le commencement du siècle. La plupart d'entre elles ont, avec le concours de la France, augmenté leur capital actions. Elles ont aujourd'hui plus de 600 succursales. Au 1er janvier 1913, ces établissemens, que la classification officielle désigne du nom de *Banques de commerce,* les sociétés de crédit mutuel et les banques municipales avaient escompté des effets pour 326 millions; elles avaient, d'autre part, reçu des dépôts pour un total de 3046 millions de roubles, plus de 8 milliards de francs.

Les opérations des Caisses d'épargne sont en grand progrès : au 1er octobre 1913, les dépôts s'élevaient à 1 625 millions. Elles emploient une partie de leurs ressources à faire des assurances sur la vie et des prêts aux institutions de crédit populaires. Celles-ci, qui comprennent des associations de crédit, de prêts et d'épargne, des caisses communales et des caisses de *zemstvos* (arrondissemens), se développent rapidement. De 1911 à 1913, leur chiffre d'affaires a plus que doublé, passant de 328 à 754 millions de roubles.

IV

La Russie est un pays agricole; plus des quatre cinquièmes de sa population s'adonnent aux travaux des champs. Beaucoup des ouvriers de l'industrie sont même restés attachés au sol; au moment de la moisson, les usines et les charbonnages perdent une partie de leur personnel, qui retourne au village pendant la période où un plus grand nombre de bras y est nécessaire.

Le sort de la classe paysanne a été l'un des facteurs essentiels de l'évolution de la Russie depuis un demi-siècle. En 1861, l'empereur Alexandre II, aidé par Miloutine, entreprit la grande œuvre de l'affranchissement des serfs, à qui il distribua une partie des terres de l'État et aussi de la noblesse, qui fut d'ailleurs largement indemnisée. L'effet de cette réforme avait été de constituer presque partout une propriété collective, dont les parcelles n'étaient pas attribuées à titre définitif aux familles qui les cultivaient, mais donnaient lieu, à de certains intervalles, à de nouveaux partages. Il n'est pas nécessaire d'insister sur les inconvéniens d'une semblable organisation, dont le résultat inévitable était de décourager les efforts que les anciens serfs n'auraient pas manqué de faire s'ils fussent devenus propriétaires à titre définitif. Cette seconde partie de la réforme a été réalisée par le tsar Nicolas II. Une série de mesures ont été prises à cet effet. Non seulement les chefs de famille peuvent demander la transformation du *mir*, c'est-à-dire de la primitive commune dont le sol est indivis et dont les habitans sont solidairement responsables de l'impôt; mais des facilités leur sont fournies par la *Banque des Paysans*, chargée à la fois d'acheter de nouvelles terres, de les leur revendre et de leur consentir des avances hypothécaires.

Depuis le 9-22 novembre 1906, date de la mise en vigueur de l'oukase impérial qui a transformé le régime de la propriété, jusqu'au 1er mai 1913, deux millions et demi de chefs de famille ont demandé à devenir propriétaires à titre individuel. Parallèlement s'est poursuivi un travail d'organisation agraire, qui avait pour but de réunir en un seul tenant les propriétés de communes, souvent dispersées sur des étendues considérables. Cette réunion se fait sans préjuger le mode ultérieur de jouissance des terres qui, suivant les cas, fermeront une propriété collective ou seront distribuées, à titre de propriété individuelle, entre les habitans. De 1907 à 1912, il a été vendu aux paysans 340 000 *déciatines* (371 000 hectares) de terres de l'État. De 1906 à la fin du premier semestre de 1913, la Banque foncière des Paysans a vendu ou cédé :

A des particuliers	2 436 000	*déciatines.*
A des associations et communes. . .	668 000	—
Sous forme d'échange ou de dons . .	137 000	—
Au total.	3 241 000	*déciatines.*

En tenant compte des transactions faites, mais non encore parachevées, la totalité des terres distribuées par la Banque des Paysans approche de 4 millions de *déciatines*, c'est-à-dire les deux tiers de celles dont elle dispose. Ses opérations, en 1912, se sont soldées par un bénéfice de 8 millions de roubles, qui a été porté au fonds de réserve. Elle a puissamment aidé à l'exécution de la réforme.

L'influence de la législation nouvelle n'a pas tardé à se faire sentir. Dans leurs rapports annuels, les ministres des Finances ne cessent de se féliciter des résultats obtenus. Si la bienfaisante fermeture des débits d'alcool est maintenue, il est certain que, sous la double action de cette prohibition et de la transformation de la propriété collective en propriété individuelle, le rendement de la terre augmentera. Malgré la fertilité d'une partie de son sol, la Russie ne récolte encore à l'hectare qu'une quantité de grains bien inférieure à celle qui s'obtient dans le centre et l'ouest de l'Europe. Elle trouvera sans peine, dans une culture plus intense, le moyen de subvenir aux besoins d'une population rapidement croissante, sans cesser d'avoir tous les ans un excédent disponible pour l'exportation.

La Russie est parmi les grandes puissances celle qui présente la plus forte proportion de naissances, 46 pour 1 000 ; et, bien qu'elle ait aussi la mortalité la plus considérable, 29 pour 1 000, elle est celle dont la population s'accroît le plus rapidement, comme le démontre le tableau suivant :

	Naissances. (pour 1 000 habitans.)	Décès. (pour 1 000 habitans.)	Excédent de naissances.
Russie	46	29	17
Allemagne	34	19	15
Royaume-Uni	29	16	13
France	19	19	0

Au point de vue géographique, c'est en Sibérie et dans l'Asie centrale que le progrès a été le plus rapide : de 4 millions d'habitans en 1838, ces deux régions ont passé à 19 millions en 1912.

La récolte totale des céréales a été, en 1912, de 4 850 millions de *pouds* (environ 800 millions de quintaux), en augmentation de plus d'un sixième sur la moyenne des cinq années précédentes. L'exportation, qui s'est élevée à 547 millions de *pouds*, représente 11 pour 100 de la production.

Grâce au chiffre de sa population, la Russie trouve chez elle toutes les forces dont elle a besoin pour cultiver son sol. Elle exporte même chaque année un certain nombre de travailleurs, qui allaient notamment louer leurs services dans les provinces orientales de la Prusse, où la main-d'œuvre est insuffisante. Les Allemands reconnaissent que leur récolte de betteraves et de pommes de terre, les deux denrées dont la production est plus forte chez eux qu'en aucun autre pays, ne peuvent se maintenir au niveau actuel que s'ils sont assurés du concours d'ouvriers étrangers. Ceux-ci viennent en partie des territoires autrichiens de la Galicie et de la Bukowine, mais surtout de la Russie, qui en fournit à peu près un demi-million annuellement. Déjà avant la guerre, le gouvernement russe avait manifesté l'intention de s'opposer à cette émigration, ou tout au moins de la rendre plus difficile. Il considère, en effet, qu'il a besoin de garder le plus possible les travailleurs à l'intérieur de ses frontières, maintenant surtout que la transformation de la propriété va rendre la culture plus intensive et permettra de nourrir un plus grand nombre d'individus sur la même superficie de terrain. Les Allemands, de leur côté, voyaient dans les mesures que leurs voisins se proposaient de prendre une manœuvre destinée à influencer les négociations qui devaient s'ouvrir à propos du traité de commerce entre les deux Empires expirant le 31 décembre 1917. Ils prétendaient que la Russie voulait, de cette façon, obtenir un abaissement du droit d'entrée sur les céréales, en échange duquel elle aurait renoncé à mettre des barrières à la sortie des travailleurs.

En tout cas, il est intéressant d'enregistrer leur aveu que, sans cette coopération étrangère, ils ne sauraient continuer sur la même échelle les deux cultures qui couvrent une partie de leur territoire oriental. A la méthode intensive qui est maintenant appliquée dans ces provinces, et cela aussi bien par les petits propriétaires que par les grandes exploitations, il faudrait substituer le travail extensif : il en résulterait une baisse de la valeur du sol et un appauvrissement du pays.

V

L'industrie russe est de fondation récente. En dehors de la Pologne, qui était plus avancée sous ce rapport, il existait des

lavages d'or en Sibérie, certaines usines sidérurgiques dans l'Oural, où l'on faisait du fer au bois, quelques fabriques à Petrograd, dans les ports de la Baltique et dans le Donetz. Mais le chiffre de la production du charbon et de l'acier, qui constitue la base de l'industrie moderne, était des plus modestes. Ce n'est que dans le dernier tiers du XIXe siècle qu'un changement notable s'est produit. Le signal a été donné par la découverte de gisemens pétrolifères d'une très grande richesse, particulièrement au bord de la mer Caspienne, dans la région de Bakou, et aussi dans celle de Grossny. On sait le rôle pris dans la vie moderne par cette substance précieuse, qui fournit la chaleur, la lumière et la force. L'empire russe est aujourd'hui au second rang parmi les producteurs; avec les 560 millions de *pouds* (un peu moins de 10 millions de tonnes) que la statistique officielle accuse pour 1913, il vient après les États-Unis, qui en fournissent 32 millions, avant le Mexique, qui produit 5 millions, et la Roumanie, qui n'arrive pas à 2 millions de tonnes.

Des charbonnages existent dans la Pologne russe : ils sont le prolongement de ceux de la Silésie allemande et vendent le combustible aux fabriques qui occupent une partie de la population nombreuse et active de ce royaume. Des gisemens houillers importans ont été reconnus dans le sud de la Russie, particulièrement dans la région du Donetz. La production annuelle du charbon y est en progrès ininterrompu. Elle ne suffit pas encore à la consommation de l'Empire, qui importe tous les ans une certaine quantité de charbon anglais; mais elle a provoqué la création, dans la région, d'usines fondées en grande partie par des capitaux français et belges. Toute cette province tend à s'industrialiser. Le tonnage de la houille extraite en Russie a été, en 1912, de 1887 millions de *pouds*, soit environ 31 millions de tonnes; la production de la fonte, de 256 millions de *pouds* (plus de 4 millions de tonnes).

L'extraction et l'affinage du cuivre ont fait des progrès. Les centres principaux de cette industrie sont dans le Caucase et en Sibérie. La Société métallurgique du Caucase et celle de Spassky sont parmi les plus connues. La production a augmenté de moitié en deux ans : pour 1912, elle s'est élevée à plus de 2 millions de *pouds*, près de 38 000 tonnes.

Le total des usines et fabriques atteignait, en 1912, 17 356 établissemens, occupant plus de 2 millions d'ouvriers, qui rece-

vaient un salaire moyen de 255 roubles par an. La valeur de la production était, d'après le ministère du Commerce et de l'Industrie, de 5134 millions de roubles. Parmi les industries qui se développent, on peut citer celle du coton, qui emploie une proportion croissante de matière indigène, 57 pour 100 en 1912. Le Turkestan et le Transcaucase approvisionnent de plus en plus largement les filatures moscovites, qui importent de moins en moins de coton américain et égyptien. Le nombre de broches qui travaillent en Russie représente environ 7 pour 100 du chiffre mondial. La production du sucre a passagèrement diminué en 1912-13, 110 millions de *pouds* au lieu de 140 l'année précédente : il en est résulté une forte réduction des exportations.

La production d'or de la Russie, pour 1912, s'est élevée à 160 millions de francs. Celle du platine, dont elle a presque le monopole, à 337 *pouds*, d'une valeur d'environ 13 millions de roubles.

Quelque rapide qu'ait été la croissance de l'industrie depuis une vingtaine d'années, les chiffres de sa production sont encore peu de chose si on les compare à celle des États-Unis et de l'Angleterre, et si on les rapproche de l'immensité de son territoire et de sa population. Il y a là matière à un développement ultérieur qui devra être considérable. Parmi les centres houillers et métallurgiques, la Pologne seule paraît s'être approchée de sa capacité de production normale. Le Donetz est encore susceptible de grands progrès. Les richesses de l'Oural et de la Sibérie ne seront mises en pleine valeur qu'au fur et à mesure de la construction des voies ferrées indispensables. Quand on songe que les États-Unis en ont près de 400 000 kilomètres et que la Russie n'a pas le cinquième de ce chiffre, on voit quelle marge est laissée à l'activité de nos alliés. La seule construction des voies nouvelles donnera aux usines existantes des commandes de rails et de matériel pour de longues années. Une fois achevées, ces lignes porteront la vie et la richesse dans une foule de régions encore presque inconnues.

L'industrie russe s'est développée à la faveur de tarifs protecteurs. Le gouvernement a cherché à favoriser la création, à l'intérieur de l'Empire, de fabriques et d'usines capables de servir les demandes indigènes. Le comte Witte, qui a travaillé activement dans cette direction, a exposé cette politique dans l'ouvrage

qu'il vient de publier et qui reproduit les leçons données par l'ex-ministre des finances, de 1900 à 1902, à feu le grand-duc Michel Alexandrovitch, frère du tsar Nicolas II. Il s'est efforcé de mettre à la disposition des industriels un réseau de chemins de fer bien conçu, et d'établir des tarifs aussi modérés que possible, particulièrement adaptés à un pays où les distances sont énormes et où la règle de la proportionnalité des frais de transport au trajet parcouru doit recevoir de nombreuses exceptions. Il avait été si loin dans cette voie que les revenus du réseau de l'État en avaient souffert et qu'il a fallu, dans les derniers temps, relever certains tarifs, de façon que l'exploitation des chemins de fer donne un revenu raisonnable au budget.

VI

Le régime des chemins de fer russes a passé par des phases diverses. Beaucoup de lignes furent d'abord concédées à des sociétés privées, puis rachetées par l'État qui, à un moment donné, avait conçu le projet de se rendre maître de la totalité du réseau. Depuis le commencement du xx[e] siècle, il a reconnu que, devant l'immensité de la tâche restant à accomplir, il valait mieux ne pas refuser le concours des particuliers.

Dans son rapport sur le budget de 1914, le ministre des finances, M. Kokovtsoff, déclarait que, comme il est impossible actuellement à l'État de construire à ses propres frais des voies ferrées dans les proportions que réclament les intérêts économiques de la Russie, il est désirable et nécessaire de faire participer à ces entreprises l'initiative et les capitaux privés. Aussi, dans le courant de 1912 et du premier semestre de 1913, le gouvernement a-t-il autorisé la création de treize nouvelles compagnies, à qui ont été concédées 4764 *verstes* (environ 5000 kilomètres). Pendant la même période, d'anciennes compagnies s'étaient vu attribuer 3761 *verstes* (environ 4000 kilomètres). Aux unes comme aux autres, le Trésor garantit le service de leur capital obligations. D'autres concessions, sans garantie, ont été accordées. L'État, de son côté, a entrepris la construction d'un grand nombre de lignes. En additionnant ces dernières, celles du réseau concédé, dont la construction

a été autorisée pendant les dix-huit mois écoulés du 1er janvier 1912 au 30 juin 1913, celles en faveur desquelles la commission des nouveaux chemins de fer s'est prononcée pendant la même période, et les projets plus récens, on arrive à un total de 30 000 *verstes* (environ 32 000 kilomètres), dont le réseau s'augmentera d'ici à quelques années.

La longueur des lignes exploitées, en 1914, par le ministère des voies et communications, est de 43 720 *verstes*, dont 33 406 dans la Russie d'Europe et 10 314 dans la Russie d'Asie. Les recettes prévues étaient de 858 millions de roubles, soit 9 pour 100 de plus qu'en 1913; les dépenses d'exploitation, de 553 millions; les travaux neufs et l'augmentation du matériel roulant de 124, au total 677, laissant un produit net de 181 millions.

Le réseau des compagnies particulières est d'environ 20 000 *verstes*. Beaucoup d'entre elles doivent à l'État une partie de leurs bénéfices nets, après que le service des obligations et, s'il y a lieu, des actions a été assuré aux termes des actes de concession. Grâce au développement du trafic, les sommes qui rentrent de ce chef au budget sont en progression rapide. Elles étaient presque nulles en 1908; elles sont portées pour 34 millions au budget de 1914. Une autre somme de 20 millions est prévue du chef des annuités que certaines Compagnies versent au Trésor, à titre de remboursement de capitaux avancés par lui, ou de garanties d'intérêt antérieurement payées.

VII

Le commerce extérieur de la Russie se solde régulièrement par un excédent d'exportations. La part principale de celles-ci est formée par les céréales : c'est donc de la récolte que dépend l'importance de cette balance, qui varie en effet selon les quantités de blé produites. Si nous remontons à une quinzaine d'années en arrière, nous voyons que le progrès, sous ce rapport, a été régulier : de 1898 à 1902, le chiffre moyen dont les exportations dépassaient les importations était de 152 millions; de 1903 à 1907, 369 millions; de 1908 à 1912, 415 millions de roubles; il a triplé en 15 ans. C'est avec son froment et d'autres denrées alimentaires que la Russie paie le coupon de ses rentes.

Voici, pour 1912, la liste des principales exportations ; la valeur de chaque catégorie est indiquée en millions de roubles :

	Millions de roubles.		Millions de roubles.
		Report	559
Céréales	546	Beurre	68
Viande fraîche	4	Œufs	84
Viande salée, fumée, séchée.	4	Alcool	8
Volaille et gibier.	5	Sucre	36
	559	Total.	755

Viennent ensuite les exportations de produits bruts et demi-ouvrés, dont voici les plus importantes pour 1912 :

	Millions de roubles.		Millions de roubles.
Bois	152	Report	433
Graines	47	Soie	5
Tourteaux	38	Laine	11
Lin	108	Naphte.	36
Chanvre	17	Minerai de fer	4
Fourrures	22	Manganèse	12
Peaux	49	Platine.	16
	433	Total.	517

Les exportations d'objets fabriqués et d'animaux, qui complètent les deux tableaux ci-dessus, ne portent que sur des quantités insignifiantes : la valeur n'en dépasse pas 4 pour 100 du total général pour la frontière d'Europe.

Les importations par la même voie se classent, par ordre de grandeur, en produits bruts et demi-ouvrés, objets fabriqués, produits alimentaires. La première catégorie comprend les laines brutes, la soie, le jute, les filés de coton, les engrais, le caoutchouc, les matières tannantes, les produits chimiques, la houille, la fonte, les matériaux de construction. La seconde consiste en machines, instrumens, automobiles, tissus de coton, objets en laine, soie, lin, chanvre, cuir, papier.

Les produits alimentaires comprenaient une assez grande variété de chapitres, parmi lesquels le thé tenait la première place : il figurait, en 1912, pour une trentaine de millions.

Le commerce asiatique se fait surtout, en ce qui concerne les exportations, par la frontière de terre entre le Caucase et la

Perse, la mer Caspienne et la frontière qui sépare la Russie de la Chine orientale. Les importations arrivent en majorité par le rivage de l'Océan pacifique, la frontière russo-chinoise et la mer Caspienne. La valeur des exportations, en 1912, a été de 91 millions, et celle des importations de 135 millions de roubles. Ces dernières sont donc en excédent, à l'inverse de ce qui se passe sur la frontière européenne, où les premières, en 1911, l'ont emporté de 391 millions sur les secondes.

VIII

L'impression qui se dégage de cet examen de la situation économique russe est des plus réconfortantes. On peut la comparer à celle que donne l'allure de ses armées, nombreuses, calmes, inébranlables. La vie économique de l'immense Empire n'a pas été arrêtée. Sur tous les domaines, elle continue, ralentie dans certains cas, stimulée au contraire dans d'autres. Ni les récoltes ni les semailles n'ont souffert ni ne souffriront. L'industrie conserve un personnel suffisant et travaille en moyenne aux quatre cinquièmes de sa capacité normale.

Le grand effort fait depuis vingt ans afin de créer des usines métallurgiques trouve sa récompense : la Russie produit dès maintenant la fonte dont elle a besoin. Deux faits importans viennent encore contribuer à ce bon état économique : la prohibition de la vente de l'alcool, qui empêche le paysan de dépenser ses roubles à acheter de la vodka et qui lui laisse de l'argent pour les dépenses utiles; le haut prix des grains, que l'administration militaire contribue à maintenir par ses achats répétés et qui amène une véritable aisance dans les campagnes. D'autre part, les importations allemandes, qui s'élevaient en dernier lieu à 665 millions de roubles par an, étant arrêtées, les industriels russes ont le champ libre : ils ont peine à suffire aux commandes et obtiennent des prix rémunérateurs. Un de mes amis, qui est un des principaux manufacturiers de Moscou, m'écrivait, il y a peu de semaines : « Nous avons réussi à créer une industrie nationale, qui transforme les matières premières locales : cela nous permet aujourd'hui de continuer le travail dans les fabriques avec une diminution de 20 pour 100 seulement, correspondant au nombre d'ouvriers appelés sous les drapeaux. La Russie produit en temps normal 50 pour 100 du

coton qu'elle file. Cette année, la récolte de cette plante en Asie centrale et en Caucase est supérieure de plus d'un cinquième à la moyenne. Nous n'importons plus d'Angleterre, pour les besoins des villes du littoral de la Baltique, qu'un appoint de 15 pour 100 de la quantité totale du charbon que nous consommons. »

Du côté des finances publiques, le tableau n'est pas moins rassurant. Le Trésor et la Banque d'État ont abordé la guerre avec des réserves telles que tous les débours de l'entrée en campagne se sont effectués avec la plus grande aisance; on peut être assuré qu'il continuera à en être de même. Le stock d'or est égal à celui de la Banque de France : la solidité du billet russe est comparable à celle du billet français. La marche des banques particulières n'a pas été suspendue. Nous pouvons envisager l'avenir financier, sur les bords de la Néva, avec autant de sérénité que l'avenir militaire. L'armement économique de nos alliés ne le cède en rien à celui de leurs troupes. M. Bark et son prédécesseur, M. Kokovtzoff, ont aussi bien travaillé que leur collègue de la guerre, le général Soukhomlinow. La réforme capitale de la propriété paysanne a eu, sur l'ensemble de la population, un effet des plus heureux. Peu à peu les terres se divisent; les grands propriétaires cèdent une partie des leurs; l'administration des apanages, c'est-à-dire des biens de la couronne, et l'État, font des ventes considérables. Des millions de *déciatines* passent aux mains de chefs de famille qui, stimulés désormais par le sentiment de l'intérêt personnel, cultivent mieux, ne craignent pas de confier des engrais au sol qui ne sortira plus de leurs mains, et obtiennent des rendemens très supérieurs à ceux d'autrefois. La mise en valeur de la Sibérie aide beaucoup à ce développement de la propriété individuelle. Il se produit un fort mouvement d'émigration de l'Ouest à l'Est. Des agences officielles existent en Russie d'Europe. Les paysans, désireux de changer de résidence, s'adressent à elles, afin d'obtenir la permission d'envoyer des délégués examiner les territoires que le gouvernement leur désigne. Ils font, après avoir reçu le rapport de leurs mandataires, une demande, à la suite de laquelle il est accordé à chacun environ 120 hectares, qu'il n'a le droit ni de vendre, ni d'hypothéquer. Le domaine reste sa propriété aussi longtemps qu'il le cultive. Pour l'élevage des chevaux et du bétail, l'État accorde des concessions plus étendues et fournit des étalons.

Telle fut l'œuvre accomplie sous le ministère de M. Kokovtzoff. Son successeur, M. Bark, a eu le singulier courage, en pleine crise, de se priver d'une des recettes principales de son budget, parce qu'un intérêt supérieur lui commandait de prendre cette mesure hardie. Le budget de 1915, qui est en préparation, ne prévoit, pour les recettes de l'alcool, qu'un chiffre inférieur à 200 millions, c'est-à-dire le cinquième des estimations de l'année dernière. La différence serait demandée en partie à des monopoles nouveaux : allumettes, naphte, sel, tabac. Le ministre donne ainsi la meilleure preuve que la réforme est irrévocablement décidée et qu'elle sera exécutée. Il sera récompensé par les plus-values que lui apporteront les autres chapitres. Il pourra, sans craindre de surcharger les contribuables, leur imposer des taxes nouvelles, qui représenteront en partie ce qu'ils dépensaient en alcool. Une fois de plus le gouvernement russe aura su prendre, à l'heure décisive, l'initiative d'une mesure de salut public. S'il la maintient après la guerre, les conséquences bienfaisantes s'en étendront au delà de la génération actuelle et hâteront le développement d'un empire, dont la puissance apparaît maintenant aux yeux du monde entier.

Raphaël-Georges Lévy.

LA GUERRE VUE D'UNE AMBULANCE

II[1]

18 septembre.

Toute la journée d'hier nous sont arrivés, pris à la gare de Villeneuve-Saint-Georges, des Anglais de la bataille de l'Aisne, la plupart blessés grièvement, les uns de la veille, les autres de trois, quatre et même cinq jours.

Ceux de l'après-midi faisaient bonne contenance. Soit à cause de la fièvre plus forte, soit pour avoir attendu plus longtemps, ceux qui sont venus à huit et surtout à onze heures du soir ne pouvaient rien tirer de leur grand courage qu'une stoïque résignation. Un, même, quand on lève son brancard, laisse échapper un cri qui nous fait frémir; puis il ferme les yeux et se tait. On emporte d'abord les plus grièvement atteints, sans autre formalité que de prendre les noms sur leur médaille. Du reste, il y en a qui ne pourraient parler, ayant les dents, les lèvres, la mâchoire fracassées.

« Où êtes-vous blessé ? » interrogeons-nous, penchés sur les couvertures qui enveloppent ces pauvres corps sanglans : « Aux deux jambes et aux bras, » répond celui-ci. Un autre : « A la main, à la hanche, au pied. » Plusieurs montrent en silence leur gorge, leur tête, leur côté. Quelques-uns, pour toute réponse, soulèvent leur couverture, et l'on aperçoit de grosses taches noires entourées de rouges éclaboussures; un pied, un mollet énormes, dont l'enflure paraît davantage, au contraste de l'autre

(1) Voyez la *Revue* du 15 octobre 1914.

jambe si maigre; des bandages traversés de sang. Sur ceux qui doivent attendre plus longtemps (notre antichambre est toute remplie), nous étendons serviettes et draps propres : en quelques minutes le sang les traverse. Nous achevons notre travail en silence, accablés de fatigue et de pitié.

19 septembre.

Les impressions, parfois, sont telles, qu'elles dépassent les mots. Peut-être je m'habituerai.

Cette nuit, j'ai été réveillé à 2 heures pour un soldat anglais qui venait de mourir. C'était m'appeler un peu tard. Et, de plus, il était anglican, comme j'ai pu le voir à sa médaille militaire : (C. E., *Church of England;* R. C., *Roman Catholic*). J'ai béni ce pauvre corps et l'ai accompagné, en priant, à la chambre mortuaire avec la *nurse* et le surveillant de nuit. On éteignait les lumières devant nous, pour ne pas émouvoir les malades des salles que nous traversions. Ensuite, dans les corridors sombres, ce fut le contraire; on alluma l'électricité. Et j'aimais mieux cela : la mort n'est pas une chute dans les ténèbres. Arrivés à la salle funèbre, nous y avons trouvé un autre Anglais, mort après une opération. Il était là, seul, dans la nuit. J'ai prié pour lui.

Ce matin, j'ai absous un soldat qui n'a guère de chance d'échapper à la mort, la cervelle à nu, la moitié du corps paralysé, mais doué encore de toute sa raison et pouvant répondre par oui et par non aux questions qu'on lui pose. Une nuance de gratitude se trahissait, quoique difficilement, dans ses yeux immobiles, et des larmes, qui semblaient douces, à la fin, y sont apparues.

A midi, j'apprends que les docteurs ont *travaillé* jusqu'à 3 heures du matin. Il a fallu amputer bras et jambes atteints de la gangrène. La salle d'opérations n'était qu'une mare de sang, me dit un aide-infirmier.

Cet après-midi, j'ai donné l'absolution et l'extrême-onction à un Irlandais, qui n'a pas repris connaissance depuis qu'on l'a apporté. Il avait dans son portefeuille une lettre à l'adresse de sa mère. La *nurse* va y ajouter un mot, pour dire qu'il a reçu les derniers sacremens. Une espérance chrétienne adoucira l'affreuse nouvelle. Empereurs d'Autriche et d'Allemagne, si vous étiez là quand la mort s'annoncera dans ce pauvre foyer d'Irlande, et dans des milliers, des centaines de milliers

d'autres, en Angleterre, en France, en Russie, en Serbie, en Belgique, dans vos propres États, dans toute l'Europe, et jusqu'en Afrique, en Asie... Que Dieu éclaire votre conscience!

Cette sombre journée a pourtant eu ses momens de douceur, ceux que j'ai passés auprès des blessés en voie de guérison, qui m'accueillaient en ami et dont plusieurs se sont confessés. J'aime ce petit Irlandais si à plaindre et si résigné, toujours un chapelet autour de son bras. Grièvement blessé à la cuisse et laissé deux jours dans un bois, la gangrène l'a pris; il a fallu l'amputer dès son arrivée. L'opération a réussi; il regagne des forces; il sourit chaque fois qu'on le visite.

Aujourd'hui aussi, j'ai eu un entretien rapide, mais intéressant avec M. Bacon, l'ancien ambassadeur des États-Unis, qui est venu dès le début de la guerre nous apporter sa fidèle sympathie. Il a ramené ces jours-ci un bon nombre de blessés des pays où l'on s'est battu, et il a pu, de ses yeux, constater les traces que laisse l'armée allemande. Son témoignage nous servira, ou plutôt il nous sert, devant l'opinion américaine. Encore plus précieuse, la présence parmi nous de M. Herrick, l'ambassadeur actuel, qui n'a pas voulu quitter Paris et qui sait y rendre tant de services. Bien que ses fonctions ne doivent commencer qu'à la fin de la guerre, M. Sharpe, son successeur désigné, a tenu à être des nôtres au moment de l'épreuve. Dès lors que tous s'accordent, et que tous aiment la France, réjouissons-nous d'avoir en même temps trois ambassadeurs des États-Unis.

20 septembre.

9 heures du soir. — A la messe de ce matin assistaient une vingtaine de soldats et deux officiers, tous ceux à qui leurs blessures permettaient de se lever. Ce n'était, ai-je besoin de le dire? obligatoire pour personne; mais l'accomplissement des devoirs religieux semble être redevenu dans notre armée, comme il n'a cessé de l'être chez celle des autres nations, un acte tout à fait normal. En ce troisième dimanche de septembre, fête de la Compassion de la Vierge, il n'y a eu qu'à leur rappeler, avec un commentaire de moins de dix minutes, les lignes de l'Évangile qui nous montrent Marie, debout au pied de la Croix, voyant souffrir, agoniser, mourir son Fils bien-aimé. Le rapprochement était trop facile avec tant d'autres mères qui

redoutent ou qui reçoivent des nouvelles funestes, avec la France et les autres patries qui voient succomber leurs meilleurs enfans, avec l'Église qui assiste, impuissante, aux discordes mortelles de ses fils. Au nom de la Victime divine qui s'offre au Sacrifice de la Messe, comme elle s'offrit sur le Calvaire, nous avons ensemble prié Dieu d'abréger ces jours de douleur, de les faire servir au progrès de nos âmes et à l'avancement de l'humanité.

11 heures du soir. — Je viens d'assister un soldat irlandais mourant et un officier français atteint de tétanos, tous deux en salles isolées. L'après-midi, avaient eu lieu nos deux premiers enterremens. Les décès commencent. Il est à craindre qu'on n'en ait beaucoup, puisqu'en raison des secours dont dispose l'hôpital comme chirurgiens et salles d'opérations, nous sommes outillés pour les cas les plus graves.

22 septembre.

Quatre enterremens aujourd'hui! Tous d'Anglais. L'un d'eux était catholique. J'ai suivi le convoi et béni la tombe. Le long trajet d'ici au nouveau cimetière était spécialement lugubre : ces quatre corbillards, suivis d'une foule sympathique sans doute, mais cependant étrangère, et finalement, la sépulture en cette fosse commune.

Comme je montais dans ma chambre tout à l'heure, après souper, j'ai rencontré le corps d'un de ceux que j'avais assistés hier soir. Les infirmiers avaient dû le déposer un instant dans le couloir, pour ouvrir des portes. La forme blanche était là par terre, complètement enveloppée. Je me suis agenouillé près d'elle pour une bénédiction et pour une prière.

C'est l'atmosphère que la guerre nous fait et où nous allons vivre, pendant combien de mois? On y a peu de temps et peu de courage pour écrire. Ce matin, cependant, dans ma tournée de visites, j'ai entendu et noté un récit, bien vivant, qu'il me suffira de reproduire. Il est tout à fait « nature; » tout au plus, guiderai-je un peu le narrateur pour maintenir l'ordre chronologique. Quant à l'authenticité absolue, elle ne peut faire doute. Mon soldat était né à Paris et avait passé quatorze ans à Bordeaux; mais son récit fut contrôlé et à l'occasion complété par un camarade, son voisin immédiat, qui avait suivi, ou subi, les mêmes événemens :

« Le lundi 7, nous descendons à la gare de Nanteuil. Nous traversons un village pillé par les Allemands. Nous nous formons en ligne de tirailleurs. Les obus arrivent. La terre volait : des trous à enterrer un bœuf ! On les voyait venir : zzz... boum ! On avait presque le temps de se garer.

« Arrivés à la lisière du bois, nous partons en éclaireurs. On nous avait dit d'avancer. Mais va te faire fiche ! Ils nous avaient déjà repérés. L'artillerie faisait rage. Mon clairon, près de moi, est tué net; il n'a pas dit une parole, le pauvre garçon ! Je suis blessé à la jambe. Il était environ deux heures. Comme je ne peux plus me traîner, un camarade, avant de partir, me cache sous trois bottes de paille et la tête sous mon sac. Les éclats d'obus l'ont tout déchiqueté, ce pauvre sac. Sans lui !... A dix mètres, un camarade qui avait la jambe cassée et un éclat d'obus dans le bras, reçoit encore sept ou huit blessures. Je suis resté toute la journée là. Le soir, des soldats du 101e me mettent sous le bois, où se trouvaient plusieurs blessés français et un capitaine allemand, blessé de la veille. Il souffrait, lui aussi, le pauvre malheureux.

« Vers minuit, des soldats français sont venus chercher ceux qui étaient transportables. Nous ne restons que mon camarade, moi et le capitaine allemand. Il y avait d'autres blessés plus loin, car nous entendions des plaintes. C'était lugubre.

« Nous passons là deux jours entiers sans aucun secours. Mercredi, vers les trois heures, voilà les Allemands qui arrivent. Je dis : « Nous sommes perdus. » Il y en avait qui nous regardaient de travers. Mais le capitaine leur dit que nous avions été bons pour lui. Le premier soir, j'avais encore un peu de pain dans ma musette et de l'alcool de menthe; on a partagé. Je ne pouvais pas lui donner à boire, on n'en avait pas.

« Le capitaine leur dit de nous soigner. Ils l'emportent et nous restons seuls; mais bientôt ils reviennent. Un infirmier m'attache la jambe à un manche de pelle-bêche, parce que ça s'en allait de tous les côtés. Ils nous emportent un peu plus loin, sur une autre lisière du bois, à 15 ou 20 mètres de leurs batteries : comme d'ici au fond de la salle; on les voyait tirer.

« Voilà qu'au bout de cinq minutes, l'artillerie française donne. C'est là encore qu'on s'est cru perdu ! Ça tombait ! Ça tombait ! Les Boches se sauvent et nous laissent tout seuls; ils laissaient aussi leurs canons. Une heure après, les pièces fran-

çaises se taisent. Les Allemands reviennent chercher leurs canons et nous emmènent avec; trois ou quatre kilomètres sur des civières, avant d'atteindre la grande route. Là, ils nous chargent sur une voiture. Nous étions bien 25 Allemands et quelques Français, serrés, serrés. Ma jambe n'était pas étendue; je souffrais. Il y avait un sous-officier français qui s'est trouvé mal deux fois. »

Ici le narrateur interpelle son compagnon de misère, à présent son voisin de lit : « Comment s'appelait ce village qui était tout en feu? — Je ne sais pas, dit-il, mais je me rappelle que ça nous chauffait. »

Le récit reprend : « Sur toute la route ça sentait le cadavre : une vraie infection. Vers les minuit, une heure, on arrive au village de Cuvergnon où ils avaient leur ambulance. Les majors nous ont défaits et bien pansés. Puis ils m'ont mis sous un hangar, en plein air. Il pleuvait; moi, j'étais mouillé parce que j'étais sur le bord. Mais ils ne nous ont pas donné à manger. Rien de toute la journée, excepté un peu d'eau à boire.

« Nous y passons la nuit et le jeudi matin. L'après-midi, sur les 3 ou 4 heures, ils nous mettent tous, Français et Allemands pêle-mêle, dans une ferme qui n'était pas loin. Dans la soirée, ils nous ont donné des os, rien après. Pas de pain; ils n'en avaient seulement pas pour eux.

« Dans la nuit du jeudi, ils partent sans rien dire. On avait vu un soldat qui faisait son sac dans la chambre. Ils laissent tous les blessés là : six Français et trente-cinq Allemands, dont quatre officiers.

« Le vendredi matin, pour commencer, nous voyons arriver les gendarmes qui vont aussitôt prévenir le maire. On nous met dans une autre maison, les Français à part. Quelques instans après, nous voyons arriver un régiment français. Ah! quelle joie, vous pouvez le dire! Le colonel nous félicite, nous embrasse, nous promet qu'on va nous prendre dans les ambulances. Les gens de l'endroit nous font manger. Une dame du pays nous lave, nous panse, en attendant les ambulanciers. Ce qu'elle était brave, cette dame! Une sainte femme.

« Alors, c'est le samedi qu'une ambulance est venue pour les premiers convois. Nous, on nous conduit le soir, avec un officier allemand, à Crépy-en-Valois, où il y avait de bonnes religieuses. De là, le dimanche, les automobiles américains nous

ont amenés à Neuilly. La route est un peu longue. Une fois ici, on a été bien, ah! oui. C'est le paradis. Maintenant l'on est sauvé.

« Mais les choses qu'on a vues! Le plus triste, c'est la nuit. On entend des cris : « Au secours! » Il y en a qui appellent leur mère. Personne ne répond. »

22 septembre.

11 heures 30. — Funérailles, ce matin, d'un capitaine anglais. Une compagnie de la Garde républicaine a rendu les honneurs militaires. Sa femme, partie aussitôt prévenue, est arrivée une heure trop tard.

Un zouave est mort tout à l'heure.

Et la bataille où ils furent frappés l'autre semaine n'est pas encore finie. Dieu soit loué de ce qu'elle tourne peu à peu à notre avantage!

6 heures. — Vraie après-midi d'ambulance : des mourans, des cas graves, des guérisons avancées.

A une heure, en sortant de table, je suis appelé dans une chambre au second, où trois Anglais, dont un catholique, meurent du tétanos. L'implacable maladie! Si les secours avaient pu être moins tardifs!

Après, je visite les grandes salles d'en bas. Il y a là nombre de cas sérieux, mais un seul malade en danger prochain et il dort. J'en vois d'autres, un Écossais notamment, qui est catholique et si heureux de parler au prêtre. J'en étais fort touché moi-même. L'émotion, à peine je l'avais quitté, s'effaça dans un mouvement de rire, chose plutôt rare par le temps qui court. Comme je venais de parler anglais, j'aborde en la même langue le malade suivant : « *Any better?* Un peu mieux? — Ah! oui, pouvez le dire, que c'est *embêtant!* » me répond une belle voix de Marseille. En quatre lits de blessés, on passe d'Irlande en Afrique, des lacs d'Écosse à la Cannebière.

Ma tournée s'achève par une petite salle où je trouve des Français, une douzaine peut-être, presque tous assis ou couchés sur leur lit, en confortables pyjamas. Deux me crient, dès l'arrivée, qu'ils viendront à la messe demain. Je m'asseois sur la table du milieu, et la conversation devient générale. Tous, à bâtons rompus, content leurs souvenirs. Il eût fallu un phonographe, ou du moins que je pusse écrire, mais cela aurait

éteint le feu sacré. On parle surtout de la poursuite qui a suivi les batailles de la Marne :

« Des Alboches, on en trouvait partout, même au bout de plusieurs jours : dans un grenier, dans le foin, derrière les haricots. Il y en a de petites bandes plein les bois. Ils sortent, la nuit, pour attraper des betteraves, des carottes, des pommes. Nous entrons dans l'église d'un village abandonné. Il y en avait un pauvre vieux, les cheveux tout gris. Le voilà qui se met à genoux, faisant signe qu'il a trois enfans. On l'emmène, on le traite comme nous.

« Une autre fois, — c'était une tranchée, — il y en avait beaucoup de morts, et quatre vivans; ils mouraient de faim. Ce qu'ils se sont jetés sur notre pain !... Une autre fois, nous étions seulement quatre. On trouve quinze Allemands. Ils jettent leurs fusils et l'un d'eux explique en français qu'ils veulent être prisonniers, qu'ils n'ont pas mangé de trois jours, qu'ils en ont assez d'une guerre pareille ! » — Ce dernier trait est universel, et je l'ai entendu vingt fois. Les Allemands encadrés tiennent bon, comme un mur épais; dispersés, ils ne songent qu'à se rendre, surtout s'ils ont faim.

23 septembre, soir.

Ma chambrée d'hier m'a fait une jolie surprise. Ce n'est pas deux, mais dix qui sont venus à la messe ce matin, tous ceux qui pouvaient se lever. Jugez de ma satisfaction ! Aussi les ai-je salués, après l'Évangile, d'un petit sermon de trois minutes qui eut l'air d'aller à leur cœur, aussi droit qu'il partait du mien.

Nouvel enterrement, cet après-midi, d'un Anglais protestant et d'un Français catholique. Au cimetière, un rédacteur de *Neuilly-Journal* a prononcé un excellent discours d'union patriotique; il a montré, en terminant, la consolation vraie dans l'éternité de bonheur que Dieu accorde aux martyrs du devoir. Je n'ai pu m'empêcher de m'associer de quelques paroles à ce qu'il avait dit. En temps de guerre, décidément, toutes choses vont d'une autre allure, et quelques-unes beaucoup mieux.

24 septembre.

Nous avons reçu, aujourd'hui, la visite de Son Éminence le cardinal Amette. Le président et les membres du Comité lui ont

montré tous les services importans et il les a félicités d'une si parfaite organisation.

Il s'est arrêté auprès des blessés, paternellement, amicalement, trouvant pour chacun les mots de sympathie et de réconfort. Nos Bretons et nos Irlandais semblaient les plus ravis de sa bénédiction; mais il n'était personne qui ne fût heureux de lui toucher la main. Il m'a promis en partant une généreuse coopération de l'Archevêché pour les livres et objets de piété qui pourraient faire plaisir à nos chers blessés. La station prolongée à chaque lit des grandes salles n'a pas laissé le temps de visiter toutes les petites. C'était fort touchant d'entendre se plaindre de cette abstention bien involontaire les Anglais protestans et de braves Marocains : « Nous aussi, Français, » disaient ces derniers.

25 septembre.

C'est beau, une salle de blessés, avec ces lits d'une parfaite blancheur, ces tables de verre, ces grandes baies remplies de lumière, ces parquets et ces murs sans tache; avec ces roulantes étagères de pansemens, de remèdes, de liquides purificateurs; avec ces infirmières, à la fois empressées et calmes, toujours souriantes et pourtant si graves, qui veillent à tout, qui volent d'une place à l'autre sans qu'on les entende; avec ces malades, enfin, bien peignés et lavés, rasés de frais, détendus, reposés, les uns assoupis, les autres distraits par une lecture facile, ou souriant de loin au visiteur. Mais ce qui se cache de souffrance et de résignation sous ces apparences tranquilles, et au prix de quelle force d'âme elles se peuvent maintenir, trahies, çà et là seulement, par un gémissement étouffé, par l'involontaire contraction de traits qu'amène le moindre mouvement, le passant, même au cœur le plus tendre, n'en saurait rien deviner, s'il n'a pas eu le privilège douloureux de rester là aux heures de pansement.

Ce privilège, hier je l'ai demandé, non pas, ai-je besoin de le dire? par curiosité vaine, — on en serait assez puni par l'horreur du spectacle, — mais avec la pensée d'entrer plus avant dans l'âme de mes pauvres amis et de mieux connaître leurs maux pour y mieux compatir. De telles choses ne se décrivent pas! Quelques mots seulement, toujours avec le même but : fortifier chez nous tous la volonté que cette guerre soit poussée

au point d'être la dernière, — assez à fond, du moins, pour que l'ennemi ne la recommence pas de plusieurs siècles.

La plaie la plus grave est soignée d'abord : un trou creusé dans le bras par un éclat d'obus, et large à y mettre le poing. Oh! quand, après l'enlèvement des ouates et des bandes, il apparaît béant, dans le cercle de ses boursouflures, ce cratère de sang rouge, de sang noir, de matières purulentes! la figure du patient, tandis que la plaie vive est badigeonnée de teinture d'iode! Sous la morsure, il se crispe, il appuie sa nuque au bras de la vaillante *nurse;* et il se tait.

Il se tait aussi, cet autre qui a reçu dans la jambe une balle et un schrapnel; tandis qu'on le panse au-dessus du pied, un trou suppure à son mollet, et tout à l'heure il faudra le panser entre les côtes.

Il fait mieux que se taire, il sourit, ce troisième blessé, aux traits si fins, si délicats, qui n'a pas moins de cinq ou six schrapnels dans les cuisses. Pendant qu'on nettoie ses drains et qu'on change ses compresses, il ne peut retenir quelques soubresauts, mais il parle d'autre chose. Le cher petit, qui a juste vingt ans, fut blessé dans la compagnie que commandait son père, et celui-ci l'a été à son tour. Autour des admirables Castelnau, combien d'autres familles paient d'un héroïsme égal ton salut, ô France!

Quelquefois la douleur est telle, que l'âme la plus forte ne peut imposer silence au corps trop martyrisé. Chez celui-ci, une balle a traversé la malléole entièrement et fait éclater les os de la jambe; il a fallu extraire le péroné en morceaux. Quand on enlève le pansement du pied monstrueux, quand on lave à l'eau oxygénée le trou central et les crevasses, des gémissemens, des « oh! » plaintifs et prolongés échappent au malheureux; et de voir l'aspect du mal, d'en respirer l'odeur, d'entendre crier cet homme jeune et fort, cela vous fend l'âme. Affreuse guerre! Affreuse guerre!

J'en parlais le soir avec un docteur et lui disais que je n'avais rien vu de pire. « C'est que vous n'êtes pas allé, m'a-t-il répondu, sur les champs de bataille. Vous n'avez pas vu ces morts, ces mourans, ces blessés, qui réclament à boire! » La soif des blessés durant de longues heures et parfois des jours... Autrefois, pour les secourir, pour les emporter, il y avait des heures d'armistice; il y en a encore entre Autrichiens et Russes. Avec les Allemands, ce n'est plus possible; ils en profiteraient

pour nous attaquer. Des batailles qui se prolongent au delà d'une semaine; et pas de trêve pour ensevelir les morts, pour relever les blessés! On s'y efforce pourtant sous la pluie des schrapnels et des balles, mais ils sont trop; et, si l'on ne reste maître du terrain, il faut en abandonner. L'ennemi parfois s'occupe d'eux. Il en achève; il en soigne aussi. Parfois il s'éloigne lui-même, et de longtemps personne ne vient. Combien de jours en a-t-on glané, aux environs de Meaux, dans les maisons désertes, sur les collines et dans les bois!

J'ai noté, à la date du 21, un récit qui jette quelques lueurs sur cet abandon. Encore, celui qui y parle avait-il non loin de lui des compagnons de souffrance et une promesse de secours. Mais ceux qui ne voient personne, ceux que personne n'entend, ceux qui ne savent pas si quelqu'un viendra, ceux qui se sentent mourir complètement seuls, ou parmi des morts...

26 septembre.

Une vingtaine de blessés nous sont venus hier des batailles de l'Aisne. Décidément, l'on nous réserve les plus mauvais cas, et l'on a bien raison de ne pas les expédier trop loin.

Un brave petit zouave, cultivateur des environs du Puy, blessé aux deux jambes il y a quatre jours, raconte son histoire avec beaucoup de calme :

« Je suis tombé du côté de Soissons, quand on essayait de chasser les Allemands. Ils sont retranchés dans des carrières. Nous commençons à y envoyer des obus.

« J'ai fait dix-huit mois de Maroc. J'ai été blessé le 4 juin à la cuisse gauche; guéri après trois semaines d'hôpital. On est parti le 1er septembre. Débarqué à Cette; passé par Bordeaux, Rouen, Amiens, Clermont de l'Oise, où l'on est descendu de chemin de fer. Après une journée de marche et une nuit d'étape, on est parti pour les déloger de Noyon. On les a trouvés le soir. Tout de suite on a enlevé un village. — Vous étiez contens de les rencontrer? — Ah! oui, surtout qu'on avait envie d'en sabrer quelques-uns. Nous, on était en seconde ligne, pour la contre-attaque, si bien que cette première fois, je n'ai seulement pas pu tirer un coup de fusil. On a couché dans les tranchées. On s'est encore battu six jours. — Il faut bien s'interrompre pour manger? — Voilà : quand on peut, c'est chacun son tour à l'arrière-garde pour manger et se

reposer; parce qu'on ne mange pas sur la ligne de front, excepté un peu de singe. — Qu'est-ce que c'est? — Du bœuf de conserve, en boîtes de 300 grammes. On se met à deux pour manger ça. Quand on a fini, on avalerait bien encore quelque chose; mais ça permet d'aller jusqu'au soir.

« Le septième jour, j'ai écopé. D'un éclat d'obus, nous sommes tombés quatre. Dans ma section, sur 52, il en reste 8, la plupart blessés, quatre ou cinq de morts. Faudrait bien qu'on revoie sa famille après la guerre.

« Je suis resté vingt-quatre heures sur le terrain, de onze heures du matin au lendemain, même heure. Les obus empêchaient tout le monde d'approcher. Quand on a vu les infirmiers, ah! qu'on était contens! Et pas une goutte d'eau pour boire. Tous ceux qui passaient on leur demandait s'ils en avaient; ils disaient non. De suite qu'on est blessé, on demande à boire, et ça augmente. Toute la nuit, on est là, qu'on appelle les brancardiers. Le froid, la soif, on ne peut pas dormir. »

27 septembre.

Ce matin à trois heures, quinze ou vingt blessés graves, des réservistes français, sont apportés de la bataille de l'Aisne, ou plutôt, ce nom-là ne suffit pas, car ils sont tombés, eux, entre Noyon et Péronne, entre l'Oise et la Somme, et ils arrivaient de Lorraine. Les journaux anglais disent « Bataille des Rivières. » L'échiquier s'agrandit toujours. La bataille de Mons nous semblait incommensurable comme durée, comme nombre de combattans; elle fut dépassée par celle de la Marne. Celle qui se livre depuis une quinzaine de jours, — une quinzaine de jours! — l'emporte sur l'une et l'autre. Et l'on entrevoit pire (que sera-ce donc?) — pour le temps où l'Allemagne, sur son propre sol, opposera aux forces alliées une suprême résistance!

Des cas graves ne sont pas toujours des cas désespérés. La plupart des blessés qui viennent d'arriver, grâce à Dieu, se relèveront. Ils sont pris à temps, n'étant tombés que d'avant-hier, plusieurs même d'hier; avec l'absence d'armistice, avec l'habitude allemande de ne pas respecter même les ambulances, on ne peut pas faire mieux. La moitié sont des officiers, dont un de mes amis, que je n'ai pas reconnu d'abord. Le village qu'il avait reçu l'ordre d'occuper avait été éclairé par la cavalerie, et déclaré vide. A quelques centaines de mètres, un peu défiant

quand même, il prend formation de combat ; aussitôt l'artillerie allemande l'inonde de schrapnels. Il tomba des premiers, en avant de sa troupe. C'est l'habitude de nos officiers; à la fin, nous n'en aurons plus. Il faudrait imposer des règles à leur héroïsme.

Officiers et soldats, tous, étendus dans notre salle d'attente, saluent de leur bon regard la présence de l'aumônier. Ils se sont confessés juste avant de se battre. C'est la France d'autrefois, aussi chrétienne que brave. Un sous-lieutenant séminariste, promu sur le champ de bataille, est blessé à l'épaule, au mollet, à la hanche. Il est content comme cela. « Tout ce que je demandais à Dieu, me confie-t-il, était de ne pas perdre les doigts de la main droite, afin de pouvoir être prêtre. »

Dès six heures et demie, allant dire ma messe, je vois arriver le père et la mère de l'ami blessé. Jamais je n'oublierai le regard dont ils m'interrogent. Quel bonheur de pouvoir leur crier tout de suite que ce n'est pas dangereux!

Je n'en dirais pas autant de tous, hélas! Dans la chambre des gangrenés qui ne laissent guère d'espoir, je visite de bonne heure deux nouveaux venus. Comme les deux autres qui s'y trouvent déjà, ils se croient mieux, ils souffrent moins, ils ne se plaignent que de ne pas pouvoir remuer leur pauvre jambe. Ils sont bien tranquilles. Mon ministère, grâce à Dieu, peut s'exercer sans que je les inquiète. L'un d'eux s'est confessé avant la bataille; l'autre, au moment de partir. Je leur propose simplement, et ils acceptent avec joie, de communier demain. Le troisième consent à suivre leur exemple. Quant au quatrième, pauvre Marocain, je ne peux que lui serrer la main, le regarder tendrement, et prier pour lui. Il est, comme tous ses compatriotes, admirable de courage. Nous avons là de fameux soldats et d'un dévouement! Comment nos officiers ont-ils déjà pu leur faire tant aimer la France?

30 septembre.

La vie, même ici, commence à prendre un courant. Des arrivées de blessés, les adieux touchans de quelques guéris, la visite quotidienne aux salles parmi les douleurs étouffées et les bons sourires, quelques décès, les enterremens loin de la famille... Sur tout cela, les nouvelles de la guerre, uniformes, elles aussi, dans leur terrible brièveté : *La bataille continue*. Et sans doute

nous sentons qu'elle évolue à notre avantage. Mais la victoire qui est au bout, de quel prix il faut la payer!

Nous n'avons plus d'Allemands ici. Ils se trouveront mieux d'être soignés ensemble; et nous devons, nous, rester ouverts aux blessés anglais. J'ai vu plusieurs fois avant leur départ, qui n'a pas tardé, les deux dont j'ai signalé l'entrée. C'étaient des réservistes d'Anhalt. Ils se montraient si fermés, si impénétrables, et mon allemand est si imparfait, que les visites sont restées, malgré moi, on ne peut plus banales : une poignée de mains, des nouvelles de leurs blessures, des souhaits de guérison. Ils paraissaient d'une nature bien fruste; et peut-être qu'en ne disant rien, ils se livraient tout entiers. Il en est venu un plus jeune, du Sleswig, a-t-il dit, fort distingué celui-là, et parlant bien anglais; mais pas plus que la grosse nature de ses compagnons, je n'aimais ses manières, à lui, où semblaient s'unir, en un mélange peu attirant, l'excès de politesse et un secret dédain.

2 octobre.

Plusieurs de nos blessés, — une vingtaine, — ont déjà quitté l'Ambulance. Parmi eux, trois officiers, dont un proposé pour la croix de la Légion d'honneur : « C'est toujours comme cela que j'avais rêvé de la recevoir, » nous dit-il, rayonnant.

Avant leur départ, nous restituons à nos chers hôtes ce qu'ils ont apporté. Généralement, c'est peu, même chez ceux qui avaient conservé leur sac : des vestiges d'équipement, un képi de forme invraisemblable, une capote en guenilles, un pantalon déchiqueté par l'éclat d'obus; tout cela désinfecté, mais laissé en l'état. C'est à l'Intendance d'y pourvoir. Sous cette misère, du reste, nos amis partent revêtus, au civil, de linge immaculé et de lainages confortables. Chandail, ceinture et chemise de flanelle, bonnet de nuit, chaussettes, caleçon, à la fois chauds et légers, voilà qui leur permettra de se rappeler l'ambulance, d'autant mieux qu'ils en tiennent le double en un petit paquet bien serré. Si respectables, si glorieuses même, qu'elles puissent être, leurs loques militaires forment avec ce bien-être un contraste pittoresque, et l'on ne peut s'empêcher de sourire, lorsqu'on voit ces braves gueux prendre place dans le plus élégant des automobiles.

4 octobre.

Reçu hier et ce matin vingt-trois blessés des batailles du Nord : les plus favorisés atteints depuis deux jours seulement, un ou deux même depuis la veille; les autres depuis trois, quatre et cinq jours avec des pansemens sommaires.

On sent, à les entendre, que la guerre devient de plus en plus rude :

« Nous sommes dans des tranchées; les Allemands aussi. J'y ai passé trois jours sans bouger; dès qu'on se soulève, c'est la mitraille. — Mais comment se nourrit-on? — Il y a des cuisiniers à distance. Quand c'est possible, ils viennent à plat ventre, et nous jettent, de loin, des morceaux de pain et de viande; après quoi, ils se sauvent, s'ils ne sont pas tués. »

« Et vous? — Moi, j'étais là depuis le 24 septembre. — En quel endroit? — Je ne sais pas au juste : du côté d'Amiens ou d'Arras. On nous y avait menés en automobile. Chacun fait son trou le plus vite possible. Quand le génie peut avancer, il creuse des tranchées, mais l'ennemi les repère plus facilement. Les meilleures sont celles que font leurs boulets : deux mètres de diamètre et un mètre de profondeur. Ils nous mitraillent même là-dedans, mais sans grand succès; s'ils n'avaient pas leurs canons à longue portée, ça irait bien. Notre artillerie fait des ravages dans leurs tranchées, mais pas d'aussi loin. Je crois que, si nous essayons de les tourner, c'est pour les prendre en enfilade; quand on les tient dans le sens de la longueur, on en tue tellement, qu'ils arrivent à ne plus tomber. Nous étions restés là cinq jours, les coudes contre les genoux; regardez, j'en porte la marque. Un soir la canonnade a eu l'air de se calmer. J'ai été envoyé en reconnaissance. Dès que nous sommes dehors, ça recommence. Un obus m'attrape le bras. Les quatre qui étaient avec moi sont tombés. »

Sans doute parce qu'ils se sentent perdus, les Allemands deviennent de plus en plus féroces. Je laisse la parole à un sergent parisien :

« Je ne voulais pas croire à ce qu'on disait d'eux. Pour moi, c'étaient des exagérations de journalistes. Eh bien! non, c'est vrai, ou plutôt c'est au-dessous de la vérité. Ils détruisent absolument tout. Les villages où ils passent, ils y mettent le feu avant de les quitter Tenez, voilà un camarade qui a sauvé

quatre personnes dans un pays où nous arrivions. Elles étaient dans la cave d'une maison qui achevait de brûler et de s'écrouler; il a fait un trou et les a sorties.

« Ils bombardent les maisons et les églises, même s'il n'y a pas de troupes. Tous les soirs, ils envoient des bombes-fusées pour allumer les villages, afin de repérer leur tir. La nuit, ça brûle sur tout l'horizon; on est entouré d'un cirque d'incendies. »

Un soldat du même groupe me donne son impression des premiers combats : « Tant qu'on a pas tiré, on reste, mais on s'effraie d'avance de ce qui va arriver. Une fois le feu commencé, on n'est même plus assez prudent. » Je lui demande ce qu'il pense de cette terrible bataille de trois semaines, et s'il croit que la fin approche : « Je n'en sais rien, répond-il. On est là; on a un objectif; on s'y applique. On ne sait pas ce qui se passe à trois ou quatre cents mètres. »

5 octobre.

On apprend avec satisfaction que le Président de la République, le ministre de la Guerre, et M. Viviani sont partis rendre visite aux armées. Il est de bon augure que « les circonstances permettent aujourd'hui ce déplacement. »

Un petit trait que j'ai constaté ce matin met assez bien en relief l'excellence des rapports qui règnent entre nos soldats et leurs officiers, l'affection et le dévouement dont ils les entourent.

Parmi les objets qu'a retirés de ses poches un chef de bataillon grièvement blessé, je remarque une noix : « Ça vous étonne ? me dit-il. C'est un soldat qui me l'aura donnée. Aux périodes de bataille, les officiers n'ont pas le temps de songer à la nourriture; nos soldats y pourvoient. Quand on passe dans un village, ils ont le temps de faire de petits achats. Alors, tantôt l'un, tantôt l'autre, nous offre spontanément de ce qu'il a : un bout de pain, du chocolat, des fruits, du sucre. Vous n'avez pas idée de ce qu'ils sont gentils pour nous. Mais c'est surtout quand nous sommes blessés! Sous n'importe quelle mitraille ils se précipitent pour nous ramasser. Moi, par exemple, aussitôt tombé, ils m'ont enlevé et transporté sur deux fusils pendant 5 kilomètres, sous une pluie d'obus. C'est réciproque, d'ailleurs, et leur confiance égale leur dévouement. Dès qu'ils sont blessés, ils recourent à nous, ils appellent leur chef de section : « Ne « me laissez pas! » Ah! les braves enfans! »

Et les braves chefs aussi ! Voici une réflexion qui échappe à mon chef de bataillon. Recueillons-la avec soin, car jamais ils ne parlent d'eux : « C'est terrible, mais c'est beau, la bataille. A partir du moment où il reçoit l'ordre de mener ses hommes au combat, le chef perd tout sentiment de danger personnel ; il lui faut un effort énorme de raison pour se garer, quelquefois, pendant une seconde. Le souci du commandement, la responsabilité, empêchent absolument que l'on pense à soi. »

6 octobre.

L'ambassadeur des États-Unis nous a donné aujourd'hui une nouvelle marque de sympathie en amenant à l'ambulance le marquis de Valtierra, ambassadeur d'Espagne, et le ministre de Norvège, M. Vedel-Jarsberg. Il a semblé prendre plaisir à leur montrer lui-même ce dont sont capables ses compatriotes.

7 octobre.

Le Président de la République a traversé Paris, et il est venu à notre ambulance. Il était accompagné de M. Viviani et du général Galliéni, avec lequel il avait fait une tournée, ce matin, dans le camp retranché. Salué au dehors par la foule, d'une ovation discrète, comme il convient à des temps si graves, il a été reçu ici par l'ambassadeur, M. Herrick, et par les membres du Comité. Il a vu les services principaux et traversé les salles de malades, rapidement sans doute, mais en paraissant se rendre compte de tout et avec les marques d'un vif intérêt. Blessés, médecins, membres du Comité, garderont le souvenir de ses félicitations et de la sympathie qu'il leur a témoignée.

En nous quittant, le chef de l'État s'est rendu au Val-de-Grâce et à un hôpital de la Croix-Rouge. Il était, hier, au quartier général et près de nos combattans. Visite aux ambulances ; visite aux armées : c'est fidèlement traduire la pensée du pays, tout entière avec nos soldats. Pleine de fierté, de confiance et de tendresse, la France les suit et les admire partout où ils luttent et ils souffrent pour elle, au lit de douleur des ambulances comme dans le péril des champs de bataille.

Félix Klein,

Aumônier de l'Ambulance américaine.

SOUVENIRS DE BORDEAUX

1871-1914

Le 11 février 1871, j'arrivai à Bordeaux, comme archiviste à l'Assemblée nationale élue le 8, et j'allai modestement installer mon petit bureau dans le Grand Théâtre au troisième étage donnant sur la rue Esprit-des-Lois. M. de Joly, architecte du Palais-Bourbon, un petit homme au crâne d'ivoire jauni et aux favoris noirs, très agile, très preste, se démenait comme un diable au milieu d'une nuée d'ouvriers. Ce n'était, dans les diverses salles, que coups de marteaux, de scies, de rabots. L'architecte faisait installer en hâte les vestiaires des représentans dans le vestibule du théâtre, au pied du grand escalier qui, par son bel aspect, suggéra à Charles Garnier l'idée du somptueux escalier du Grand Opéra. Il transformait le foyer en salle des Pas-Perdus avec la petite salle qui lui faisait face. Il installait la Questure et la Présidence dans les locaux du cercle de la Comédie et du Club bordelais, puis les divers bureaux et commissions un peu partout. Le Secrétariat de la Présidence, gouverné par M. Valette, un grand vieillard, sec, froid et très érudit, le type incarné du vieux parlementaire, était situé au second étage au-dessus de la salle du Jockey-Club. On créait un plancher au-dessus des fauteuils d'orchestre, pour le mettre de plain-pied avec le plancher de la scène, et sur la scène elle-même, on construisait un immense panneau, contre lequel allaient se dresser le bureau du Président et des Secrétaires, puis la tribune. Je vois encore M. Valette, adossé aux rochers de *Guillaume Tell*, donnant gravement des instructions précises à M. de Joly. A la

place des fauteuils des abonnés, on rangeait en amphithéâtre des banquettesde bois recouvertes de velours rouge. Les loges et baignoires du pourtour étaient également réservées aux représentans, et je me rappelle que dans l'une d'elles figurait au premier rang M. Léonce de Lavergne, remarquable par une immense visière verte abritant ses yeux fatigués. Nous avons actuellement au Sénat un honorable médecin sénateur qui apaise l'éclat du lustre électrique par un simple feuilleton ou un amendement placé sur son front, dédaignant ainsi la visière qui le désignerait beaucoup trop à l'attention curieuse des spectateurs.

Derrière le fauteuil du Président, on disposait deux petits bureaux pour le Secrétaire général et pour son gendre, chef de bureau de la Présidence, l'aimable et regretté Jules Poudra. Au pied de la tribune, on plaçait le banc des secrétaires-rédacteurs et à droite et à gauche les stalles étroites des sténographes. Les galeries des premier et second étages étaient réservées au public, ainsi que le Paradis. La presse était confinée dans la loge centrale du premier étage. Un des questeurs de l'Assemblée, le fameux M. Baze, s'était réservé le monopole des billets. Il en disposait avec assez de fantaisie et s'attirait, sans paraître trop s'en soucier, les malédictions des journalistes et du public. Les brocards pleuvaient sur lui dans les journaux comme dans les couloirs. Il les endurait assez patiemment, satisfait du droit régalien qu'il s'était arrogé et content de faire enrager les solliciteurs. Sa popularité parlementaire datait du Deux-Décembre. Déjà questeur à la Législative, il avait fait une proposition, qui ne fut malheureusement pas votée, prévoyant la répression d'un attentat à la majesté et aux droits de l'Assemblée, et il s'était signalé par une opposition très courageuse au coup d'État. Réveillé dans la nuit, il s'était dressé sur son séant dans un appareil sommaire, la tête coiffée d'un madras rouge à cornes. Ce petit Méridional rageur avait commencé un discours éloquent qui impressionnait les soldats, lorsque le colonel Espinasse, qui s'inquiétait de ce flux de paroles terribles, eut l'idée plaisante de crier tout à coup : « Enlevez Apollon ! » Ces deux mots si drôles firent rire les soldats qui cueillirent dans leurs bras robustes le questeur farouche et l'emmenèrent à Mazas. M. Baze y demeura quelques jours et eut ensuite l'honneur d'être mis sur les listes de proscription. Il partit pour Bruxelles et y demeura passionnément opposé au second Empire, si bien qu'après la

chute de celui-ci, l'Assemblée nationale crut devoir récompenser sa constance méritoire et son intrépidité en lui donnant la première place de questeur.

L'ancien salon de lecture était réservé au poste de la Garde nationale qui rendait les honneurs, et l'accès des tribunes publiques avait lieu par la porte du Cercle de la Comédie. Les représentans pénétraient dans la salle par l'ancienne loge centrale du conseil municipal. C'est là que j'assistai un jour à une scène qui faillit devenir tragique. On discutait je ne sais quelle élection méridionale qui faisait murmurer la droite, quand M. Testelin, de l'extrême gauche, qui se trouvait à l'entrée de la loge, s'écria tout à coup : « Sans le 4 septembre, vous lécheriez encore les bottes de l'Empereur! » M. Hervé de Saisy, qui était placé de l'autre côté de la loge, s'imagina que ces paroles étaient à son adresse. Grand, fort, très violent, il se jeta sur Testelin, le saisit à la gorge, serra la cravate, et cela si énergiquement que, sans l'assistance immédiate de deux huissiers, le malheureux eût passé de vie à trépas. On le conduisit à la buvette du premier étage, on le déshabilla, on lui fit respirer des sels et on lui rendit le souffle qui s'en allait déjà. Après explications, excuses et échange de poignées de mains, l'affaire en resta là.

J'avais trouvé, non sans peine, car tout Paris était venu à Bordeaux, une chambre convenable sur la place des Grands-Hommes, où est situé un marché fort achalandé dont les fleurs me ravissaient. Je me rappelle un petit incident qui m'égaya beaucoup : j'avais placé sur le marbre de la cheminée une petite Vénus de Milo en albâtre. Ma pudique hôtesse, que cette statuette offusquait, crut devoir un jour la revêtir d'une chemise de lin, ce qui lui donna un air très drôle. Si le docte Ravaisson eût été là, lui qui cherchait toujours des bras pour sa chère Vénus, il en eût fait une grosse maladie.

J'allais le matin, l'après-midi et le soir à l'Assemblée. C'était un lieu très fréquenté où l'on cherchait des nouvelles à sensation, et presque aussi couru que le Café de Bordeaux, qui continue encore aujourd'hui sur sa terrasse et dans ses salles aux ors criards, aux peintures tapageuses et aux statues en chocolat, à attirer les curieux et les personnalités de tout genre. On s'y pressait, on s'y foulait une heure avant la séance et après la séance même, et l'on y échangeait des propos mélancoliques

sur la situation de la France. On y faisait aussi une correspondance active en buvant des bocks, du café et en prenant des « apéritifs » ou des glaces. De nombreux journaux passaient de mains en mains, rédigés par des écrivains bordelais ou parisiens, mais tous imprimés à Bordeaux. Le *Moniteur universel*, journal du gouvernement, était composé par les soins de Dalloz en un format in-4° qui devint plus tard le format du *Journal officiel*, édité par Wittersheim. L'édition de Paris avait conservé le grand et incommode format in-folio.

Je prenais mes repas dans un hôtel de second ordre, mais doté d'une excellente cuisine. On y rencontrait des représentans, des fins becs comme Eugène Farcy, l'inventeur de la célèbre canonnière qui, au début de la guerre, devait opérer sur le Rhin et n'opéra que sur la Seine. Nous allions quelquefois déjeuner au *Chapon fin*, renommé par sa bonne chère. On y trouvait nombre de gourmets et on n'y payait pas alors des prix exorbitans. Aujourd'hui, vu l'affluence, il faut des recommandations quasi officielles pour y pénétrer, et les valets stylés qui en gardent l'entrée, comme autant de dragons impassibles, demandent avec un air discret : « Monsieur a-t-il eu soin de prévenir le gérant de son intention de prendre ici son déjeuner ou son dîner? »

Au Café de Bordeaux, comme chez le chocolatier Prévost, on retrouvait force amis et connaissances. En effet, le Tout-Paris s'y donnait rendez-vous. Les francs-tireurs et les francs-fileurs, les fantassins, les mobiles et les cavaliers de passage, les officiers et généraux disponibles, les écrivains et journalistes, les fonctionnaires et les artistes, les dames du monde et les autres, les curieux et les oisifs s'y rencontraient à l'heure dite. C'était, comme aujourd'hui, un brouhaha de conversations, des échanges de propos tristes ou gais, des appels bruyans, des dialogues expressifs au milieu desquels sonnait et résonnait l'accent bordelais, martelé et appuyé, qui ne laisse en chantant passer aucune consonne, aucune voyelle sans lui faire un sort pompeux. J'ai entendu là Louis Blanc faire des déclarations sonores en faveur de l'Alsace-Lorraine et Victor Hugo crier de tout son cœur : « Vive la République ! » Tout autour du Café de Bordeaux se pressaient des crieurs infatigables de journaux qui annonçaient sur un ton aigu : *le Châtiment*, *le Combat*, *la Gironde*, *la Petite Gironde*, *le Vengeur*, *la France*, *le Courrier de la Gironde*, *le Moniteur*, *la Gazette de France*, etc. Des

fleuristes importunes vous accablaient de violettes et de roses, des cireurs de bottes s'emparaient de force de vos chaussures, des marchands de sucreries ou autres confiseries vous assommaient de leurs offres, et cela avec une volubilité, une insistance, un accent criard... Quel tapage, quel vacarme !... Si je compare cela au calme d'aujourd'hui, interrompu seulement par les sifflets des vendeurs de journaux, pareils à des crissemens de grillons, quelle différence ! Et cependant, je ne puis m'empêcher de constater que la clientèle du grand Café affecte une nonchalance un peu trop grande, laquelle me fait penser à l'attitude paisible de nos cafés du boulevard, quand les événemens intérieurs ou extérieurs n'ont aucune gravité. On voudrait un peu moins de quiétude et de sentiment de bien-être.

Lorsque tant de gens souffrent horriblement, au point de vue physique comme au point de vue moral, les cafés et les restaurans à la mode pourraient être fréquentés avec un peu moins de complaisance. Cette observation n'est pas trop méchante, et il me semble qu'il est permis de la faire. Je trouve que, dans cette foule agitée et se pressant aux nouvelles, il y a parfois plus de curiosité que d'émotion.

En 1871, on se promenait habituellement, — et il en va de même aujourd'hui, — dans les grandes et belles allées Tourny où la statue de Napoléon III avait été renversée de son piédestal et où, quarante ans plus tard, Dalou devait faire placer un de ses chefs-d'œuvre, le monument de Gambetta. Le tribun se rendait à la séance en fiacre découvert et, debout dans la voiture, la tête fière, répondait à de fréquens saluts par des coups répétés d'un superbe haut de forme, tandis que les passans émus criaient : « Vive le grand homme ! » Du Cours du XXX-Juillet, on aimait à regarder la place des Quinconces, qui avait servi de Champ de Mars pendant toute la guerre et qui avait conservé de belles frondaisons, aujourd'hui, hélas ! bien mutilées. Cette magnifique esplanade n'avait pas encore était abîmée par l'effroyable colonne élevée à la mémoire des Girondins que surmonte la statue de Dumilâtre où un amas de jupons, d'ailes, de chaînes brisées et de palmes, placés sur un globe offrent à l'œil la plus affreuse effigie qui soit jamais sortie des mains maladroites d'un sculpteur. Ajoutez-y un coq d'or aux ailes en éventail, des tritons et des chevaux aux pieds fantastiques dont Bartholdi me soulignait jadis l'horreur, et vous comprendrez le

désir de tous les Bordelais, amateurs de belles statues, de voir disparaître au plus tôt cette monstruosité. Il faut que la capitale de la Gironde conserve son aspect de beauté incomparable à cet endroit unique où se profile la superbe façade du Grand-Théâtre, le chef-d'œuvre de Louis. Nous connaissons trop le bon goût de l'administration des Beaux-Arts pour qu'elle ne puisse satisfaire à un vœu presque général et qu'on ne restaure bientôt l'esplanade des Quinconces, en y replantant de grands ormes et en la débarrassant des baraques qui masquent le paysage sur le quai voisin, ainsi que des laides expositions qui s'y installent, au désespoir des artistes, comme l'Exposition canine ou l'Exposition culinaire, qui déshonorent le jardin des Tuileries.

Il y a quarante-quatre ans, devant le théâtre Louis, que gardaient, dans les premières séances de l'Assemblée, les soldats de la garde nationale, abondaient les curieux, venus pour voir de près les élus de la France. C'est là qu'on allait saluer les amiraux Jauréguiberry, Fourichon, Pothuau, La Roncière, Le Noury, Saisset, de Montaignac, les généraux d'Aurelle de Paladines, Chanzy, Trochu, Loysel, Mazure, Le Flô, Martin des Pallières, le colonel de Chadois, l'un des héros de Coulmiers, les politiques en renom tels que le duc de Broglie, Léon de Maleville, Buffet, Vitet, de Larcy, Dufaure, Jules Grévy, Barthélemy-Saint-Hilaire, le vicomte de Meaux, Lambrecht, Victor Lefranc, Batbie, de Mérode; les anciens membres de la Défense nationale, Gambetta, Jules Favre, Jules Simon, Crémieux, Rochefort; des écrivains connus comme Victor de Laprade, Littré, Beulé, Saint-Marc-Girardin, et enfin et surtout M. Thiers, qui avait été désigné plus que tout autre à l'attention publique, puisqu'il avait été élu par vingt-six départemens. Quelques imbéciles, — hélas! il y en a toujours, — croyaient lui déplaire en venant lui crier jusque sous le nez : « Vive la République! » sans se douter que M. Thiers était plus républicain qu'eux-mêmes.

Il y avait, — je l'ai bien remarqué, — dans la foule des badauds, une certaine animosité entretenue par les feuilles radicales de Bordeaux contre la majorité à qui l'on reprochait d'être rurale, comme si les élus des campagnes n'avaient pas autant d'intelligence, de dévouement, d'autorité, de sens pratique et de valeur que les élus des villes. La Garde nationale elle-même ne craignait pas de manifester ses sentimens hostiles à la Droite

et au Centre droit; aussi les questeurs de l'Assemblée crurent-ils devoir recourir à un escadron de cuirassiers et à un bataillon d'infanterie massés sur le cours du Chapeau-Rouge, la place de la Comédie et la rue Esprit-des-Lois pour intimider les braillards. On mit encore autour du théâtre des lanciers, des chasseurs et des gendarmes au grand courroux de Henri Rochefort et de Langlois, l'ex-colonel de la garde nationale, qui se glorifiait d'une blessure reçue au bras droit à la bataille de Buzenval. Cet excellent patriote se distinguait par une fougue passionnée et rien n'était plus amusant que de le voir courir à la tribune, le bras en écharpe et les cheveux au vent. Il y mettait tant de flamme et s'exprimait avec une telle violence que M. de la Borderie lui cria un jour : « A Charenton, l'énergumène! » ce qui amena un beau charivari.

Le dimanche 12 février, eut lieu au Grand-Théâtre une réunion préparatoire sous la présidence de l'honorable Benoist d'Azy, qui était le doyen de l'Assemblée nationale et que ses amis appelaient « la Vertu même. » Les 250 représentans qui y vinrent décidèrent d'ouvrir officiellement les séances à partir du lundi 13 février, à deux heures. Je me rappelle les moindres détails de ces séances pour les avoir bien consignés dans ma mémoire et dans mes notes, et l'on verra que plus d'un était d'un intérêt assez grand pour qu'on le conservât à l'histoire. Mais, avant d'entrer dans ces détails, je crois qu'il n'est pas inutile d'établir le contraste que présente le Bordeaux actuel avec le Bordeaux de 1871.

***

Le spectacle des Cours et des rues du chef-lieu de la Gironde mérite en ce moment quelque attention. La foule banale se porte plus spécialement aux abords de la rue Sainte-Catherine, sur le cours de l'Intendance et rue Vital-Carles. Dans cette rue, l'une des plus belles, qui aboutit à la place Pey-Berland et de la cathédrale, deux ou trois rangs de curieux bordent, à certaines heures, les trottoirs pour voir entrer à l'ancienne préfecture, devenue le séjour du Président de la République, des ambassadeurs, des ministres, des généraux et des officiers de tout grade, des officiers étrangers, des chefs arabes, des personnages de marque. L'entrée et la sortie du Président font toujours sensa-

tion. Quand on ne peut pas voir de grands personnages, on se contente de menus. Je remarquai un jour une agglomération de badauds sur un point de la rue et l'on me dit : « On veut voir la femme d'un ministre qui achète du chocolat chez un confiseur. » Les Bordelais paraissaient sensibles à cet hommage rendu à une spécialité friande dont je ne nommerai pas le créateur. On se porte aussi sur la place Pey-Berland où se trouve la mairie centrale, ornée de drapeaux français et des étendards des alliés, puis les regards des spectateurs se fixent avec intérêt sur les tours de Saint-André où l'on veut découvrir des mitrailleuses destinées à abattre les Taubes qui viendraient jusqu'à Bordeaux, alors qu'on se borne simplement à y installer la télégraphie sans fil.

Le public mondain fréquente plus volontiers, comme je l'ai dit, le cours du XXX-Juillet, les Quinconces, le Jardin public et surtout les Allées Tourny. Cette magnifique promenade est couverte de chaises comme celle des Champs-Élysées, et les Parisiens et les étrangers s'y donnent rendez-vous à la fin de l'après-midi, ou le soir. Le beau temps, qui dure depuis un mois, favorise ces réunions. Mais l'affluence se porte toujours au grand Café de Bordeaux, car c'est là que les amateurs de nouvelles vraies ou fausses, les oisifs de tout acabit, les spéculateurs et chercheurs d'affaires, les grandes mondaines égarées à Bordeaux viennent s'installer. J'ai dit que certains restaurans à la mode sont archi-pleins, et je puis ajouter qu'ils ont reçu, plus d'une fois, une clientèle importante, qui eût dû, remarque-t-on, songer un peu plus aux affaires graves du moment présent qu'à ses plaisirs personnels. Les kiosques autour du Grand-Théâtre sont assaillis par la foule qui vient y chercher force journaux, des cartes de la guerre et des brochures à sensation.

Beaucoup de journaux avaient suivi le gouvernement à Bordeaux. Mais *le Temps, le Figaro, l'Illustration* et plusieurs autres sont déjà rentrés à Paris. Quant au gouvernement lui-même dont le transport provisoire à Bordeaux était certainement nécessaire, son retour plus ou moins prochain à Paris est l'objet de nombreuses conservations, et je sais qu'il l'a été aussi de discussions plus sérieuses en haut lieu. Divers courans se sont manifestés, et la prudence a fini par l'emporter sur l'impatience. On est fondé à croire que le gouvernement restera à Bordeaux tant que l'ennemi n'aura pas quitté le territoire fran-

çais. Et cela se comprend sans peine, pour peu qu'on se rappelle les embarras de la Défense nationale enfermée à Paris.

On parle beaucoup de la conversion de MM. Gustave Hervé, Anatole France, Tailhade. On admire que celui qui réservait ses balles pour les généraux leur prodigue aujourd'hui sa confiance; que celui qui raillait avec tant d'esprit, par la bouche intarissable de Monsieur Bergeret, tout ce qui était militaire, offre aujourd'hui à la patrie l'immolation spontanée de ses soixante-dix ans; que celui enfin qui appelait la bombe du restaurant Foyot « la manifestation d'un beau geste, » ait trouvé, lui aussi, le chemin de Damas. Ce chemin semble plus fréquenté que jamais, et tous les persécuteurs de l'esprit ancien sont animés d'un esprit nouveau. Grand bien leur fasse, et puissent-ils persévérer!

Le Sénat a choisi pour lieu de ses débats futurs le Théâtre Apollo : c'est dans la buvette de ce théâtre que serait installée la salle des journaux et de la correspondance. Que va dire le dieu de la poésie quand il apprendra que son temple est devenu le temple de la prose parlementaire et qu'il entendra, à côté d'éloquentes paroles, les mots nouveaux qui constellent le jargon parlementaire, comme Pourcentage, Solutionnement, Irrecevabilité, Apparentement, Panachage, etc. Il est vrai que la Chambre des députés doit s'installer dans l'Alhambra où les pièces du répertoire sont plutôt légères et ressemblent à celles de l'Eldorado, de l'Olympia, de la Scala de Paris. On avait pensé, comme en 1871, à utiliser le grand Théâtre Louis, mais, la salle étant en réparations, on a dû prendre le local disponible, témoin habituel des grosses gaîtés du public bordelais.

Les ministères se sont installés pour le mieux ou plutôt pour le moins mal. Le Président du Conseil a choisi l'Hôtel de Ville; la Justice, le Palais de Justice, place Magenta; l'Intérieur, la Préfecture, située rue Esprit-des-Lois; les Affaires étrangères, l'hôtel Samazeuilh, place Bardineau. C'est le ministère le plus luxueusement installé, dans un coin de Bordeaux très paisible, qui touche au Jardin public. L'hôtel fort spacieux a ce qu'on appelle du confort. Les salons sont grands et parfaitement meublés. On y accède par des escaliers vastes et recouverts de beaux tapis, éclairés par des vitraux modernes, tandis que les murs sont ornés de tableaux et de gravures de prix. La Guerre et la Marine occupent la Faculté des Sciences et la Faculté des

Lettres ; l'Instruction publique, la Faculté de droit ; les Finances, la Faculté de médecine; le Commerce, l'École coloniale ; les Colonies, la Chambre de Commerce; les Travaux publics, l'Agriculture, et le Travail, le lycée de Longchamp. Quant à M. Guesde, ministre sans portefeuille, il a placé son cabinet spirituel dans la rue Esprit-des-Lois. Enfin, l'État-major s'est transporté dans l'hôtel du commandant du 8ᵉ corps avec le Ministre de la Guerre et son Cabinet civil. Les ministres ont chacun une automobile à leur disposition et ils se réunissent tous les matins chez le Président, rue Vital-Carles, dans une vaste salle donnant sur un grand jardin, le seul où il y ait des oiseaux. Car, chose curieuse, tandis qu'à Paris nous avons presque dans toutes les rues des moineaux familiers et nombreux, à Bordeaux il n'y a pour ainsi dire pas un seul de ces oiseaux ni dans les rues, ni dans les squares ou jardins.

L'animation des cours et des rues est grande et, malgré la disparition des voitures des particuliers, il y a encore assez d'autos pour produire un vacarme désagréable auquel se mêle le bruit fastidieux des sifflets que manient avec une insistance brutale tous les porteurs, anciens crieurs de journaux. Les rues qui donnent abri à *la France du Sud-Ouest*, au *Nouvelliste*, à *la Liberté du Sud-Ouest*, etc., sont envahies par les camelots, qui se disputent les feuilles aussitôt parues, se ruent sur les kiosques et, en courant, les vendent aux passans curieux. La Bibliothèque de la Ville, voisine de l'église Notre-Dame, rue Mably, est fréquentée par les étudians et les travailleurs de Bordeaux, ainsi que par des membres de l'Institut que des affaires personnelles ou publiques ont appelés momentanément dans la ville et qui n'ont qu'à se louer de l'empressement et de l'obligeance des bibliothécaires, aussi gracieux qu'érudits.

Les Cercles sont déserts, mais les cabinets de lecture comme le *Panbiblion* sont très fréquentés. On nous avait promis des conférences sur la Guerre ; on y a renoncé pour le moment. Quelques curieux, comme moi, profitent de leurs rares loisirs pour revoir les attractions historiques de la ville, les ruines du Palais Gallien, les anciennes portes, la cathédrale, la Tour Saint-Michel et des demeures antiques peu connues. Un brave huissier du ministère des Finances, qui a le goût des choses passées, m'expliquait gravement qu'il avait eu le plaisir de découvrir l'ancien lycée et le tombeau de Michel Montaigne.

Les amateurs de promenades vont parfois à Lormont, dont l'accès cependant n'est pas rendu très facile ni très agréable. J'y ai retrouvé les vieux bateaux de 1871 où l'on est serré à la façon des harengs dans les caques du port. Le soir, il y a foule sur les grands cours de Bordeaux, où de nombreuses lumières électriques, des tableaux-réclames aux feux variés, l'illumination des grands cafés donnent l'illusion de nos boulevards, de la Madeleine aux Capucines. On n'a pas trop la sensation d'être en plein élément méridional, car si l'on y entend l'accent bordelais avec toutes ses voyelles et toutes ses consonnes, on n'est plus choqué par une exubérance qui, jadis fatigante et presque insupportable, s'est peu à peu apaisée.

Au Jardin Public, admirablement entretenu et célèbre par ses fleurs, ses pelouses, son lac et ses magnolias, on rencontre des femmes élégantes et de bien jolis enfans. Le type bordelais avec ses yeux de feu, son teint mat, ses brillans et abondans cheveux noirs, la régularité et le charme de ses traits, est fort beau. Il y a ici, en ce moment encore, des réunions de femmes gracieuses, très bien, j'allais dire trop bien habillées. Ces jupes, ces corsages, ces manteaux à la dernière mode, ces toques ou petits chapeaux ronds coquets, ces décolletages hardis sont bien mondains en ce temps d'épreuves. Le luxe s'étale si fort que l'excellent curé d'une des plus grandes paroisses de la ville a dû exhorter son auditoire féminin à y prendre garde et le prévenir qu'il était décidé, comme pasteur soucieux de sa mission et de ses devoirs, à ne pas recevoir à la Table sainte des dames d'une tenue qui ne serait pas en rapport avec la sainteté du sanctuaire. Il y a là, en effet, un contraste pénible avec la désolation qu'amènent tant de calamités et avec les deuils cruels imposés par une guerre formidable, qui dure déjà depuis trois longs mois. A côté de robes frivoles et de costumes attrayans, que de jupes noires et que de chapeaux de crêpe, que de châles de laine noire et que de grands voiles qu'on voit passer et qu'on frôle avec émotion! Il est à désirer que ces sages avertissemens soient écoutés dans l'intérêt du bon renom français...

Il est bien à souhaiter aussi que les porteurs de fausses nouvelles, qui agissent par un besoin maladif de propager quelque chose de neuf et de sensationnel, ou par une étourderie qui est ici coupable, mettent un terme à leurs funestes bavardages. Quant à ceux, — il y en a, — qui vont dans la ville et surtout

dans les campagnes, dire que les sacrifices faits par les Français sont suffisans, que les Allemands d'autre part ont été assez châtiés et qu'il y aurait avantage pour les deux partis à s'entendre et à conclure une paix au mieux de leurs intérêts, quant à ceux-là, ils mériteraient un châtiment prompt et sévère. Ils ne sont pas encore bien nombreux, mais prenons-y garde et dénonçons, poursuivons, châtions ces mauvais Français !

L'apôtre de l'Alsace, l'abbé Wetterlé, et l'apôtre de Metz, l'abbé Collin, ont attiré dernièrement à la cathédrale Saint-André une foule immense, qui a écouté avec émotion leurs appels à Dieu en faveur de notre pays si éprouvé et de nos deux chères provinces. Ce sont là des paroles de réconfort dont on a besoin.

Les obsèques du comte Albert de Mun, si unanimement regretté, ont été célébrées en grande pompe à l'église Notre-Dame et ont donné lieu à une belle, religieuse et patriotique manifestation. La présence du Président de la République, et de ses ministres, des autorités de la ville et de plusieurs membres de l'Institut, la délégation de la Croix-Rouge et des diverses institutions, un clergé très nombreux, le concours populaire et un bataillon du 140ᵉ de ligne sous ses harnois de guerre, tout donnait à cette cérémonie l'air imposant et touchant qu'elle devait avoir. Les discours de MM. Paul Deschanel et Piou au cimetière de La Chartreuse, entendus par une foule recueillie, ont causé une sensation profonde. Nul ne les oubliera. La ville de Bordeaux s'apprête à honorer la mémoire d'Albert de Mun en donnant son nom à l'une de ses rues.

Tel est en quelques traits rapides l'aspect du Bordeaux de 1914, où tout ce qui touche à la guerre est l'objet presque unique des entretiens et des méditations de tous.

Je dois ajouter, — et je le fais avec la plus vive satisfaction, — qu'il y a peu de rues où l'on ne trouve des hôpitaux ouverts soit par la Croix-Rouge, soit par l'initiative privée, qui apportent aux grands hôpitaux de la ville un appui précieux. La charité ici est immense, les bonnes volontés unanimes, le zèle et le dévouement incomparables. J'ai visité hier l'hôpital auxiliaire n° 40 placé sous la protection de Sa Majesté l'impératrice douairière Marie Feodorowna, qui a été créé par nos alliés et nos amis les Russes. La comtesse Isvolsky, la femme généreuse et dévouée de l'ambassadeur de Russie, a, sur le désir formel du Tsar et

de la Tsarine, installé cet hôpital et a pris elle-même le costume des dames de la Croix-Rouge, pour donner son assistance personnelle aux blessés, en compagnie de sa charmante fille, assistée aussi par des dames de la noblesse russe et d'aimables Françaises. Le grand industriel Louit a mis fort gracieusement à leur disposition le château qui lui appartient aux environs de Blanquefort dans la banlieue de Bordeaux, demeure somptueuse placée dans la plus riante et la plus salubre des campagnes. Les salons du rez-de-chaussée et du premier étage sont devenus des chambres d'hôpital, des salles de lingerie, de radiographie, de pharmacie, de laboratoire, d'opérations. La lumière et l'air y pénètrent à flots, et le matériel très complet est de premier ordre. Sous la direction de MM. de Poliakoff et Soulié, aidés de MM. Goloubef, Serge Kowievitch, Nicolas Raffalovich, Karaoulof et le colonel de la garde impériale Kiklen, le savant chirurgien Veronof, avec son frère et le docteur Rosenblat, soignent et guérissent les blessés qui ont déjà atteint le chiffre d'une centaine. Le docteur Veronoff jouit personnellement de la plus haute réputation par ses cures de premier ordre et ses audaces chirurgicales. Il a, en matière de greffe animale, réalisé des prodiges et s'apprête à en opérer d'autres, qui feront, je l'affirme, très grand bruit. Il mène son hôpital avec une maîtrise incomparable, écouté, obéi de tous et adoré par ses malades, qui ont en lui la confiance la plus absolue. Je suis sorti émerveillé de tout ce que j'ai vu et entendu à Blanquefort et je me suis dit que bienheureux étaient les soldats et officiers qui recevaient les soins de ces praticiens émérites et des anges gardiens qui se montrent à leurs yeux ravis sous le blanc uniforme des dames de la Croix-Rouge. Nulle part on n'a su mieux convertir un lieu de souffrances en un tel lieu d'apaisement physique et moral. Grâces en soient rendues à notre chère alliée, la Russie, et à nos compatriotes qui ont donné à ce mot si pur, si tendre, si éloquent, « la charité, » son sens si vrai et si doux.

HENRI WELSCHINGER.

(A suivre.)

CAROL Ier

ROI DE ROUMANIE

Nous ignorons encore si la mort du roi Carol aura pour résultat plus ou moins prochain l'entrée en campagne de l'armée roumaine et son intervention en faveur de la Triple-Alliance. Jamais, en tout cas, cette intervention n'eût été possible avec lui : il aurait renoncé à sa couronne plutôt que d'y consentir. Quand, au début de la guerre actuelle, il proposa à ses ministres la mobilisation générale, ceux-ci, dit-on, lui répondirent : — « Nous voulons bien, si c'est contre l'Autriche. » — « Non, déclara le Roi, car j'ai donné ma parole à l'Empereur Guillaume, et un Hohenzollern n'a qu'une parole. » A quoi M. Bratiano, président du Conseil et ministre de la Guerre, aurait répliqué : « Le pays ne connaît pas de Hohenzollern ; il ne connaît que le roi de Roumanie. »

D'autres rois électifs ont cru devoir se dégager entièrement de leurs liens de famille et de patrie en montant sur un trône étranger. Il n'en a pas été de même du roi défunt. « Bien que je sois aujourd'hui prince de Roumanie, télégraphiait-il en 1869 au roi Guillaume, je reste toujours un Hohenzollern. » Il appartenait à la branche Sigmaringen (branche aînée, quoique non régnante et restée catholique de cette famille), et son père, le prince Antoine, avait toujours témoigné le plus entier dévouement à la Prusse, à qui il avait cédé, en 1849, ses droits de souveraineté et de gouvernement. Lui-même avait fait ses études militaires à Berlin et ses premières armes, lors de la guerre du Slesvig-Holstein, dans un régiment prussien. Mais, d'autre part, de nombreux liens le rattachaient à notre pays.

Ayant pour aïeules une Murat et une Beauharnais, il avait toujours été accueilli avec faveur à la cour des Tuileries, et c'est l'Empereur qui, après la renonciation plus ou moins spontanée d'un petit-fils de Louis-Philippe, le comte de Flandre, qui avait été élu, suggéra, dit-on, sous main, la candidature du prince Charles de Hohenzollern aux Roumains à la recherche d'un roi. L'affaire fut arrangée entre Jean Bratiano, père du ministre actuel, et Mme Cornu, amie de Napoléon III, avec laquelle il s'était mis en rapport à Paris. Nos ministres, comme il arriva souvent, n'avaient pas été mis dans « le secret de l'empereur, » et c'est de la meilleure foi du monde que Drouyn de Lhuys télégraphiait, le 26 mai, à notre ambassadeur en Russie : « Vous pouvez affirmer hautement que le prince est parti à notre insu. Il est membre de la famille royale, il occupe un grade dans l'armée. Je ne m'explique pas qu'il ait pu, dans les circonstances présentes, s'éloigner sans l'agrément formel du Roi. » Quoi qu'il en soit, l'imprudence était grande de fournir un pareil encouragement aux ambitions prussiennes, et l'on sait quelles conséquences devait avoir, quatre ans plus tard, la candidature d'un autre Hohenzollern, Léopold, frère aîné de Charles, au trône d'Espagne !

Mais cette couronne qui lui était conférée par les Roumains, le jeune prince ne l'accepta qu'après avoir consulté le roi Guillaume, chef de sa famille, *sans la permission duquel* (ce sont ses expressions) *il ne pourrait entreprendre un pas aussi important*. Bismarck sentait toute l'utilité qu'il y aurait pour la Prusse à installer un prince allemand sur ce trône de l'Europe orientale, et il pressa le jeune homme de partir pour mettre les puissances en présence du « fait accompli. » Le roi Guillaume, au contraire, faisait de nombreuses objections, et déclarait notamment « qu'il lui serait très pénible de savoir un de ses parens sous la dépendance du Sultan. » La Porte était en effet suzeraine des principautés roumaines. Le prince Charles s'empressa de rassurer le Roi en lui disant qu'obligé d'accepter pour le moment cette suzeraineté humiliante, il s'en affranchirait par les armes dès que l'occasion s'en présenterait. Il ajouta qu'en toute circonstance il ferait honneur à son nom. Sur quoi, le Roi le congédia en le serrant dans ses bras avec ces paroles : Que Dieu te protège ! C'était le consentement tacite que le prince était allé chercher avant de répondre à l'appel des Roumains.

Une fois sur le trône, il n'oublia pas le double engagement qu'il avait pris vis-à-vis du chef de sa maison : s'affranchir de la suzeraineté turque, faire honneur au nom de Hohenzollern, furent ses constantes pensées. Mandé à Constantinople, quelques mois plus tard, pour y recevoir le firman d'investiture de la Porte, le prince élu de Roumanie affecta de traiter son suzerain en égal, écartant la chaise qu'on lui avait préparée pour s'asseoir à côté du Sultan, et posant négligemment le firman sur une table en chargeant son ministre de prendre « ce papier. » Abd-ul-Aziz, sans paraître remarquer les entorses volontairement faites au protocole, n'en témoigna pas moins à son hôte la plus grande cordialité. « A la vérité, écrivait celui-ci, cette réception s'est adressée au prince de Hohenzollern plutôt qu'au prince roumain, car les anciens hospodars des principautés danubiennes n'ont jamais été traités à la Corne d'Or que comme de hauts fonctionnaires de l'Empire ottoman et, en signe humiliant de leur vassalité, ils devaient tenir la bride quand le Sultan montait à cheval. »

Cet orgueil de sa race était un trait dominant du caractère du prince Charles et on en retrouve la trace à chaque page, pour ainsi dire, de ses *Notes* sur sa vie, qu'il a fait paraître il y a quelques années (1) ; le grand nom, le sang illustre, la glorieuse lignée des Hohenzollern, tel est le véritable *leitmotiv* de ces curieux Mémoires.

Muni de l'assentiment du roi Guillaume, encouragé par le kronprinz et par Bismarck, le prince Charles, — que nous appellerons désormais du nom roumain de *Carol*, — quitta furtivement l'Allemagne et, voyageant sous un nom d'emprunt pour dépister l'attention des Puissances, — Autriche, Russie, Turquie, — qui se montraient hostiles à son élection, il débarqua incognito, le 20 mai, à la station de Turnu-Séverin sur le Danube. Bratiano l'attendait sur la rive avec son modeste équipage, attelé de huit petits chevaux qui, souvent relayés, l'emportèrent au grand galop, voyageant jour et nuit dans la direction de Bucarest (à 364 kilomètres de là). Le long du parcours,

(1) Ces *Notes*, rédigées d'après la correspondance privée du prince, ont été publiées d'abord en allemand, à Stuttgard, puis traduites en français par *l'Indépendance roumaine*. Ce sont de véritables Mémoires, formant quatre forts volumes que nous avons essayé d'analyser dans un livre intitulé : *Quinze ans d'histoire* (1866-1881), Plon.

la population était accourue en habits de fête, lançant, suivant l'usage roumain, des bouquets et des colombes en même temps que de joyeux vivats en l'honneur du nouveau souverain dont, la veille encore, elle ignorait le nom.

Quoi qu'en dise le prince dans ses Mémoires, ce n'était pas « le rejeton de la plus illustre famille d'Allemagne » que paysans et bourgeois acclamaient de la sorte, mais encore plus le candidat de l'Empereur des Français, « apparenté de deux côtés à Napoléon III et considéré même comme faisant partie de la famille Bonaparte, qui a été désignée par la main de Dieu pour donner au monde étonné deux Napoléon adorés comme des demi-dieux. » Ce sont les termes avec lesquels le gouvernement roumain avait chauffé à blanc l'enthousiasme populaire en annonçant la candidature du prince Hohenzollern, appelé à régner sur son peuple de race latine, ami de la France, reconnaissant envers nos écrivains, qui ont révélé sa véritable origine, longtemps ignorée de l'Europe, et envers l'Empereur qui, en favorisant l'union des principautés de Moldavie et de Valachie (1859), avait créé *la nation roumaine*. L'impopularité qui suivit de près les acclamations enthousiastes du début et qui poursuivit Carol jusqu'au jour où il eut mené sa jeune armée à la victoire, avait précisément pour cause initiale le désaccord manifeste entre ses sentimens et ceux de son peuple à notre égard.

Napoléon III put, en effet, constater très vite que le nouveau souverain de Roumanie, à peine installé sur un trône encore chancelant, cherchait à se dégager de la tutelle française pour prendre son mot d'ordre à Berlin. Cependant Carol aurait eu lieu de témoigner sa gratitude à l'Empereur, qui, à plusieurs reprises, lui rendit encore de bons offices en calmant l'irritation du Sultan contre l'orgueilleux vassal installé dans les Principautés sans l'autorisation de la Porte, et en autorisant, le premier, son représentant à Bucarest à employer le mot de *Roumanie*, au lieu de *Provinces-Unies*, à l'occasion des complimens de la nouvelle année (1867).

Le changement d'orientation dans la politique roumaine fut marqué notamment par le renvoi de la mission militaire française, naguère appelée par le prince Couza, et son remplacement par des instructeurs prussiens. On pouvait sans doute s'attendre à ce que le prince Carol, élève de Moltke, ayant reçu une éducation militaire prussienne, organisât son armée d'après le seul

modèle qu'il connût ; cette mesure n'en fut pas moins généralement blâmée et amena la Chambre à voter une motion de regret très accentué à l'adresse de la mission congédiée. Sur quoi, Carol prononça la dissolution de la Chambre. Quelque temps auparavant, la visite du prince Napoléon à Bucarest provoqua des manifestations : toute occasion servait à manifester les sympathies roumaines pour la France, et elles éclataient plus vivement encore pendant la guerre de 1870, plaçant dans une situation très délicate le prince allemand qui se réjouissait des victoires de sa patrie, pendant que son peuple pleurait sur nos défaites.

Dès le 15 juillet, — quatre jours avant la déclaration de la guerre, — le prince, écrivant à Guillaume de Prusse, témoignait un vif chagrin « de ne pouvoir suivre son roi bien-aimé dans le sentier de la gloire et d'être contraint à la plus rigoureuse réserve en présence d'un peuple latin, qui se sent, disait-il, attiré vers la France. »

Déjà un membre du Parlement avait sommé le Cabinet de *faire son devoir*, c'est-à-dire de suivre une politique nettement française, dans le cas d'un conflit entre la France et la Prusse, car « toute autre politique rencontrerait dans le pays une invincible résistance. » Le Président du Conseil avait répondu, au milieu de violens murmures, que la stricte neutralité convenait seule au rôle modeste de la Roumanie. Mais il eut soin d'ajouter ces mots : « La nation n'oubliera jamais ce qu'elle doit à la France. » Peu de jours après, il en arriva même à dire : « Là où flotte le drapeau de la France, là aussi sont nos intérêts. » La Chambre vota une motion portant que « les sympathies de la Roumanie étaient toujours avec la race latine. » Le prince Carol épanchait dans sa correspondance l'irritation que lui causaient ces « manifestations dépourvues de tact, » et il écrivait au roi Guillaume pour lui exprimer ses sentimens personnels, « qui seront toujours, assurait-il, là où flotte la bannière noire et blanche. » Cependant la question d'une entente avec la France fut encore vivement discutée, le 29 juillet, dans une réunion du Conseil des Ministres. L'empereur François-Joseph, qui n'avait pas encore oublié Sadowa, venait de sonder le gouvernement roumain pour le cas où la Russie unirait ses forces à celles de l'Allemagne : la Roumanie se joindrait-elle alors à l'Autriche et à l'Italie pour assister la France ? Carol vit avec

stupeur tous les ministres accueillir la proposition autrichienne avec enthousiasme. Il réussit à détourner l'orage en déclarant nettement que ce serait folie de s'engager dans une pareille aventure, car « le pays deviendrait fatalement la proie des Russes. » D'ailleurs, ajoutait-il, « mes renseignemens personnels me permettent d'affirmer que les défaites de la France se précipiteront de telle façon qu'elles devanceraient, en tout état de cause, les armemens de la Roumanie. »

Le prince n'était que trop bien informé ; mais, tandis qu'impressionnée par nos défaites et habilement travaillée par Bismarck, l'opinion européenne se tournait presque tout entière contre nous, les Roumains, dont beaucoup, parmi lesquels un Stirbey et un Bibesco, combattaient dans les rangs de notre armée, restaient fidèles à notre cause et en donnaient chaque jour de nouveaux témoignages. Le bruit ayant couru, à la date fatale du 2 septembre, que nous venions de gagner une grande bataille et de repousser l'invasion, les habitans de Bucarest s'empressèrent d'organiser des réjouissances, qui furent hâtivement décommandées à la nouvelle du désastre de Sedan. La population fut plongée dans la tristesse : le prince, au contraire, tout en plaignant le sort du malheureux souverain qui avait favorisé son accession au trône, ne pouvait dissimuler sa joie, et, comme il venait d'avoir une fille (morte depuis), il écrivait au « roi héros » Guillaume : « Je considère comme de bon augure que mon premier enfant ait vu le jour au moment où le drapeau des Hohenzollern se déploie sur une Allemagne unie... Je m'efforcerai de donner à cette enfant, née à l'époque la plus glorieuse pour l'Allemagne, une éducation qui la rende digne de la lignée des Hohenzollern. »

Les manifestations se multipliaient contre « le prince prussien. » Les révolutionnaires tâchèrent d'en profiter pour faire proclamer la république ; une émeute éclata à Ploïesti où les insurgés, après s'être emparés de la caserne, déclarèrent le souverain déchu. Pour comble de disgrâce, deux Prussiens à qui Carol avait confié la construction des chemins de fer ayant commis de graves incorrections dans la gestion des fonds, les mécontens ne manquèrent pas d'insinuer que les concessionnaires étaient de connivence avec le prince, qui s'enrichissait aux dépens de ses sujets. Attaqué sans mesure par une opposition féroce, qui lui imposait de continuels changemens de

ministères, Carol était découragé. Plusieurs fois, il fut sur le point de suivre les conseils de son père, et de Bismark lui-même, en abdiquant une couronne, qui ne lui apportait, écrivait-il, « qu'ingratitude, désillusions et soucis. » L'événement faillit se produire dans la nuit du 22 mars 1871. La colonie germanique de Bucarest avait voulu fêter ce jour, qui était l'anniversaire de la naissance de l'empereur Guillaume, en donnant au consul prussien, Radowitz, un banquet qui fit l'effet d'une provocation aux sentimens de la population encore sous l'impression de la nouvelle de l'entrée des Allemands dans Paris : une foule menaçante, rassemblée devant la maison où se donnait le banquet, lança contre les fenêtres une grêle de pierres dont plusieurs atteignirent les convives. Dans la ville, les réverbères avaient été éteins, les cloches sonnaient le tocsin, et l'on entendait retentir les cris de : Vive la République! Au palais! Vers minuit seulement, la troupe parvint à disperser les émeutiers sans répandre de sang.

Cette fois, le prince déclara son intention formelle de déposer, dès le lendemain matin, sa couronne entre les mains de la « Lieutenance princière » (gouvernement provisoire) qui l'avait appelé au trône cinq ans auparavant. Mais la nuit porta conseil. Les plus violens adversaires de Carol sentaient qu'on avait besoin de lui dans une heure aussi grave : les caisses publiques étaient vides et les Turcs guettaient le moment d'envahir le territoire! On supplia le prince d'abandonner une résolution « qui allait déchaîner la banqueroute et l'anarchie sur le pays. » Il se laissa convaincre, justifiant ainsi la prédiction du prince Napoléon, qui avait dit devant un auditoire incrédule : « Il a du cœur, vous verrez qu'il restera. » Il faut reconnaître, en effet, que Carol obéit plus au sentiment du devoir qu'à l'ambition en demeurant à son poste dans des circonstances aussi périlleuses. Il se hâta de remplacer les ministres en fonction par un Cabinet dont le premier acte fut de témoigner à l'Allemagne son profond regret des événemens passés. Il prononça la dissolution de la Chambre et fit procéder aux élections, qui amenèrent une forte majorité conservatrice. On lui savait gré de l'énergie qu'il avait montrée en tenant tête à l'orage. Que serait devenue à ce moment la Roumanie s'il l'avait abandonnée? Mais les sentimens francophiles et antigermaniques n'en subsistaient pas moins dans le pays : on en eut

la preuve quelques mois plus tard, quand la cour d'appel de Bucarest acquitta les auteurs des désordres du 22 mars, comme on avait acquitté les émeutiers de Ploïesti, « pour défaut de preuves. » Carol, ayant aussitôt déplacé le président par mesure disciplinaire, beaucoup de magistrats répondirent à cet acte en envoyant leur démission, et ils furent approuvés par l'opinion.

Ces quelques faits, choisis entre bien d'autres, donnent une faible idée des difficultés avec lesquelles le Prince se trouva aux prises durant les premières années d'un règne qui devait être finalement si glorieux. Encore n'avons-nous parlé ni de la question juive, — particulièrement délicate dans un pays où, malgré toutes les mesures d'ostracisme prises contre elle, la population israélite a passé, en un siècle, du chiffre de dix mille à celui de trois cent mille âmes et au delà, — ni de la crise financière, ni des difficultés soulevées à maintes reprises par la Porte, inquiète, à juste titre, des allures de plus en plus indépendantes prises par son « vassal. » Longtemps obligé de ronger son frein, l'ancien élève de Moltke consacrait tous ses efforts à créer une organisation militaire qui lui permît de secouer un jour « les liens indignes » qui l'attachaient au Croissant. L'heure propice sonna enfin en 1877, et Carol, qui avait souffert toute l'année précédente de ne pouvoir assister efficacement les Balkaniques dans leur soulèvement, profita de la guerre déclarée par la Russie à la Porte pour rompre définitivement avec son suzerain. Le 21 mai 1877, la Chambre proclama l'indépendance roumaine dans une séance solennelle : le prince se vit alors acclamé par ses pires adversaires de la veille et Bratiano se fit l'interprète de l'enthousiasme général en le saluant, par avance, du titre de « premier roi de Roumanie. » Le soir, toute la ville était illuminée; une foule joyeuse se répandait dans les rues où la jeunesse dansait la *hora* (la danse nationale). Le 26, Turcs et Roumains échangèrent les premiers coups de canon sur les bords du Danube.

Nous n'avons pas à rappeler ici le rôle décisif joué dans la guerre turco-russe par la jeune armée roumaine, dont nul encore ne soupçonnait la valeur. Le Prince, ayant pris le commandement, agit d'abord indépendamment de l'armée russe. La Russie, entendant tirer seule profit de ses victoires, avait déclaré à plusieurs reprises n'avoir nul besoin du concours des Roumains et Gortchakof avait seulement demandé, — impérieu-

sement, — le libre passage pour les troupes moscovites destinées à envahir la Turquie. Les ministres Bratiano et Kogolniceano étant allés le 6 juin saluer le Tsar qui venait de s'installer à Ploïesti, rapportèrent de leur visite l'impression qu'Alexandre II entendait se comporter dans leur pays en maître plutôt qu'en ami. D'un mot, Carol calma leurs alarmes : « Un prince d'une antique maison comme lui, *un Hohenzollern* ne pouvait être purement et simplement jeté de côté, même par un Empereur de Russie. » L'événement lui donna raison : quelques semaines plus tard, les Russes ayant subi de graves échecs en Bulgarie, le grand-duc Nicolas dut faire, au nom du Tsar, appel aux forces roumaines et, finalement, confier au prince Carol lui-même le commandement suprême des troupes réunies devant Plevna (28 août). La place tomba seulement le 10 décembre après une résistance dirigée par Osman Pacha; sa chute, déterminée par l'intervention roumaine, ouvrait aux Russes la route de Constantinople.

Carol connut les joies du triomphe en entrant dans sa capitale, mais ces joies furent suivies de cruelles déceptions. La Russie, empêchée par les Puissances de réaliser les clauses du traité de San Stefano, se dédommagea aux dépens de son alliée, à qui elle réclama la fertile Bessarabie, en lui offrant en échange les marécages de la Dobrudja ! Le prince, après avoir longtemps protesté, menacé même de résister les armes à la main, dut s'incliner devant la nécessité. Vainement comptait-il sur le Congrès de Berlin pour obliger le gouvernement russe à se départir de ses exigences : il ne se trouva personne pour prendre en main la défense des intérêts roumains. Bien plus, la France, l'Angleterre, l'Allemagne elle-même, représentée au Congrès par Bismarck, créèrent de nouvelles difficultés au jeune État en mettant comme condition à la reconnaissance de son indépendance qu'il accordât aux Juifs les droits de citoyen. Or, le prince ne pouvait satisfaire à cette exigence sans soulever d'ardentes colères et même une révolution dans le pays. En fin de compte, les trois Puissances se contentèrent de la naturalisation immédiate de 900 juifs et d'une modification à l'article 7 de la Constitution qui déclarait « que les étrangers de rite chrétien pouvaient seuls obtenir la naturalisation. » En 1880, l'indépendance roumaine était reconnue par l'Europe; l'année suivante, la principauté était érigée en royaume aux acclamations de tous les partis

et l'événement était ratifié par les Puissances, à commencer par la Turquie.

Depuis lors, la popularité du premier roi de Roumanie n'a fait que croître, pour atteindre son apogée l'année dernière après la signature du traité de Bucarest. Dans l'automne de 1912, lors des défaites infligées aux Turcs par les alliés balkaniques, Carol avait eu grand'peine à contenir l'ardeur de son peuple, impatient de se jeter dans la lutte. Il jugea plus habile de négocier et de réclamer aux vainqueurs bulgares, pour prix de sa neutralité, le petit territoire de Silistrie, très important au point de vue stratégique. Les Bulgares ne s'y résignèrent qu'après plusieurs mois de luttes diplomatiques, mais trop tard, car les Roumains, augmentant leurs exigences, demandèrent alors que leur frontière méridionale fût portée jusqu'à la ligne Pourtoukaï-Baltchich. Cette fois, le roi Ferdinand, mal conseillé par ses ministres, ne voulut pas céder, et on se rappelle comment Carol profita de la guerre fratricide dans laquelle le gouvernement de Sofia s'était lancé contre ses alliés de la veille, pour mobiliser rapidement l'armée roumaine (467 000 hommes), la porter sans coup férir aux portes de Sofia, et arracher ainsi par la force ce qu'il n'avait pu obtenir par la persuasion. Le traité de Bucarest, qui a consacré cette acquisition et réglé, — pour un temps, — le sort de la péninsule, fit du roi Carol l'arbitre des Balkans.

Au lendemain de la campagne de Plevna, suivie de l'érection de la principauté en royaume, Carol avait profité de l'auréole acquise par ses victoires comme aussi de l'irritation manifestée contre les Russes après la rétrocession de la Bessarabie, pour orienter de plus en plus la Roumanie du côté de l'Allemagne et attirer les capitaux germaniques dans l'exploitation du sol comme dans les affaires commerciales et industrielles du pays. Il a même, il y a une vingtaine d'années, fait acte d'adhésion à la Triplice. Cette politique était loin cependant de plaire à tous ses sujets qui, « unis à la France, comme l'a écrit M. Alexandre Sturdza, par des affinités séculaires, ne songent pas à briser des liens devenus sacrés. » Plus que jamais, notre langue, parlée dès le XVIIIe siècle dans la société moldo-valaque, est d'usage courant en Roumanie dans les classes cultivées; trois journaux importans de Bucarest sont rédigés en fran-

çais, et leurs lecteurs s'intéressent à tout ce qui nous touche. Nos écrivains sont lus et appréciés, nos conférenciers applaudis par un public enthousiaste. Beaucoup de jeunes Roumains achèvent leur éducation en France et l'on voit des familles peu aisées s'imposer de véritables sacrifices pour envoyer leurs fils dans nos collèges et nos universités, leurs filles dans nos pensionnats. Naguère, malgré la différence de religion, beaucoup même étaient élèves dans nos couvens. Dans le cabinet actuellement au pouvoir, la plupart des ministres ont fait leurs études supérieures en France et le Président du Conseil, M. Bratiano, est sorti de notre École Polytechnique.

Le roi Carol n'est donc point parvenu, malgré son influence, à imposer les sympathies allemandes, ni la *Kultur* germanique à ses sujets (1).

D'autre part, les rancunes contre la Russie, qui avaient perdu beaucoup de leur acuité depuis quelques années, paraissent éteintes, surtout depuis qu'on a vu Petrograd et Paris soutenir le gouvernement de Bucarest dans la question de Silistrie contre l'hostilité de Vienne et de Budapest. Les Roumains se sont aperçus d'ailleurs que l'acquisition de la marécageuse Dobrudja, qui leur a valu un beau port sur la mer Noire (Constantza), n'était pas si méprisable. Aujourd'hui, le sentiment roumain est soulevé contre l'empire austro-hongrois, où trois millions de leurs congénères gémissent en Transylvanie, sous la dure férule des Magyars, qui ne les autorisent même pas à porter leurs doléances au pied de l'Empereur-roi (2). Il fut un temps, néanmoins, où Carol se plaisait à rappeler dans des conversations particulières qu'il avait, en dehors de son royaume, plusieurs millions de *sujets*, encore séparés de la mère-patrie. Mais, en 1883, la *Ballplatz* s'émut fort d'un incident qui s'était produit à Jassy

(1) Les Allemands ne se font pas d'illusions à cet égard : « Par habitude, écrivait le rédacteur de la *Täglische Rundschau*, nous estimons trop haut la situation de la dynastie en Roumanie. Le roi Carol ne pourrait pas gouverner contre l'opinion publique de son pays, même s'il n'était pas un vieillard. Mais c'est un vieux monsieur maladif et presque tous les membres de la jeune génération de sa maison sont dépourvus de toute prédilection sentimentale pour la manière allemande. Ils appartiennent, de par leur culture, à la zone parisienne. »

(*Täglische Rundschau*, 26 mars).

(2) En 1894, le tribunal de Kolozsvar (Cluj en roumain) a condamné à des peines variant de huit mois à cinq ans de prison et à de formidables amendes, les auteurs d'un *Memorandum* conçu dans les termes les plus respectueux où étaient exposés à l'Empereur-roi les doléances des Roumains de Transylvanie.

lors des fêtes données pour l'inauguration du monument d'Étienne le Grand, dû au ciseau de Frémiet : le sénateur Gradisteano avait porté un toast *au roi de tous les Roumains* et, pour préciser sa pensée, il n'avait pas craint de désigner la Transylvanie, le Banat et la Bukovine, « ces pierres précieuses qui manquent encore à la couronne royale, mais qui n'y manqueront pas toujours. » Loin de protester, le roi Carol avait choqué son verre contre celui du sénateur et lui avait serré la main avec un sourire approbateur. Le cabinet Sturdza, mis en fâcheuse posture par cet incident, fut sommé de fournir à Vienne des explications ou, pour mieux dire, des excuses qui lui furent vivement reprochées par l'opposition. Le directeur de *l'Indépendance roumaine*, un Français, M. Émile Galli, qui avait publié, sans penser à mal, le discours incriminé, fut exilé.

Le roi Carol, passant à Vienne à quelque temps de là, s'efforça de faire revenir l'empereur François-Joseph sur la mauvaise impression causée par l'incident de Jassy, en lui laissant entendre que l'idéal politique des Roumains, la reconstitution de la grande Dacie, était purement platonique et, depuis lors, il évita de paraître encourager les manifestations qui se multipliaient au Parlement et dans les meetings en faveur des « frères séparés. » Mais ses sujets supportaient de plus en plus difficilement l'accord qui les rivait à la Triplice.

La guerre actuelle semblait offrir aux Roumains une occasion unique de satisfaire leurs aspirations et de parfaire leur unité politique. Mais le roi Carol resté « Allemand et Hohenzollern » ne pouvait se résigner à déclarer la guerre à son ami François-Joseph, allié de Guillaume II. Quels combats durent se livrer pourtant dans l'âme du vieux monarque, partagé entre ses sentimens de famille et ses devoirs de chef d'État ! Jusque dans sa retraite de Sinaïa, située au cœur des Karpathes, lui parvenait l'écho des manifestations de Bucarest, où des milliers de Roumains, appartenant à toutes les classes de la société, sollicitaient le gouvernement de se déclarer contre l'Allemagne et l'Autriche, — et ces manifestations rappelaient au roi les jours les plus sombres de son long règne. Après avoir travaillé durant quarante-huit ans à la grandeur du pays qui l'avait élu, avoir affranchi son peuple de la domination turque, l'avoir mené à la victoire, l'avoir doté d'une bonne administration, d'une armée superbe et de finances prospères, avoir habilement

manœuvré au milieu des pièges tendus par une opposition souvent implacable, il était cruel pour lui de se voir, comme en 1870-1871, dans l'obligation de choisir entre les aspirations de son peuple et ses sentimens personnels. La mort est venue à temps le délivrer.

On a publié son testament, qui est imprégné d'une vraie élévation morale. « Entouré, y dit-il, et secondé par les chefs du pays, pour lesquels j'ai toujours nourri une profonde gratitude et une vive affection, j'ai réussi à élever aux bouches du Danube et sur la mer Noire un État doté d'une bonne armée et de tous les moyens nécessaires pour pouvoir conserver sa belle position et réaliser un jour ses hautes aspirations. Mon successeur au trône reçoit en don un héritage dont il sera fier et qu'il dirigera, j'en ai l'espoir, dans mon esprit, guidé par la devise : « Tout « pour le pays, rien pour moi. » Qu'entendait le roi Carol par les « hautes aspirations » du pays, qui doivent être réalisées ? D'après une dépêche reproduite par tous les journaux, ses dernières paroles, prononcées devant M. Bratiano et les autres personnes réunies autour de son chevet, ont été : « Je tiens particulièrement à ce que vous sachiez que je ne suis pas l'adversaire de la réalisation de notre idéal national. »

Il n'a pas pu, il n'a pas voulu le réaliser lui-même; ses origines, ses attaches l'empêchaient de le faire; il en a laissé le soin à son successeur, auquel il a adressé, dans son testament, l'appel que nous venons de reproduire. Élevé en Roumanie, le roi Ferdinand ne trouvera pas en lui-même les entraves dont son oncle n'a pas su se dégager. Carol a été le premier roi de Roumanie : il sera, lui, le premier roi roumain.

Baron JEHAN DE WITTE.

CHATEAUBRIAND

EN ORIENT

« Et moi, vieux voyageur... » aimait-il à soupirer avec plus encore d'admiration pour lui-même que de mélancolie ou d'attendrissement ! Il avait raison. Ne séparons point ses voyages de ses poésies et de ses romans : il y a mis tant de lui-même ! On nous l'a fait bien voir. Naguère, devant la critique spirituellement inexorable de M. Joseph Bédier, le voyage en Amérique a failli se dissoudre en rêves : « la grande voix » du Meschacebé a dû se taire, « les ours enivrés de raisins » sont tombés des branches de leurs ormeaux, et « la vierge des dernières amours » est rentrée dans le silence de la nuit ; cette exploration au merveilleux pays des Natchez s'est réduite à une excursion au Canada ; et, pour visiter les Florides, il n'est plus resté, assis devant sa table, qu'un poète, c'est-à-dire un créateur, dont l'imagination prolongeait à sa guise les humbles livres qu'il avait sous les yeux et se faisait pour lui-même un monde enchanté. Le voyage en Orient paraît offrir d'abord une prose plus résistante : l'*Itinéraire*, journal sans prétention, a un titre rassurant ; et le lecteur prend confiance à suivre ce voyageur précis, voire un peu sec, qui le conduit, presque jour à jour, d'étape en étape. Rendons-lui donc une première justice : il n'a pas tout inventé. Il est bien monté sur l'Acropole, il a bu de l'eau du Jourdain, il s'est assis aux pieds des Pyramides. Mais un poète porte partout sa fantaisie, et Chateaubriand sa désinvolture. Cet homme a trop méprisé l'humanité, pour ne pas mépriser un peu les choses. Il faut qu'elles se soumettent à son

regard, et s'organisent en beauté pour devenir le tableau où son souvenir se complaira. Et c'est à travers cette terre d'illusions que se déroule son « itinéraire. »

I

Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris, en allant par la Grèce et revenant par l'Égypte, la Barbarie et l'Espagne, — ce titre un peu long semble dire assez clair le but de ce voyage : Athènes, Sparte, Memphis, Carthage et même l'Alhambra ne sont que des haltes sur la route de Jérusalem ; et ce voyage est un pèlerinage.

« Pèlerinage toujours rêvé, » nous dit-il, depuis le jour, où, dans l'église de Plancouët, sa mère l'avait conduit tout habillé de blanc et de bleu pour le faire relever du vœu de sa nourrice. Le religieux qui présidait la cérémonie avait parlé de la « sainteté des vœux » en mots qui avaient ému l'enfant ; il lui avait rappelé que des Chateaubriand s'étaient croisés jadis ; et, pour finir, il avait souhaité au petit chevalier de Chateaubriand de pouvoir un jour s'agenouiller, comme eux, au tombeau du Christ. René avait alors sept ans ; trente ans plus tard, le rêve de l'enfant s'accomplissait, et le vicomte de Chateaubriand partait pour la Terre-Sainte comme un preux d'autrefois.

Il peut paraître étrange aujourd'hui, dit-il, de parler de vœux et de pèlerinages ; mais, sur ce point, je suis sans pudeur, et je me suis rangé depuis longtemps dans la classe des superstitieux et des faibles. Je serai peut-être le dernier Français sorti de mon pays pour voyager en Terre-Sainte avec les idées, le but et les sentimens d'un ancien pèlerin. Mais, si je n'ai point les vertus qui brillèrent jadis dans les sires de Coucy, de Nesles, de Châtillon, de Montfort, du moins la foi me reste : à cette marque je pourrais encore me faire reconnaître des antiques Croisés.

Ainsi se campe l'auteur de l'*Itinéraire* à la première page de son livre. C'est le descendant des bons gentilshommes de Bretagne, qui renouvelle le geste familial ; mais c'est aussi l'apologiste, le croyant d'un siècle réconcilié avec la religion, le poète de la grande épopée chrétienne, qui s'en va méditer sur le « génie du christianisme » aux lieux mêmes qui l'ont vu naître.

Ce pèlerin nous édifie. Pourtant quelques dates toutes sèches, prises dans son livre même et ramassées comme en

faisceau, nous laissent une première inquiétude. C'est le 13 juillet 1806 que M. et Mme de Chateaubriand avaient quitté Paris. Le 28, sur le rivage de Venise, où son époux la laissait malgré elle, Mme de Chateaubriand, toute frémissante, assistait à l'embarquement de ce nouveau Croisé. Le 10 août, il abordait la côte de Messénie, et, du 10 au 30, promenait ses rêves en Grèce. Le 4 septembre, il était à Smyrne. De Smyrne, il gagnait à cheval Constantinople, où il passait cinq jours. De nouveau, le 18 septembre, il s'embarque, et, cette fois, pour Jaffa. Il y arrive le 1er octobre. Ici laissons la parole à un humble compagnon, dont nous aurons, plus tard, à utiliser les notes de voyage. Donc, comme dit en son style un peu épais, Julien, valet de chambre de M. de Chateaubriand, « nous avons resté à Jaffa jusqu'au vendredi 3, dont nous sommes partis pour Jérusalem et parcourir les environs, comme Bethléem, la Mer Morte et le Jourdain... Nous sommes repartis de Jérusalem le vendredi 10, pour retourner à Jaffa, où nous sommes arrivés le samedi 11. » Le 16 octobre, un bateau quittait Jaffa pour Alexandrie : ils y montaient. Défalcation faite des jours d'attente à Jaffa, Chateaubriand avait consacré sept jours à la Palestine, dont trois à Jérusalem. Arrivé au Caire, il s'y reposait un mois. Le 23 novembre, il s'embarquait pour Tunis, où il ne parvenait que le 18 janvier, « après une traversée de 58 jours, qui fut une espèce de naufrage continuel. » Le voilà à Tunis : « On approchait, dit-il, du carnaval, et l'on ne songeait qu'à rire aux dépens des Maures... Au lieu d'aller méditer sur les ruines de Carthage, je fus obligé de courir au bal, de m'habiller en Turc, et de me prêter à toutes les folies d'une troupe d'officiers américains, pleins de gaieté et de jeunesse. » Six semaines durant, il prolongea sans remords ce joyeux carnaval tunisien. Le 5 mars, il quittait Tunis pour Gibraltar, où il débarquait le 27. Avril tout entier se passait en Espagne, à Cadix, Grenade et Madrid. Le 3 mai, il touchait la frontière française, et, le 5 juin 1807, rentrait à Paris.

Ainsi, sur ces trois cent trente-deux jours de « pèlerinage, » cet étrange pèlerin n'en a gardé que trois pour Jérusalem. Et, sans doute, dans le livre, la Palestine obtient une réparation : elle en occupe le tiers, quelque trois cents pages et plus ; mais notre surprise demeure.

Au reste, qu'on les lise elles-mêmes, ces doctes trois cents

pages, où l'auteur a essayé de rendre à Jérusalem la place maîtresse qu'il disait lui réserver dans son cœur : elles forment dans le récit comme une enclave de tristesse et de lassitude. Sitôt qu'il a vu le profil du Carmel émerger des flots, il s'est senti « rempli de crainte et de respect ; » à peine a-t-il mis le pied sur le sol de Judée, « d'abord, dit-il, un grand ennui saisit le cœur. » Ce *d'abord* est inexact : l'ennui ne l'a pas quitté en Terre-Sainte. Cependant, je ne dis pas pour un chrétien, mais même pour un poète, qui frémissait si délicieusement aux seuls noms consacrés par la gloire, qui ne pouvait s'endormir dans sa chambre de Modon, parce qu'il se disait que c'était le vent de l'Élide qui passait sur le toit, et que c'étaient les chiens de Laconie qui aboyaient dans la plaine, — n'était-ce rien de traverser le torrent du Cédron, d'errer dans la vallée de Josaphat, de contempler la Mer Morte du haut de la montagne des Oliviers? Mais il semblerait qu'alors tous ces grands noms eussent perdu pour lui leur puissance séductrice.

En découvrant les côtes de la Grèce, il avait éprouvé un trouble d'extase, « une espèce d'enchantement qui ne s'était plus effacé. » Que de fois, sur ce sol où tout l'accueille tendrement, les larmes lui viennent aux yeux en contemplant la désolation présente et en évoquant la splendeur d'autrefois! Sur les ruines de Sparte, « une sorte de surprise, un mélange d'admiration et de douleur » le saisit tout entier et arrête sa pensée. Il ne se console point d'avoir manqué les ruines de Troie. Quand le navire va doubler le Château des Dardanelles, tout grelottant de fièvre, il se traîne sur le pont, pour contempler la virgilienne Tenedos, l'embouchure du Simoïs, les pentes harmonieuses de l'Ida; et, « d'avoir eu le bonheur de saluer une terre sacrée, » sa fièvre le quitte pour vingt-quatre heures. Il ne se dit pas qu'il est d'autres « terres sacrées » qu'il ne saluera point; il ne se plaint pas de n'avoir vu ni Nazareth, ni les prairies de Galilée, ni les rives du lac de Tibériade. Qu'y aurait-il senti? Devant le Saint-Sépulcre, il cherche en vain ses sentimens : « Je ne puis réellement les dire, avoue-t-il, je ne m'arrêtai à aucune idée particulière. » Même sécheresse d'âme dans la grotte de Bethléem : il en regarde les murs comme on fait de ceux d'un musée, avec une sensibilité lointaine et presque absente : « Rien n'est plus agréable et plus dévot que cette église souterraine, elle est enrichie de tableaux des écoles italienne et espa-

gnole; les ornemens ordinaires de la crèche sont de satin bleu brodé en argent, » etc., etc.; et l'inventaire continue impitoyablement. C'est avec la même indifférence qu'il dresse, quelques pages plus loin, la liste des « divers comestibles de Jérusalem » et de leur prix, et qu'il nous recopie, sans nous faire grâce d'un feuillet, son carnet de dépenses dans la ville sainte. Il a besoin de tous ces détails concrets pour se certifier à lui-même que cette si brève excursion palestinienne ne fut pas un rêve; mais tout ce récit impersonnel, encombré de statistiques et de commentaires érudits, ne laisse voir ni émotion ni joie. Il semble que ce soit l'accomplissement d'une corvée sacrée, qu'on exécute au pas de course en n'aspirant qu'à la fin. Ce n'est point ce pèlerin pressé qui caresserait le rêve de tant d'âmes pieuses de pouvoir achever leur vie en Terre-Sainte : « Je ne connais pas, dit-il, en parlant des Franciscains de Jérusalem, de martyre comparable à celui de ces infortunés religieux. » Il ne sait pas sentir quelle douceur ce peut être pour eux de veiller au pied du Calvaire et de reposer leurs yeux sur les horizons évangéliques.

Eh quoi! le christianisme de ce chevalier breton ne serait donc qu'une attitude, et son pèlerinage une simple parade d'acteur? Certes non! mais ce chrétien sincère accomplit sans plaisir ce qu'il considère comme un devoir. Il a eu et il aura encore de beaux instans d'émotion religieuse, où il éprouvera avec acuité la misère de son cœur et se tournera vers la Croix comme vers la seule puissance devant laquelle on puisse « s'humilier sans s'avilir. » Mais, cette fois, il apporte au Calvaire un cœur tout paganisé par l'amour, un cœur qui ne veut rien sacrifier de ses désirs, et qui, dans le sanctuaire des saintes douleurs, ne rêve que volupté. De là un malaise qu'il n'ose pas confesser dans son livre, mais dont il a souffert, une hâte fébrile qui veut tuer les pensées importunes à force d'agitation. Du reste, nous avons son aveu. Il a cru plus discret de le supprimer plus tard, mais Sainte-Beuve l'avait conservé et ne l'a pas laissé oublier : c'est la clef spirituelle de l'*Itinéraire* (1).

Mais ai-je tout dit dans l'*Itinéraire* sur ce voyage commencé au port de Desdemona et d'Othello? Allais-je au tombeau du Christ dans les dispositions du repentir? Une seule pensée m'absorbait; je comptais avec impa-

(1) Sur ce texte, dont on a maladroitement contesté l'authenticité, voyez la démonstration définitive de M. G. Michaut dans ses *Études sur Sainte-Beuve*.

tience les momens. Du bord de mon navire, les regards attachés à l'Étoile du soir, je lui demandais des vents pour cingler plus vite, de la gloire pour me faire aimer. J'espérais en trouver à Sparte, à Sion, à Memphis, à Carthage, et l'apporter à l'Alhambra.

L'aveu est encore enveloppé; mais aujourd'hui nous en avons pénétré « le mystère. » Ce sont les « Madames » de René qui troublent le pèlerin sur la terre des prophètes, au tombeau de Jésus; et le long pèlerinage de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris nous apparaît maintenant comme un détour sentimental, pour passer plus décemment, et aussi plus « glorieusement, » d'une de « ses Madames » à l'autre. « Il part, disait la pauvre Mme de Custine, pour remplir ses vœux et détruire les miens. » Elle ne croyait pas si bien dire, la charmante petite femme que le chevalier de Boufflers avait nommée « la reine des roses. » Ce n'était pas seulement la « chimère de Grèce » qui était sa rivale. Une autre, à l'Alhambra, allait plus douloureusement encore « détruire ses vœux. » Mme de Chateaubriand, moins amoureuse, était plus fine que la châtelaine de Fervaques, et ses inquiétudes plus précises. Quand elle s'était vue congédiée à Venise, elle avait compris que, dans ce refus, il entrait de la sollicitude, mais aussi de la discrétion. Sans nouvelles de son pèlerin, elle écrivait anxieusement à Joubert : « Pour moi, je meurs de crainte, je meurs de désespoir..., je meurs de tout... Aurait-il oublié Jérusalem ? Je n'ose m'en flatter; je n'ose même le désirer. » Ces petites lignes sont cruelles. Mme de Chateaubriand ne s'illusionne pas sur la dévotion de son mari. Comme elle est bonne épouse, elle préférerait un risque de moins; comme elle est une épouse digne, elle redoute un scandale de plus. Mieux vaut encore que l'auteur du *Génie* et des *Martyrs* aille au moins toucher le saint tombeau, plutôt que de promener sans vergogne, du Parthénon aux Pyramides, un cœur assoiffé de gloire, parce qu'il est affolé d'amour.

Nous la connaissons, la dame de l'Alhambra. Pauvre Nathalie de Noailles! La folie qui la guettait, comme Lucile, apportera plus tard à René je ne sais quel remords ou, du moins, quel émoi, et arrêtera un instant ce cœur frivole dans un frisson d'épouvante. Mais, à l'Alhambra, elle n'était encore que la femme vive et gaie, dont le rire, les chansons, « les grâces dansantes » ensorcelaient René et lui faisaient mal à force de lui faire plaisir. « Jours de séduction, d'enchantement et de

délire, » comme il l'écrit lui-même, ils achèvent en joie de vivre ses méditations sur les ruines.

A la fin de son *Itinéraire*, il a mis une coquetterie d'amateur à entasser savamment des « pièces justificatives » qu'on ne lit point et qu'on n'est point sûr qu'il ait lues. S'il avait voulu être vrai, il aurait annexé à l'*Itinéraire* son post-scriptum naturel, qui est le *Dernier Abencerage*. C'est là que le chevalier de Terre-Sainte s'est travesti en Maure galant et qu'il a risqué un premier aveu sur la conclusion amoureuse de sa croisade : « C'est en vain, dit-il, que Ben-Hamet ne veut s'occuper que de son pèlerinage... La fleur qu'il cherche maintenant, c'est la belle chrétienne. » Ne parlons donc plus de « pèlerinage » à Jérusalem. Si l'*Itinéraire* prétendait rester le journal d'un « pèlerin, » il faudrait le comparer à cette « pomme de Sodome, » que Chateaubriand, plus fortuné que tant de voyageurs, a su recueillir dans la plaine du Jourdain : « Agréable à l'œil, mais amère au goût et pleine de cendres. »

Heureusement, même à la première page de son *Itinéraire*, le vicomte de Chateaubriand se débarrasse vite de son bourdon : il n'oublie pas qu'il est artiste et qu'il veut placer ses *Martyrs* dans des paysages authentiques, qu'il est un lettré et qu'il veut « compléter le cercle de ses études » par un voyage en Orient. C'est moins édifiant, mais c'est plus digne de lui. Ne demandons point à ce pèlerin que l'amour attend, des émotions qu'il ne cherche pas : il veut donner une fête à ses yeux et un aliment à son intelligence. Mais ne métamorphosons pas prématurément en poète imaginatif cet humaniste érudit qui veut voir les choses de près. Il vante au contraire son bon sens vulgaire, son exactitude, son besoin de précision : « Je suis, dit-il plaisamment, de la race des Celtes et des tortues, race pédestre, et non du sang des Tartares et des oiseaux, races pourvues de chevaux et d'ailes. » Essayons de suivre la « tortue, » mais je crains un peu qu'elle nous échappe.

II

De la suivre pourtant semble tâche aisée. N'avons-nous pas l'*Itinéraire*, où « sa vie, à ce qu'il prétend, est exposée heure par heure ? » Mais l'expérience américaine nous a rendu méfians ; et nous voulons contrôler avant d'enregistrer. Nous le

pouvons. Grâce un peu à Chateaubriand lui-même, comme il s'en fait gloire, chacun sait aujourd'hui que Jérusalem n'est plus « au bout du monde. » Il n'est plus nécessaire d'être un chevalier à l'âme aventureuse pour aller remplir au Jourdain un bidon de fer-blanc; et il faut un minimum d'héroïsme pour refaire, derrière Chateaubriand, son « itinéraire » d'il y a cent ans. Mais le voyageur moderne a beau arriver en chemin de fer à Jérusalem et à Olympie, il a beau visiter « à la vapeur » toutes les « curiosités » d'un univers rapetissé, — la fougue dévorante de Chateaubriand le déconcerte. Près d'un tel homme, qui a tant fait et tant vu en si peu de jours, il sent l'insuffisance de ses souvenirs personnels, et doit chercher des aides. Les voici :

Le premier ne paraît pas d'abord un très redoutable critique : c'est Julien, Julien tout court, « le frère de la cuisinière » de M. de Chateaubriand, qui a été promu, pour le voyage, à la dignité de valet de chambre. On sait, par une jolie lettre de Joubert, que ce brave garçon avait été équipé par son maître comme un « icoglan » du Grand Seigneur. Joubert nous le montre sur le siège de la confortable « dormeuse » qui emmène vers Venise M. et Mme de Chateaubriand.

Il faut dire que cet icoglan, qui est, d'ailleurs, un brave garçon, a au moins quarante-six ans et la peau d'un rôti brûlé. Or il l'a affublé d'une espèce de turban bleu orné de galons d'or, petite veste et pantalon de même couleur : il a oublié les moustaches, ce qui sera la cause que ce pauvre homme, qui a l'air fort doux et l'œil d'un menuisier honnête, tel qu'il avait toujours été, ne pourra faire peur à personne, et fera rire tout le monde, à commencer par son patron.

On ne peut pas être plus vigoureusement barbouillé de « couleur locale; » et j'imagine que M. Jourdain, partant chez le Grand Turc, aurait ainsi déguisé ses gens; mais M. Jourdain n'aurait pas ri. C'est de cet icoglan placide que viendra parfois la contradiction, car Julien, lui aussi, a pris des notes de voyage. On le savait déjà par Chateaubriand : « Julien, mon domestique et compagnon, a, de son côté, fait son *Itinéraire.* » Le maître n'a pas refusé au valet l'honneur de le consulter et a vanté son « exactitude. » Il n'a même pas cru pouvoir mieux faire, dans les *Mémoires d'outre-tombe*, pour rappeler les principaux épisodes de son voyage, que de ranger en citations parallèles quelques fragmens significatifs de leurs deux *Itinéraires*,

« afin, dit-il, de mettre dans un plus grand jour la manière dont on est frappé dans l'ordre de la société et de la hiérarchie des intelligences. »

Julien non plus, constate Chateaubriand, n'avait pas une âme de pèlerin : « il n'est pas beaucoup frappé des saints lieux; en vrai philosophe, il est sec. » « Le Calvaire, écrit Julien, est une hauteur semblable à beaucoup d'autres hauteurs sur lesquelles nous avons monté... La vallée de Josaphat ressemble à un fossé de rempart. » Évidemment, ceci est plus « sec » encore que l'*Itinéraire* de Monsieur. Mais peut-être Julien avait-il la pudeur de sa piété et gardait-il une petite oasis sentimentale où il aimait se réfugier. Ce qu'il nous reste de ses notes nous montre un garçon rassis, précis, qui ne perd jamais le contact avec le réel et qui cherche surtout à sustenter convenablement « sa guenille. » L'aspect économique des choses le passionne; le prix et la valeur des denrées retiennent volontiers sa méditation. Il a dû être un intendant admirable et bien surveiller la « cantine. » Grâce à ce compagnon très positif, M. de Chateaubriand a pu rêver à son aise, et voir bien des choses qui échappaient à Julien. En l'introduisant dans ses *Mémoires*, il a trouvé plaisant de faire sentir à son lecteur comme un même univers se reflète différemment dans des yeux différens. Mais c'était donner aux érudits de l'avenir une suggestion trop tentante.

Il existe encore aujourd'hui, l'*Itinéraire* de Julien, le manuscrit même que Chateaubriand a tenu dans ses mains et partiellement transcrit. De place en place, la plume hautaine et dure du maître a marqué son passage. Julien, sans façon, appelle son compagnon de route « M. de Chateaubriand. » M. de Chateaubriand, qui n'a pas seulement le sentiment de « la hiérarchie des intelligences, » mais aussi de « l'ordre de la société, » efface partout les deux derniers mots, et se fait appeler *Monsieur* selon le protocole. Un malicieux lettré, à qui le manuscrit de Julien avait passé par les mains, jugea que ces notes de voyage, qui avaient collaboré obscurément à la confection d'un chef-d'œuvre, n'étaient point méprisables, et les publia intégralement (1).

Il refit, en sens inverse, le travail de Chateaubriand. Celui-ci avait mis en regard de son *Itinéraire* des fragmens de Julien;

(1) *Itinéraire de Paris à Jérusalem, par Julien, domestique de M. de Chateaubriand*, publié par Édouard Champion. 1 vol. in-8, Champion.

en regard de l'*Itinéraire* de Julien, M. Édouard Champion a placé des fragmens de Chateaubriand, — rapprochemens toujours profitables, mais parfois inquiétans. Avec un plaisir qu'il ne dissimule pas, il souligne la divergence des textes : c'est de fort bonne guerre ; et cette annotation de Julien par Chateaubriand lui-même est tout à fait divertissante. Très souvent la note de Chateaubriand s'ajoute au texte pour en signaler les lacunes. Pendant que Julien somnolait, faisait ses comptes ou regardait distraitement devant lui, des événemens se passaient qui auraient dû émouvoir cette âme simple, à ce que croit M. Champion. Chateaubriand entre chez l'aga de Kircagach « complètement armé, botté, éperonné, avec un fouet à la main. » Un spahi trouve l'attitude du Français irrespectueuse pour l'aga, « le saisit par le bras gauche et le tire de force en arrière. Je lui sanglai à travers le visage, dit Chateaubriand, un coup de fouet si bien appliqué qu'il fut obligé de lâcher prise. » Julien n'a rien vu ni rien entendu, car il ne souffle mot. — Dans le corridor du couvent de Jérusalem, deux jeunes soldats du pacha veulent plaisanter avec le chevalier franc et jouent un peu rudement avec lui. « Un de ces Tartares, passant derrière moi, me prit la tête, me la courba de force, tandis que son camarade, baissant le collet de mon habit, me frappait le cou avec le dos de son sabre nu. Le drogman se mit à beugler. Je me débarrassai des mains des spahis ; je sautai à la gorge de celui qui m'avait saisi par la tête : d'une main lui arrachant le barbe, et de l'autre l'étranglant contre le mur, je le fis devenir noir comme mon chapeau. » Ici encore Julien ne dit rien ; mais Chateaubriand ne dit point qu'il fût là et ne parle que du drogman. D'ailleurs, Julien aurait été là qu'il n'eût senti qu'un rapide frisson. Chateaubriand avoue lui-même que ces deux Turcs « n'étaient pas bien redoutables, car, à la honte de Mahomet, ils étaient ivres à tomber. » Il ne fut point désagréable à un descendant des Croisés de malmener sans grand risque quelques serviteurs d'Allah et de tirer la barbe à Turc. Tout cela, c'était « de la gloire pour se faire aimer. »

Julien, que personne n'attendait à l'Alhambra, n'avait pas besoin d'enregistrer ces menus faits. Il ne préparait point d'épopée et ne savait peut-être pas qu'il y avait eu des Croisés. Sa plume était inexperte à transposer sur le mode héroïque des aventures insignifiantes, telles que les rues de Paris pouvaient

lui en offrir tous les soirs. Tempérament pacifique et froid, il aurait fallu un grand tapage pour l'émouvoir. « Quant à Julien, disait son maître, il n'était jamais étonné. Le monde avait passé sous ses yeux sans qu'il l'eût regardé ; il se croyait toujours rue Saint-Honoré, et me disait du plus grand sang-froid du monde, en menant son cheval au petit pas : Monsieur, est-ce qu'il n'y a pas de police dans ce pays-ci pour réprimer ces gens-là ? » Chateaubriand a fait son voyage dans un petit crépitement d'épopée. Quoi de surprenant si Julien ne l'a pas entendu !

La critique de M. Champion est donc un peu trop démocratique : il ne sait pas résister au plaisir de donner toujours raison au valet ; et parfois c'est le valet qui a tort, même sur des points de fait. Et puis, il ne suffit pas de voir peu et de voir de près pour voir vrai ; tout compte fait, les yeux de Chateaubriand savent mieux voir, et plus juste ; et il y a plus de vérité, même locale et particulière, dans le livre de Chateaubriand que dans les notes du valet.

Pourtant il reste précieux, ce bon Julien, et son manuscrit n'est point négligeable. Souvent les deux *Itinéraires* se contredisent, parce que l'histoire, quoi qu'on fasse, demeure une science conjecturale et qu'il est bon de prendre, par instans, des leçons de modestie ou de prudence. Au sortir de Jaffa, raconte Julien, nous sommes allés à Bethléem, puis à Jérusalem. Au sortir de Jaffa, raconte Chateaubriand, nous sommes allés à Jérusalem, puis à Bethléem. — Arrivés au port de Stampalie, dit Julien, « Monsieur n'a pas voulu descendre à terre ; nous ne sommes descendus que trois : le capitaine, un officier et moi. » « Nous mouillâmes sur la côte, dit Monsieur, je descendis à terre avec le capitaine. » — « Nous étions couverts d'armes, habillés à la française et très décidés à ne souffrir aucune insulte, » écrit encore Monsieur, en racontant leur retour du Jourdain. « Nous étions très mal vêtus, avoue Julien, car, avec nos robes d'Arabes par-dessus nos vêtemens français, nous aurions effrayé tous les honnêtes gens. » Qui des deux a dit vrai ? Il faut peut-être se résigner à ne le point savoir. Mais parfois le récit de Julien a toute chance d'être plus véridique. En quittant Pergame, raconte l'auteur de l'*Itinéraire*, « je fus saisi d'un accès de sommeil si violent qu'il me fut impossible de le vaincre et je tombai par-dessus la tête de mon cheval. J'aurais dû me rompre le cou ; j'en fus quitte pour une légère contusion. » Il

rappelle sa mésaventure dans les *Mémoires*, et il ajoute : « Julien raconte aussi l'accident, et il fait, à propos des routes et des chevaux, des remarques dont je certifie l'exactitude. » Là-dessus, il copie quelques lignes de l'*Itinéraire* de Julien. Le texte en est bien exact, mais il est déplacé; et c'est sur la route de Jéricho, en descendant vers la Mer Morte, que Chateaubriand a eu cet accès de sommeil un peu impertinent. Puisqu'il « certifie » lui-même « l'exactitude de Julien, » c'est Julien cette fois que nous croirons. S'endormir sur la route de Pergame, passe encore, mais sur la route de Jéricho, c'est d'un pèlerin que le respect et la piété tiennent insuffisamment en haleine ! L'épisode fut transposé par déférence pour les lieux saints.

Honnête Julien, tu n'as pas de ces pudeurs ! Tu dis les choses rondement, ingénument, sans penser qu'il faut sauvegarder l'honneur de la chevalerie française ! Et c'est sans malice aussi que tu donnes la date exacte de votre départ de Jérusalem : le 10 octobre. Monsieur dit le 13, parce qu'il juge peu décent de quitter la ville sainte après trois jours : il a peur de paraître un pèlerin trop désireux de partir; et puis il sait tant de choses sur Jérusalem qu'il faut bien lui laisser le temps de les voir. Mais ici, Julien, tu as encore raison, et c'est Monsieur lui-même qui le certifie. Tu places, comme lui, au 16 octobre votre embarquement pour Alexandrie; et, dans une autre partie de son *Itinéraire*, Monsieur a dit imprudemment : « Je passai *cinq* jours à Jaffa à mon retour de Jérusalem. » Il a bien passé cinq jours à Jaffa, et trois seulement à Jérusalem. Il ne sait même à quoi occuper dans son livre ces jours supplémentaires qu'il s'est octroyés rétrospectivement ; et c'est ce qui nous a valu cette promenade autour des remparts, un Tasse à la main, promenade fictive, où Sainte-Beuve, d'ordinaire mieux avisé, a cru pouvoir admirer « une belle critique de la *Jérusalem délivrée* faite en présence des lieux. »

Julien, qui a écrit son *Itinéraire* après celui de Monsieur, — Julien, l'historien sans fraude, sinon sans erreur, qui a rendu à la vérité ces ingénus témoignages, mais qui avait trop vif le respect des convenances pour contester ouvertement les dires de Monsieur, — est un contradicteur innocent et involontaire. Le docteur Avramiotti n'est point de cette race. Sa petite brochure (1)

(1) *Alcuni cenni critici nel viaggio in Grecia che compone la prima parte dell'*

est écrite sur un ton rageur et indigné qui amuse d'abord. On comprend un peu, du reste, son irritation. Il habitait Argos quand arriva Chateaubriand. L'aubaine était rare pour un archéologue de province. A ce visiteur illustre, qui ne pouvait manquer d'être un savant, il comptait bien présenter une à une toutes les pierres du pays, et faire admirer sa science en faisant admirer les lieux. Mais le grand homme passa chez lui en coup de vent, monta sur la hauteur, promena un regard sommaire sur la plaine et l'horizon, se déclara satisfait de ce coup d'œil, et laissa le docteur très déçu. La page qu'il lui consacra dans l'*Itinéraire* acheva de l'aigrir : elle était d'un dédain parfait et d'une inexactitude toute chateaubrianesque. Elle le représentait comme un Vénitien exilé en Grèce, toujours en mal de Venise, et commençait ainsi : « Je fus reçu à Argos par le médecin italien Avramiotti, que M. Pouqueville vit à Nauplie. » Avramiotti était né à Zante, il était Grec de sang et de religion, n'aimait que son pays, n'avait jamais été à Venise, n'avait jamais vu Pouqueville. A l'en croire, le reste de l'*Itinéraire* méritait pareille confiance. Pas à pas, sur cette terre de Grèce qu'il connaissait bien, il a poursuivi de sa vengeance érudite ce Français frivole qui avait fait fi de ses conseils. Sans pitié, il souligne ses bévues et ce qu'il appelle lourdement ses « mensonges; » il ne lui passe aucune négligence, aucune étourderie. Il entend même lui refuser la satisfaction d'avoir dépensé 50 000 francs pour son voyage; il vérifie les notes, réduit les pourboires, refait les additions et dénonce en ce faux grand seigneur un voyageur au rabais.

On doit reconnaître qu'il a presque toujours raison; mais il a raison sans bonne grâce et sans esprit. Il se moque à gorge déployée, lève les bras au ciel avec indignation et en arrive vite aux gros mots. Ce réquisitoire trépidant et grincheux finit par lasser. Il contient pourtant une scène admirable, d'un comique inconscient, mais qui n'en est que plus savoureux. Jamais René n'a été plus franc : il va nous dire sa méthode.

En arrivant dans Argos, il avait été droit chez Avramiotti, à qui il était recommandé. On avait causé, et longuement. Le médecin détaillait les richesses archéologiques de la région, les fouilles et les découvertes récentes, toutes les voluptés qui, sans

Itinerario da Parigi a Gerusalemme del signor F. A. de Chateaubriand. Padova, Bettoni, 1816.

doute, attendaient son hôte pour les jours suivans. Celui-ci, qui semblait écouter, ripostait par des vers de Virgile, d'Homère ou d'Horace, et par des versets de la Bible. A parler de ces choses, son imagination s'enflammait : il était heureux. Ce plaisir lui suffisait ; et il terminait la conversation en demandant ses chevaux pour le lendemain, dès l'aurore. Stupeur d'Avramiotti. « Ce serait un crime, s'écriait-il, d'être venu jusqu'à Argos et de ne point la visiter. » L'autre, bon garçon malgré ses airs cavaliers, se laisse faire : il prolongera d'un jour.

Le lendemain, il se rend au château et déclare n'avoir jamais admiré panorama plus vaste. Sur quoi, raconte Avramiotti, je lui réplique que les généraux seuls se contentent de regarder le terrain d'une hauteur pour disposer leur troupes, ou encore les peintres pour dessiner un paysage; mais l'érudit recherche toutes les pierres, toutes les inscriptions, et confronte les textes avec ses remarques. Il me répond que la nature ne l'a point fait pour ces études serviles, qu'une hauteur lui suffisait pour réveiller dans sa mémoire les riantes images de la fable et de l'histoire. Et la réponse était juste, ajoute Avramiotti. En planant au-dessus de l'Olympe et du Pinde, il place à sa fantaisie les villes, les temples, les édifices... Je conseille ensuite à notre voyageur de se rendre au théâtre. — Je l'ai vu en arrivant. — Avez-vous remarqué ces sièges creusés dans le roc, son fondement de structure grecque, l'édifice de construction romaine? — Je ne me suis pas détourné de mon chemin pour de pareilles minuties; ce que j'ai vu de loin me suffit. — Mais, monsieur, vous ne ressemblez pas aux autres voyageurs ; ils ne ménagent ni fatigues, ni dangers, ni argent pour voir une ruine. Excusez-moi si j'ose vous dire que cette excursion vous était inutile; elle ne vous procurera qu'une fièvre pour tout l'hiver. — De tout cela, poursuit Avramiotti, il était aisé de conclure qu'il voulait toucher matériellement les lieux fameux de l'antiquité, mais non point les connaître.

O poète, vous avez encore plus scandalisé qu'irrité le docte Avramiotti ; et vous sentirez durement sa rancune d'archéologue. Si, plus tard, vous avez lu son aigre pamphlet, vous avez dû sourire. C'est vrai, « vous n'êtes pas un voyageur comme les autres. » Vous demandez seulement à de nobles paysages de nourrir votre rêverie, d'accueillir vos réminiscences, et de leur offrir un cadre digne d'elles. Vous avez bien répondu à ce gratteur de pierres : « vous n'êtes pas fait pour ces études serviles. » Mais pourquoi allez-vous si tôt oublier le serment du château d'Argos?

En quittant à regret, sur la frontière grecque, le voyageur qu'il avait poursuivi de sa critique tenace, Avramiotti souhaitait

qu'un « ami de la Vérité » le remplaçât pour la fin de l'*Itinéraire* et achevât sa rude besogne auprès de l'« imposteur. » Le vœu d'Avramiotti vient de se réaliser; et ce Grec a trouvé cent ans plus tard, chez un Arménien, l'héritier de ses vengeances.

Ce n'est pas que le jeune et subtil Mékhitariste, qui s'est imposé comme compagnon à l'auteur de l'*Itinéraire*, lui ait montré un visage bien farouche. Après avoir découvert, dans une surprise presque indignée, les premiers « mensonges » de Chateaubriand, il a senti bien vite s'émousser en lui la volupté de l'indignation ; il a compris qu'il serait ridicule de faire le régent de collège avec un écolier de cette qualité, et il s'est contenté d'enregistrer sans fracas les résultats divertissans de son enquête. Aussi honnête que Julien, plus savant qu'Avramiotti, et mieux armé encore pour faire l'inquisiteur, s'il l'eût voulu, il a cédé sans peine à la contagion du maître ironiste qu'il accompagnait ; et, laissant là férule et bonnet doctoral, il a préféré tempérer ses remarques d'admiration et s'introduire amicalement dans l'intimité d'un grand artiste (1).

Il ne lui a pourtant épargné aucune des formalités et des minuties de la critique. Il a d'abord observé qu'avant de faire paraître son *Itinéraire* complet de 1811, Chateaubriand en avait publié des extraits anticipés à la suite de la 3e édition des *Martyrs ;* et, rien qu'à juxtaposer ces deux textes, qui auraient dû être identiques, il a bien compris que ce hardi voyageur n'était vraiment pas « comme les autres » et que les contradictions ne l'embarrassaient guère. Non seulement, dans cet espace d'un an, les paysages qu'il avait vus jadis avaient pris de nouvelles couleurs, mais le tragique des situations s'était renforcé, des actes d'héroïsme s'étaient insinués dans la trame du récit, les noms de lieux avaient changé comme au petit bonheur, les jours s'étaient raccourcis ou allongés selon une fantaisie dont la loi échappait. En 1810, sa dernière étape avant Argos s'appelait Saint-Pierre ; en 1811, elle s'appelle Saint-Paul ; sur quoi, Avramiotti pousse les hauts cris, déclare qu'il n'y a jamais eu de Saint-Paul en Grèce, et que Chateaubriand l'a créé de toutes pièces. S'il avait lu le premier texte, toute son indi-

(1) P. Garabed Der-Sahaghian, *Chateaubriand en Orient*. Ce travail, qui a été fait sous ma direction et qui fut d'abord une thèse de doctorat présentée à l'Université de Fribourg, vient de paraître à Venise (Saint-Lazare), Imprimerie arménienne, in-8. En dépôt à Paris, à la librairie Champion.

gnation tombait, car il y a bien un Saint-Pierre sur la route d'Argos. En 1810, au sortir d'Athènes, le voyageur est retenu huit jours par la fièvre à Keratia; en 1811, la fièvre le quitte au bout de trois jours; mais, cette fois, la correction est moins innocente : ces cinq jours lui étaient nécessaires; il faut qu'il les répartisse entre Athènes, Mégare et Corinthe, car son épopée attique, si touffue, si riche de souvenirs, de connaissances et d'excursions, se sentait un peu à l'étroit dans les quelques jours où il aurait fallu l'enfermer sans ce petit supplément providentiel.

Cette première expérience est salutaire : elle atténue les étonnemens que réserve une critique serrée de l'*Itinéraire*. Mais, pour se la permettre, il faut un grand courage, car il faut refaire le voyage de Chateaubriand avec lui, non seulement sur la carte, mais dans les livres, et ce voyage-là est moins malaisé, mais plus long. L'ami des Natchez, qui a une horreur instinctive de sauvage « pour ces nids à rats qu'on appelle bibliothèques, » et un mépris de gentilhomme breton pour tous les érudits, a eu cependant, de loin en loin, quelques fougueuses velléités d'érudition, qui ressemblent à des poussées de fièvre : s'il donne alors ses preuves, il les entasse par monceaux; mais bientôt la fièvre tombe : au bout de quelques pages, le vrai Chateaubriand reparaît, qui repousse du pied textes et monumens, et remonte dans ses nuages. Le *Génie* et l'*Essai sur les révolutions* avaient déjà témoigné de cette érudition intermittente. L'*Itinéraire* nous offre, lui aussi, des exemples bien étranges de ce dédoublement de personnalité. La première impression du lecteur, en parcourant l'*Itinéraire*, est celle de Chateaubriand lui-même, quand il aperçut le Carmel : « On se sent rempli de crainte et de respect; » respect pour tant de science, crainte de s'attaquer à un chevalier si bardé de références; car elles pullulent sous sa plume : grands et petits auteurs, scoliastes et grammairiens anciens, voyageurs byzantins et moyenâgeux, archéologues contemporains, érudits de tout poil et de toute langue, il semble qu'il ait tout lu. « Je puis assurer, écrit-il négligemment et en manière de parenthèse, que quiconque a eu, comme moi, la patience de lire à peu près deux cents relations modernes de la Terre-Sainte, les compilations rabbiniques et les passages des Anciens sur la Judée, ne connaît rien du tout encore. » Un tel homme, qui a tant lu, et qui avoue l'insuffisance de ses lectures,

est un homme redoutable, quand on songe surtout que chacun de ces textes, à ce qu'il dit, est passé sous son contrôle, et qu'il a voulu partout atteindre le vrai. Que de fois, avant de commencer un récit ou après avoir brossé un tableau, il fait une pause, et dit solennellement : « Je réponds de sa vérité ! »

Ces déclarations de principes abondent dans l'*Itinéraire*. « J'ai, assure-t-il, un maudit amour de la vérité et une crainte de dire ce qui n'est pas, qui l'emportent sur toute autre considération ; » et ailleurs : « Je déteste les descriptions qui manquent de vérité ; et, quand un ruisseau est sans eau, je veux qu'on me le dise. On verra que je n'ai point embelli les rives du Jourdain, ni transformé cette rivière en un grand fleuve. J'étais là cependant bien à mon aise pour mentir ; » et ailleurs encore, — dans une note qui serait un peu scélérate, si elle n'était d'abord amusante, — après nous avoir informé qu'il renonçait à publier le résultat de ses recherches sur la Judée, parce que les *Mémoires* de l'abbé Guénée rendaient son travail inutile : « J'aurais pu, dit-il, piller les *Mémoires* de l'abbé Guénée, sans en rien dire, à l'exemple de tant d'auteurs, qui se donnent l'air d'avoir puisé dans les sources, quand ils n'ont fait que dépouiller des savans dont ils taisent le nom. Ces fraudes sont très faciles aujourd'hui, car, dans ce siècle de lumières, l'ignorance est grande. » De pareilles professions de foi décourageraient les indiscrets et téméraires enquêteurs, si déjà, dans ce besoin d'assurer sans cesse qu'il n'a point menti et qu'il n'a point volé, alors qu'il aurait pu le faire, nous ne trouvions comme un arrière-goût inquiétant. Mais, lorsqu'on a constaté qu'au moment même où il déclarait si honnêtement : « j'aurais pu piller les *Mémoires* de l'abbé Guénée sans en rien dire, » il venait précisément de « les piller sans en rien dire, » et de lui emprunter, sans le citer, toute son histoire de Jérusalem sous la domination musulmane, — alors on se sent réconforté, et l'on porte une main plus hardie sur cette forteresse scientifique.

Sans donc se laisser intimider par les protestations de l'auteur, ni décourager par son érudition, le P. Garabed Der-Sahaghian a eu le grand courage, qui a trouvé sa récompense et son plaisir, d'examiner tous les livres cités par Chateaubriand ; et, très vite, il s'est rendu compte que cette majestueuse montagne de documens se réduisait à un monticule assez modeste. Il fallait regarder homme par homme toute l'impo-

sante troupe dont il se fait escorter pour reconnaître les vrais compagnons; car voici comment s'y prend ce pèlerin trop roué pour dépister les curieux : il ne cite point les auteurs qu'il exploite, ou ne les cite que pour les contredire et prendre en face d'eux une attitude émancipée, ou encore il les noie dans de longues listes de voyageurs et d'érudits, dont il a trouvé précisément les noms chez ceux-là mêmes qu'il dissimule avec des ruses de Siminole. Des centaines d'auteurs dont il nous a éblouis dans l'*Itinéraire*, il en reste, tout compte fait, une vingtaine, qui n'ont guère quitté sa table, tandis qu'il refaisait son voyage dans son cabinet, et qu'il a mis en coupe réglée seigneurialement. De ces livres, quelques-uns gardent encore un lambeau de réputation, quand ils s'appellent *le Jeune Anacharsis* de l'abbé Barthélemy, ou le *Voyage pittoresque en Grèce* de Choiseul-Gouffier, ou la *Syrie* de Volney. Mais les autres sont des livres sans gloire, pleins de faits, d'observations minutieuses, œuvres honnêtes de quelque voyageur anglais ou allemand, de quelque franciscain ou chanoine archéologue. Qu'ils se nomment Dapper, Doubdan, Chandler, Roger, Pouqueville, Bushing ou Shaw, ils avaient déjà peu de lecteurs au début du XIXe siècle, ils en ont moins encore aujourd'hui ; et ce serait Chateaubriand qui bénéficierait de leur obscurité, si la critique impitoyable ne lui imposait pas des restitutions.

Reconnaissons, d'ailleurs, qu'il met sa marque sur ce qu'il prend. Certaines pages, un peu ternes, de l'*Itinéraire* reprennent une valeur et un attrait, si l'on compare leurs grâces rapides aux masses compactes d'où elles ont pris leur élan. Plusieurs phrases impotentes sont condensées en une phrase alerte, ou majestueuse sans lourdeur ; les petits faits se groupent autour d'un centre, les images se répondent, l'eurythmie pénètre les détails, une épithète fade est supprimée, une épithète ajoutée dessine un contour; quelques mots précis, des chiffres ou des mesures, parlent à l'imagination et enlèvent du vague à une perspective. Parfois un auteur pâteux a une trouvaille imprévue ; elle était comme noyée dans son texte. Le maître la prend, la retouche et lui donne la célébrité. On se rappelle sa description du Jourdain : « Au milieu de la vallée, passe un fleuve décoloré; il se *traîne à regret* vers le lac qui l'engloutit. » Qui croirait que la formule était déjà dans le chanoine Doubdan? « Ce que j'ai trouvé digne d'admiration, dit-il, c'est de voir que ses eaux

entrent *comme à regret* dans la Mer Morte comme en un sépulcre infâme et un cloaque de putréfaction. » L'image expressive a été conservée; deux mots pittoresques l'ont fait valoir; et sur la phrase allégée a pu se poser la rêverie du lecteur.

Chateaubriand a une formule heureuse pour caractériser cette méthode. Rappelant d'un mot tout ce qui avait été écrit sur Jéricho avant lui, il ajoute qu'il juge « inutile de le répéter, à moins de faire, comme tant d'autres, un voyage avec des *Voyages*. » C'est pourtant là ce qu'a fait très souvent l'auteur de l'*Itinéraire;* il a grossi ses souvenirs un peu trop clairsemés avec ceux des autres; et, après avoir fait son premier « itinéraire » sur les lieux, il a refait le second, le plus productif pour son éditeur, à travers les livres des autres. Que de fois, chez lui, *j'ai vu* signifie *j'ai lu*, quand encore il a lu exactement et qu'il n'a pas copié *Paul* pour *Pierre*, *Sosistrate* pour *Sosipatre*, *longueur* pour *largeur*, etc.

Cette méthode est peut-être discutable, mais elle a ses avantages. Elle permet de faire des découvertes à moindres frais : de découvrir les ruines de Sparte dans les *Ruines* de Le Roy et l'emplacement du port de Carthage dans le livre du P. Caroni. Elle permet au voyageur, qui n'a pu visiter Troie, de distinguer très nettement, du haut de son navire, les tombeaux d'Achille et de Patrocle sur le rivage troyen; à celui qui n'a pu rester à Rhodes que le temps de dîner chez le consul, de décrire la ville en archéologue très documenté; au pèlerin hâtif, qui a passé trois jours seulement à Jérusalem, d'écrire avec satisfaction : « J'avais tout vu à Jérusalem, je connaissais l'intérieur et l'extérieur de cette ville, et même beaucoup mieux que je ne connais le dehors et dedans de Paris. » Je le crois volontiers. Combien de fois, depuis le 10 octobre 1806, avait-il parcouru la Via dolorosa sur ses plans et dans ses livres (1)!

(1) Je laisse ici de côté un problème que je n'ai pas encore résolu, et qu'il serait pourtant capital de résoudre. Le 30 septembre 1806, Fauvel, notre consul, qui avait si cordialement accueilli à Athènes « l'aimable et illustre voyageur, » écrivait à M. de Choiseul : « M. de Chateaubriand est arrivé ici le 19 août par mer, venant d'Épidaure où il s'est embarqué après avoir traversé la Morée... Nous n'avons pas eu le temps d'aller à Marathon ni à Éleusis. » (Lettre publiée par M. Louis Hogu, dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, septembre 1912). Fauvel est un homme précis; sa lettre, qui est écrite moins de six semaines après le passage de Chateaubriand, est toute pleine de dates et de petits faits, qui paraissent bien exacts. S'il dit vrai, Chateaubriand aurait vu Corinthe, Éleusis et Mégare comme il a vu le Meschacébé, c'est-à-dire à travers des livres. Je le

Cette méthode ne va pas, du reste, sans quelque risque, quand les livres sont lus trop vite et un peu légèrement. En s'avançant d'Éleusis vers Athènes, Chateaubriand se fait renseigner par Chandler; mais il oublie que Chandler fait la promenade en sens inverse; il en est quitte pour admirer sur sa gauche ce qui est à sa droite. En lisant le *Voyage* de Barthélemy, il oublie que le bon abbé fait voyager son disciple « au IVe siècle avant l'ère vulgaire, » et bravement, à la suite d'Anacharsis, il gravit un « escalier taillé dans le roc, » qui était déjà détruit au temps de Pausanias, dix-sept siècles avant l'auteur de l'*Itinéraire*. Cette mésaventure lui arrive quelquefois, et il a la bonne fortune, ou l'infélicité, comme on voudra, de s'asseoir sur bien des ruines dont on chercherait vainement la trace après lui; mais ceux qui feront les sceptiques sur son *Itinéraire* montreront seulement qu'ils connaissent bien mal la triste situation de la Grèce : « Les destructions s'y multiplient avec une telle rapidité que souvent un voyageur n'aperçoit pas le moindre vestige des monumens qu'un autre voyageur a admirés quelques mois avant lui. »

Ce seront surtout les successeurs de Chateaubriand qui auront à faire cette remarque. Pour lui, plus chanceux, il a pu contempler de près, examiner en détail tous ceux dont ses guides, ancien ou récens, lui ont fourni plus tard la description. Il n'a pour cela aucun effort à faire, ni, quoi qu'il assure, aucun scrupule de sincérité à combattre : son imagination suffit à tout. On n'a pas oublié ces Albanais un peu trop bruyans qui encombrent son bateau de Rosette au Caire. « Nos Albanais, moitié musulmans, moitié chrétiens, criaient *Mahomet* et *Vierge Marie*, tiraient un chapelet de leur poche, prononçaient en français des mots obscènes, avalaient de grandes cruches de vin, lâchaient des coups de fusil en l'air et marchaient sur le ventre des chrétiens et des musulmans. » Tout ce croquis est excellent; mais je soupçonne fort ce « chapelet » d'avoir été simplement le joujou inoffensif dont tant d'Orientaux occupent leurs mains; et je me demande si nous ne devons pas cette spirituelle pochade à la méprise d'une imagination trop pressée. C'est, du moins, cette imagination qui lui montrera dans le Ryndacos le

croirais sans peine, si une page d'Avramiotti (ô ironie des choses!) ne semblait très certainement attester la présence de Chateaubriand à Éleusis. Je soumets cette difficulté aux historiens de René.

Granique d'Alexandre, pour lui permettre d'enrichir sa collection des fleuves célèbres et de boire une fois de plus dans des eaux qui avaient roulé de la gloire. C'est elle qui, en fée bienveillante, transforme sur son passage le moindre soldat turc en pacha, le plus humble papas en patriarche. C'est ainsi qu'en Morée, où il n'y a pas de patriarche, il a été reçu par le patriarche de Morée; c'est ainsi qu'à Jérusalem il a été reçu par le patriarche arménien. « Celui-ci, dit-il, s'appelait Arsenios, de la ville de Césarée en Cappadoce, il était métropolitain de Scythopoli et procureur patriarcal de Jérusalem; il m'écrivit son nom et ses titres en caractères syriaques sur un petit billet que j'ai encore. » Il n'y a jamais eu à Jérusalem de patriarche arménien qui s'appelât Arsenios. Quand Chateaubriand vint en Terre-Sainte, le patriarche arménien était Théodore III, et le vicaire du patriarche s'appelait Jacques. Il n'y a jamais eu de ville arménienne qui s'appelât Scythopoli, et chacun sait que les Arméniens n'écrivent pas en syriaque. Au demeurant, il méritait d'être patriarche, cet aimable Arménien qui reçut si galamment le chevalier français :

Le patriarche, qui ressemblait à un riche Turc, était enveloppé dans des robes de soie, et assis sur des coussins. Je bus d'excellent café de moka; on m'apporta des confitures, de l'eau fraîche, des serviettes blanches; on brûla du bois d'aloès, et je fus parfumé d'essence de roses au point d'en être incommodé.

Ce modeste employé du patriarcat a, sans le savoir, traité, comme il convenait, une des grandes gloires d'ici-bas; et, avec son essence de rose et sa fumée d'aloès, il a placé cette idole dans son cadre. Rien pourtant ne vaut peut-être, comme transposition amusante de la réalité, la soirée passée à Misitra « chez un des principaux Turcs de l'endroit, appelé Ibrahim-bey : »

Nous mîmes pied à terre dans sa cour, et ses esclaves m'introduisirent dans la salle des étrangers; elle était remplie de musulmans, qui tous étaient, comme moi, des voyageurs ou des hôtes d'Ibrahim. Je pris ma place sur le divan au milieu d'eux... Notre hôte arriva; on lui avait porté la lettre de M. Vial. Ibrahim, âgé d'environ soixante ans, avait la physionomie douce et ouverte. Il vint à moi, me prit affectueusement la main, me bénit.

La conversation s'engage; d'abord très simple, elle s'élève

aux choses célestes : « La religion est une espèce de langue universelle entendue par tous les hommes. » Cependant on mange dans le va-et-vient de la salle, et bientôt chacun s'endort. La nuit passée, un à un les hôtes d'Ibrahim, après avoir fait une toilette sommaire, quittent la place « en traînant majestueusement leurs babouches. » De nouveaux les « esclaves » d'Ibrahim apportent au Français le ragoût du matin, lui versent de l'eau sur les mains, lui présentent une serviette.

Cette salle d'étrangers où je prenais mon repas offrait une scène assez touchante, et qui rappelait les anciennes mœurs de l'Orient. Tous les hôtes d'Ibrahim n'étaient pas riches, il s'en fallait beaucoup; plusieurs même étaient de véritables mendians : pourtant ils étaient assis sur le même divan avec les Turcs qui avaient un grand train de chevaux et d'esclaves... Ibrahim saluait également ses hôtes, parlait à chacun, faisait donner à manger à tous. Il y avait des esclaves en haillons à qui des esclaves portaient respectueusement le café. On reconnaît là les principes charitables du Coran... On m'a dit qu'en Asie, il y a encore des familles turques qui ont les mœurs, la simplicité et la candeur des premiers âges; je le crois, car Ibrahim est certainement un des hommes les plus vénérables que j'aie jamais rencontrés.

En lisant cette description complaisante, d'une candeur toute patriarcale, l'homme sans imagination qu'est Avramiotti s'indigne et demeure stupide : « Il n'y a, dit-il, à Misitra aucun Turc de distinction qui s'appelle Ibrahim, à moins qu'on ne veuille parler du tenancier abject et misérable d'un khan. » Et c'est bien cela, en effet : cette maison des anciens âges, où l'on retrouve la fraternité primitive, n'est qu'un khan sur la route; et le « vénérable » Ibrahim, ce patriarche, qui aurait mérité de causer avec Abraham et Jacob, n'est qu'une manière d'aubergiste, dont c'est le métier de faire bon visage à tous les voyageurs. Quiconque, en pays turc, aura passé, ne fût-ce qu'une heure, dans un khan, ne lira point sans sourire les nobles pages de l'*Itinéraire*.

Mais cet homme admirable n'a pas besoin que la réalité lui donne une première suggestion pour la dépasser : quelques mots dans un livre décident de ce qu'il a fait, vu et entendu. Parce que Bushing lui a appris qu'on « avait ramassé des poissons morts sur le rivage de la Mer Morte, » il croit y entendre, « à minuit, des légions de petits poissons qui viennent sauter au rivage. » Ce même Bushing assure « qu'en mettant dans sa bouche l'eau du lac Asphaltite, on la trouve astringente comme

une forte solution d'alun. » Chateaubriand, lui aussi, « la porte à sa bouche, » et « elle produit sur ses lèvres l'effet d'une forte solution d'alun. » Dapper signale un courant sur les côtes de Rhodes : ce courant ne manquera pas d'entraîner le vaisseau des pèlerins. Chandler, qui est monté souvent sur l'Acropole, « a observé que les corneilles voltigeaient autour du rocher, sans jamais s'élever jusqu'au haut du sommet. » Quand Chateaubriand, « du haut de l'Acropolis, verra le soleil se lever, » les corneilles de Chandler « qui nichent autour de la citadelle, mais ne franchissent jamais son sommet, » sortiront pour lui du rocher, et les premiers rayons d'un jour complaisant viendront « glacer de rose leurs ailes noires et lustrées. » A Mégare, où il n'est peut-être pas allé, la fièvre le prend en souvenir de Virgile, il retrouve sur le rivage les lavandières de Chandler, qui battaient leur linge depuis quarante ans ; et, comme il a de la chance, « l'Albanais qui le reçoit le régale avant son départ d'une de ces poules sans croupion et sans queue » auxquelles Chandler avait consacré une note érudite. Pourquoi non ? Un jour qu'il se demandait « où il pourrait courir afin d'attirer l'attention du public, » n'a-t-il pas rêvé qu'il remontait le Gange ? « Là, disait-il, je verrais la longue ligne noire et droite des bois qui défendent l'accès de l'Himalaya ; lorsque, parvenu au col qui attache les deux principaux sommets du mont Ganghour, je découvrirais l'amphithéâtre incommensurable des neiges éternelles ; lorsque je demanderais à mes guides... le nom des autres montagnes de l'Est, ils me répondraient qu'elles bordent l'empire chinois. » Ne croirait-on pas qu'il les a vues ? On entend presque la réponse des guides. Que de temples et de rivages il a « vus » ainsi, avec ses yeux intérieurs, en Palestine et en Grèce !

Après cela, irons-nous crier au « Tartarin ? » Quelle incompréhension et quelle faute de goût ! Même en l'allégeant çà et là de drames sans terreur et de naufrages sans risque, il reste, dans cet « itinéraire, » quelques rudes tempêtes, où il fallait être Breton pour se sentir à l'aise, quelques belles chevauchées ardentes et suffisamment périlleuses pour être honorables. Le vicomte de Chateaubriand ne voyage certes pas comme un petit bourgeois d'aujourd'hui, qui, son Baedeker en main, consacre à chaque chose sur sa route un temps strictement proportionné à son importance et fait une halte décente devant les chefs-

d'œuvre honorés des deux astérisques. Il va à travers le monde à la cavalière, par bonds fiévreux qui restent incompréhensibles pour nous. L'homme qui demeurera six semaines à Tunis se contente de trois jours à Jérusalem et d'autant pour Athènes. Il a des lassitudes et des somnolences énigmatiques, puis de brusques élans, qui semblent ne devoir jamais s'épuiser. Il traverse les pays à bride abattue, arrive en pleine nuit à l'étape, en repart avant l'aurore, et tandis que ses gens, fourbus et mal contens, ronflent, il griffonne des notes, arpente le sol ou regarde le ciel. Un voyage comme celui-là se poursuit en partie double. Il y a ce que l'on pourrait appeler le voyage extérieur, qui nous étonne, nous scandalise et nous ahurit; et il y a le voyage intérieur, où l'autre achève de s'élaborer, quand il ne s'y renouvelle pas entièrement, et dont le secret nous échappe. Ce n'est point l' « itinéraire » méthodique et lent de la « tortue. » Cette « tortue » a des ailes, et souvent le vol de l'aigle.

III

Il l'a senti parfois; et il a eu le courage, ou, si l'on veut, la bonne grâce de le dire. On le sent alors dans son rôle, et rien ne s'oppose plus à sa séduction. Il a compris que son génie n'était point d'être un archéologue ambulant, mais François-René de Chateaubriand, qui regarde en amateur hommes et choses, et qui ne cherche pas tant à les voir comme ils sont qu'à les voir pour se divertir. De place en place, quand il a copié bien sagement ses guides, il s'étonne lui-même de se trouver dans ces broussailles de pédans; alors il s'ébroue, et, d'un mot, il se laisse voir dans toute sa vérité. On lui parle de la petite ville de Calamathe, qui se trouve sur la route de Sparte : « Calamathe, dit-il, que l'on prendra, *si l'on veut*, pour Calathion (il oublie même que le Calathion est une montagne), Cardamyles ou Thalamis. » Le voici sur les ruines de Sparte, son Pausanias en main, mais ce Pausanias ne rend que plus plaisante sa fantaisie : « J'ai compté, dit-il, dans ce vaste espace sept ruines debout et hors de terre, mais tout à fait informes et dégradées. Comme je pouvais choisir, j'ai donné à l'un de ces débris le nom du temple d'Hélène, à l'autre celui du tombeau d'Alcman, j'ai cru voir les monumens d'Égée et de Cadmus, je me suis déterminé ainsi pour la fable. » A la bonne

heure. Un peu plus plus loin, il lit ou croit lire « sur une espèce de socle » quelques lettres à demi effacées : λασμ. Faut-il rétablir γέλασμα? se demande-t-il avec le plus grand sérieux. Il plairait à son ironie de retrouver « l'autel du Rire subsistant seul au milieu de Sparte ensevelie. » Cette conjecture épigraphique m'enchante : elle ne nous montre pas seulement l'autel du Rire sur les ruines de Sparte, elle nous fait entendre le rire même de Chateaubriand sur sa pacotille archéologique.

Moins ironiquement, et avec une très juste intelligence de sa valeur, il avait dit dans la première préface de l'*Itinéraire :* « j'allais chercher des images, voilà tout ; » et dans une note de la troisième édition, il dira, en une formule plus précise encore et plus nuancée :

Au reste, je ne sais pourquoi je m'attache si sérieusement à me justifier sur quelques points d'érudition ; il est très bon, sans doute, que je ne me sois pas trompé ; mais, quand cela me serait arrivé, on n'aurait encore rien à me dire : j'ai déclaré que je n'avais aucune prétention ni comme savant, ni même comme voyageur. Mon *Itinéraire* est la course rapide d'un homme qui va voir le ciel, la terre et l'eau, et qui revient à ses foyers avec quelques images nouvelles dans la tête et quelques sentimens de plus dans son cœur.

Il est impossible de mieux dire. Quel dommage que l'*Itinéraire*, tel que nous le lisons aujourd'hui, ne soit plus simplement le rapide récit de cette « course rapide. » Il l'a été d'abord, nous le savons ; il l'était encore en 1810 ; le besoin d'argent et les exigences du libraire ont obligé cet amateur à s'empâter d'érudition. Mais, pour qui sait lire, et surtout ne pas lire, il est facile de secouer tout ce bric-à-brac archéologique, et de retrouver en dessous, avec le simple journal du voyageur, les larges tableaux du peintre.

Il s'était proposé, nous dit-il, de « donner à la peinture des lieux célèbres les couleurs locales. » C'est la première fois, si je ne me trompe, que cette expression de *couleur locale* apparaissait sous une plume française ; et il était difficile d'illustrer un mot, qui devait faire fortune, par des exemples plus révélateurs. Non que Chateaubriand ait épuisé dès l'abord le contenu esthétique de ce mot-programme. Si parfois il a eu recours à la langue du peintre pour rendre « les tons chauds » de l'Orient, s'il a senti plus qu'aucun autre l'admirable splendeur dont la lumière enveloppe tout ce qu'elle dore, il n'a pas voulu occuper

ses yeux à des notations minutieuses de couleurs et de nuances. Un Bernardin de Saint-Pierre eût été, sur les rives du Bosphore ou dans la plaine du Jourdain, un observateur plus attentif. Ne lui demandons pas non plus l'art ni la curiosité d'un Loti : le chatoiement des étoffes, le pittoresque imprévu des costumes, les étalages des bazars, le grouillement bariolé des rues étroites, toute cette fête des couleurs est sans charme pour lui. Lamartine lui-même s'y montrera plus sensible; le poète élyséen des *Méditations* découvrira sur la route de Jérusalem un « paradis des yeux » où il se grisera; et « les ravissantes femmes d'Orient » ne quitteront plus sa mémoire. Mais il ne semble pas qu'à Constantinople ou au Caire, l'amoureux de la belle Nathalie se soit même demandé s'il pouvait y avoir un visage derrière le tcharchaff d'une « désenchantée. » Quand il lui faudra parler de Tunis, où cependant il a vécu six semaines, il n'a qu'un désir : « s'en débarrasser » au plus vite. C'est qu'il a besoin de sentir de l'esprit, j'allais dire de l'intelligence, dans les choses pour pouvoir s'y intéresser.

Qu'on revienne aux tableaux les plus célèbres de son livre, on n'y trouvera point de savantes juxtapositions de couleurs, mais de grandes visions d'ensemble, où vient s'exprimer l'âme collective d'un paysage, et qui n'ont parfois d'autre pittoresque que celui des beaux noms sonores sur qui la gloire s'est posée. Si l'on veut goûter non seulement la beauté, mais la justesse, de ces pages, il convient de les relire, non pas sur les lieux mêmes, — trop de menus accidens sollicitent alors et dispersent le regard, — mais après avoir vu les choses, quand les détails ont glissé du souvenir et dégagé la pensée dominatrice. A ceux qui ont vu, « du haut de l'Acropolis, le Soleil se lever entre les deux cimes du mont Hymette, » ou, à un tournant de la route d'Éleusis, apparaître la sainte « citadelle » couronnée de son Parthénon, ou, du pont d'un navire, émerger les premiers minarets de Constantinople, ou qui ont dévalé solitaires dans quelque triste ruelle de Jérusalem, je conseille de reprendre l'*Itinéraire* ; ils en sentiront la vérité, et surtout la vérité intellectuelle (1).

Ne disons pas avec Sainte-Beuve que ce sont là des « esquisses. » Ce sont, au contraire, des tableaux très poussés,

(1) Ce caractère « intellectuel » des paysages de Chateaubriand a été très justement noté par M. Louis Bertrand et M. Victor Giraud.

plus poussés même que certains « chromos » des *Martyrs*, si l'on ose parler avec quelque irrespect. Ce ne sont pas des « choses vues, » comme dira Hugo, mais des « choses pensées » après avoir été « vues. » Ce sont des tableaux concentrés, à force d'avoir été médités, où il ne reste plus les couleurs des choses, mais seulement les couleurs que prend l'esprit au contact des choses. « Quand on voyage dans la Judée, d'abord un grand ennui saisit le cœur ; mais, lorsque, passant de solitude en solitude, l'espace s'étend sans bornes devant vous, peu à peu l'ennui se dissipe, on éprouve une terreur secrète, qui, loin d'abaisser l'âme, donne du courage et élève le génie. » C'est ici le dernier mot de l'artiste dans l'*Itinéraire*. Il trouvera toujours assez de beauté dans un paysage qui saura exalter son génie. Pour retenir son regard, il lui faut des terres déjà lourdes de gloire, qui lui permettent de fraterniser, par la méditation et par l'admiration, avec tout ce qui s'est fait de grand chez les hommes. « Quelle est donc, se demande-t-il, la magie de la gloire ! Un voyageur va traverser un fleuve qui n'a rien de remarquable. On lui dit que ce fleuve se nomme *Sousonghirli;* il passe et continue sa route ; mais, si quelqu'un lui crie : C'est le Granique ! il recule, ouvre des yeux étonnés, demeure les regards attachés sur le cours de l'eau, comme si cette eau avait un pouvoir magique. » Que lui font les rues bigarrées de Tunis, où, depuis des siècles, grouille une multitude de barbares sans beauté et sans passé ? Carthage seule l'attire et la gloire d'Annibal. Une des plus fortes émotions de son voyage fut de contempler les Pyramides, et, devant cette masse paradoxale, qui s'impose despotiquement à la pensée comme aux yeux, de sentir le défi de la gloire :

Pour moi, dit-il, loin de regarder comme un insensé le roi qui fit bâtir la Grande Pyramide, je le tiens, au contraire, pour un monarque d'un esprit magnanime. L'idée de vaincre le temps par un tombeau, de forcer les générations, les mœurs, les lois, les âges à se briser au pied d'un cercueil, ne saurait être sortie d'une âme vulgaire. Si c'est là de l'orgueil, c'est du moins, un grand orgueil. Une vanité, comme celle de la Grande Pyramide, qui dure depuis trois ou quatre mille ans, pourrait bien, à la longue, se faire compter pour quelque chose.

Mais, à méditer aux pieds des Pyramides et sur les grandes ruines du passé, il lui semble qu'il participe à toute la gloire qui flotte encore sur elles, et qui reste, en quelque sorte, disponible

pour ceux qui savent les comprendre et les écouter. Quand il reconnaît qu'il est en quête « de gloire pour se faire aimer, » c'est, sans nul doute, à cette grande gloire qu'il songe, beaucoup plus qu'à la gloire un peu frivole d'avoir causé avec des pachas imaginaires ou d'avoir malmené en rêve quelque Turc pris de vin. A force de penser de nobles choses sur de nobles ruines, il voulait que désormais sa méditation fût inséparable d'elles, et qu'un grand souvenir, le sien, s'attachât désormais à tous ceux qu'elles supportaient déjà. Le P. Garabed a un mot spirituel et précis pour définir cette âme latente de l'*Itinéraire:* « En allant chercher des images en Orient, il a voulu surtout y laisser, pour toujours, la sienne. » Il l'y a laissée. Après tout, se disait-il sur les ruines de Sparte, « ne dédaignons pas trop la gloire ; rien n'est plus beau qu'elle, si ce n'est la vertu. » Le galant chevalier de l'Alhambra avait provisoirement renoncé à la « vertu ; » et, en terminant son « itinéraire, » c'est sur une pensée de gloire qu'il s'arrêtait : « J'ai assez écrit, si mon nom doit vivre, beaucoup trop s'il doit mourir. » Il pouvait se rassurer. Lui aussi, il avait élevé sa « pyramide. »

Par bonheur, ce « glorieux, » qui est un homme d'esprit, ne nous ramène que discrètement au pied de cette « pyramide ; » sûr de son immortalité, le dieu s'amuse parmi les hommes. Là est une des grâces de l'*Itinéraire*, de montrer le génie bon enfant et, malgré tout, un peu sceptique. Ce dévot de la gloire ne ferme pas les yeux sur ses à-côtés plus humbles ou sur ses revers plaisans. Quand il sort de la solitude de son rêve, — solitude relative et peuplée, — il retrouve sans déplaisir ses compagnons qui n'ont point quitté terre. Le contraste entre ses pensées et les leurs, loin de l'irriter, l'amuse presque toujours : il leur sait bon gré de détendre sa méditation et d'y glisser un peu d'involontaire ironie. Cet héritier des Chateaubriand ne traîne derrière lui que des Croisés sans panache, un Joseph, un Julien, un Jean, un Michel, un Ali, écuyers trop modernes, qui suivent avec une ardeur intermittente ce cavalier endiablé, et qui ne s'attendrissent que devant la marmite. Le maître, qui chevauche aux côtés de la gloire, se retourne parfois pour les regarder ; et, à les voir si différens de lui, il a un bon rire indulgent. Il les a remerciés à sa façon en faisant leur croquis à une halte du chemin. Il s'en excuse presque, comme d'un manque de tact artistique ; mais c'est une excuse de pure forme. Ces

portraits ne sont pas, quoi qu'il dise, des « caricatures : » ce sont de très spirituels crayons, qui enlèvent à cette chevauchée ce qu'elle pourrait avoir d'un peu prétentieusement épique. Désormais nous ne pouvons plus nous représenter un René solitaire: derrière lui, nous voyons trottiner Julien l'impassible, jamais étonné ni pressé, Joseph le Milanais, « petit homme blond à gros ventre et à teint fleuri, » Jean le Grec, mystérieux et bon apôtre, qui, d'un air triste, mais d'une main rapide, engloutissait volaille et jambons, en ayant l'air de rêver aux étoiles.

Il n'y a pas qu'eux à faire les Sancho Pança autour de ce grand idéaliste. Comme partout, don Quichotte est seul de son espèce. Sur ces terres privilégiées de la gloire, on dirait que le passé n'est même plus un souvenir. La vie contemporaine, déjà si misérable et si ridicule, le devient davantage quand on la rattache involontairement aux « belles et orageuses vies » qui ont été vécues sur ce même sol maintenant profané. Dans les montagnes de Laconie, « un sale gîte, » plein d'ordures, rappelle qu'à peu près dans les mêmes lieux, le roi Ménélas avait son palais et donnait des festins ; on entend de ridicules commérages dans « la maison de Socrate » et les « jardins de Phocion ; » dans l'île de Simonide, les demoiselles Pengali s'égosillent à chanter : « Ah ! vous dirai-je, maman, » et le vicomte de Chateaubriand est obligé de s'ébaudir à une noce de village. Mais le don Quichotte français ne se courrouce pas contre les rustres et les malitornes qui veulent le tirer de son enchantement. Volontiers il met pied à terre pour causer avec eux.



C'est ce qui charma les lecteurs de 1811. Après avoir admiré un René un peu distant, toujours drapé dans sa mélancolie et dans des images magnifiques, ils eurent une surprise et une illusion délicieuses : ils crurent que le grand homme les appelait à son amitié, et ils se sentirent émus. « Il y a quatre ans, lui écrivait en 1829 la marquise de Vichet, que la lecture de l'*Itinéraire* me ramena toute à vous. En vous lisant, on éprouve une admiration passionnée, qui détourne de tout ; et l'âme s'abreuve d'une tendresse vague qui ne trouve rien digne d'elle et ne sait où s'attacher. » Marie était amoureuse, et l'amour a

parfois l'épithète excessive. Mais nous-mêmes, nous sommes encore séduits; et, laissant à Marie sa lyre, nous dirons plus simplement : Reprenons l'*Itinéraire*, débarrassons-le de sa défroque archéologique, réduisons-le pour notre usage personnel à un léger « livre de poste, » à quelques pages de haute allure, à quelques anecdotes rapides, à quelques nobles et profonds paysages. Gardons-nous surtout de vouloir y supprimer les gasconnades : ce serait peut-être trop amincir le livre; ce serait, du moins, enlever à ce poète quelque chose de sa fantaisie, pour ne pas dire de son idéalisme; et, dès qu'elles sont connues, elles deviennent charmantes. Il reste alors, sur un sol glorieux, un petit temple de style français, aux lignes spirituelles et sobres. Le dieu lui-même vient au-devant de nous. Ce n'est pas l'Olympien qu'on pouvait craindre, un René maussade, « portant son cœur en écharpe : » c'est le galant homme dont nous parlent ses amis, un grand artiste sans morgue et qui se raconte volontiers, un cavalier un peu ironique, mais si aimable et, comme disait Joubert, « un bon garçon. »

PIERRE-MAURICE MASSON.

ANVERS, BASE NAVALE ALLEMANDE

Anvers, évacué par l'armée belge le 7 octobre, a été occupé le 9 par l'armée allemande. Au nombre des troupes qui ont défilé devant l'hôtel de ville de la métropole commerciale et maritime dont la Belgique était à bon droit si fière, on remarquait une division entière de marins. Le lendemain, un contre-amiral allemand était désigné par l'Empereur pour exercer à Anvers des fonctions analogues à celles d'un préfet maritime, et une « information » officieuse de Berlin annonçait « qu'Anvers servirait de base navale dans une campagne contre l'Angleterre où l'on userait à la fois de mines sous-marines et de bateaux sous-marins. »

On ne reprochera pas, cette fois, à nos adversaires de cacher leur jeu, et il est curieux de constater que celles de leurs feuilles qui ont reproduit cette information n'ont rien eu à démêler avec la censure. Quelques optimistes, dans les milieux militaires et maritimes des Puissances alliées, en ont conclu qu'il n'y avait là que la recherche d'un effet moral et un essai d'intimidation à l'adresse de la Grande-Bretagne. Dans le public, au contraire, dans le public anglais surtout, que commence à impressionner l'audace un peu inattendue des sous-marins allemands, on s'est montré disposé à croire que la menace était sérieuse et, l'imagination aidant, on a distinctement aperçu une « armada » allemande escortée de cette flotte de haut bord, invisible jusqu'ici, s'avançant dans un couloir formé par deux haies infranchissables de mines automatiques et flanqué de nombreux groupes de sous-marins.

Voyons donc ici, froidement, ce qu'il faut prendre et ce qu'on peut laisser des trop vives appréhensions des uns comme de l'incrédulité des autres.

Anvers, on le sait, ne donne pas directement sur la mer et, circonstance fort importante, l'Escaut ne débouche pas dans les eaux belges. Lorsque, il y a juste quatre-vingts ans, on traça la frontière nord du nouvel État, la Grande-Bretagne exigea que les deux rives de l'estuaire, à partir de quelques milles au dessous de Lilloo, restassent entre les mains de la Hollande. La précaution était prise contre nous, Français, car à cette époque, l'Angleterre était convaincue que la France méditait de reprendre les anciens Pays-Bas autrichiens...

Voilà donc, en apparence au moins, une grande difficulté pour qui veut « braquer au cœur de l'Angleterre le pistolet chargé à Anvers, » comme le disait Napoléon. Nul bâtiment allemand ne saurait, en temps de guerre, remonter jusqu'à Anvers ou en descendre sans violer la neutralité de la Hollande. Et cette neutralité, les canons de Flessingue aussi bien que ceux de gardes-côtes comme le *Zeven Provincien*, sans parler des sous-marins et des « torpedo-booten, » la soutiendraient énergiquement, personne n'en doute.

Mais énergiquement ne veut pas toujours dire efficacement, et l'héroïsme — on vient de le reconnaître une fois de plus — ne suffit pas contre le nombre. La flotte allemande, si elle n'avait devant elle que Flessingue et que la petite marine néerlandaise (1), viendrait probablement à bout de ces obstacles par une attaque brusquée, laissant le soin de régler l'incident à d'habiles négociateurs qui sauraient jouer à la fois des caresses et des menaces. Tout au plus peut-on dire que, si les Hollandais se hâtaient d'établir dans l'estuaire des barrages successifs de mines sous-marines, l'accès du grand port belge en serait rendu plus difficile. Les Allemands, par malheur, entendent aussi bien l'art de draguer les mines que celui de les mouiller (2). Ayant tout prévu de longtemps et tout combiné,

(1) En voici l'état : 5 gardes-côtes, assez faiblement cuirassés, de 3 500 à 6 500 t., armés de canons de 21, 24 ou 28 c/m. (il y a en outre 4 petits cuirassés de cette catégorie aux Indes Orientales); 8 à 9 canonnières cuirassées fluviales et 2 vieux monitors, ces derniers armés de 2 canons de 28 c/m de modèle ancien; 6 croiseurs protégés de 4 000 tonnes datant de 15 à 18 ans et assez bons bateaux de mer; 8 « destroyers » neufs de 500 tonnes; 20 torpilleurs; 4 sous-marins de 120 à 150 tonnes; 4 mouilleurs de mines. — Il y a en construction 3 canonnières cuirassées, 2 sous-marins et 8 torpilleurs. — Dans le courant de 1913, on a dressé un programme qui a paru fort ambitieux aux paisibles Hollandais. Il y était question, notamment, de 9 cuirassés de 21 000 tonnes !...

(2) On annonce justement, à la date du 19 octobre, qu'ils viennent d'entre-

sur mer comme sur terre, en vue du conflit actuel, ils sont prêts à toute éventualité. Ce n'est pas eux qui eussent jamais souri d'un air supérieur à qui leur parlait de guerre sous-marine!

Laissons cela. Le point essentiel est qu'il n'y a pas que la Hollande qui soit en situation de s'opposer au transport de la flotte germaine dans l'Escaut. Il y a surtout la flotte anglaise.

De Borkum, dernier point d'appui allemand dans l'Ouest, à Flessingue, on compte 185 milles marins environ, soit, au bas mot, douze heures de marche, et il faut doubler un saillant très marqué, celui de Terschelling, à l'angle nord-ouest du long chapelet des îles Frisonnes. Certes, ainsi que les mobiles armées d'autrefois, une flotte de guerre peut toujours essayer de dérober une marche à l'ennemi : une brume favorable et de bons pilotes — comme en ont les Allemands — viennent aider à point un amiral audacieux. Cependant, comment échapper, dans un cas comme celui-ci, à la vigilance surexcitée des éclaireurs de la grande flotte anglaise? Comment, une fois découvert, éviter cet engagement décisif qu'on a retardé tant que l'on a pu et que nos vaillans alliés souhaitent si impatiemment?...

D'ailleurs, arrivé dans l'Escaut, après en avoir forcé les barrages, non sans peine, ni sans pertes sans doute, après avoir canonné Flessingue (1) et refoulé au nord, dans le dédale de l'archipel hollandais, gardes-côtes, canonnières et torpilleurs, comment en sortir au moment voulu, si facilement « embouteillé » que l'on serait par l'adversaire?

D'une entreprise aussi compliquée le succès reste donc bien aléatoire, et les suites, en tout cas, fort obscures, s'il s'agit d'amener dans l'Escaut une force navale composée d'unités naviguant exclusivement « en surface. » S'il n'est question que

prendre de miner l'Escaut en aval d'Anvers. Il serait intéressant de savoir s'ils n'ont pas dépassé la ligne frontière. En tout cas, ils n'ont pas perdu de temps. Bien entendu, des *portières* sont ménagées dans les lignes de ces mines automatiques.

(1) Il ne suffirait d'ailleurs pas de canonner cette place maritime et d'éteindre momentanément ses feux. Il faudrait évidemment la détruire et l'occuper, comme le firent les Anglais eux-mêmes en 1809, lorsqu'ils exécutèrent cette grande descente qui prétendait à la prise et à la ruine d'Anvers, alors arsenal français et base d'opérations de la belle escadre de Missiessy. Mais, encore que Flessingue ne soit pas fortifiée à la moderne comme Hoek Van Holland et Ymuiden (avancées sur la mer de Rotterdam et d'Amsterdam), le siège en serait trop long et trop difficile en présence de la flotte anglaise.

de sous-marins, c'est tout autre chose, par la bonne raison que ces bâtimens — par définition — ont la faculté de se dérober au péril des mauvaises rencontres en naviguant « en plongée. » On ne voit pas, *a priori*, ce qui pourrait empêcher des sous-marins allemands d'échapper aux croisières anglaises, de passer inaperçus devant Flessingue et sa petite flotte, d'éviter même les mines automatiques en naviguant, sinon toujours en plongée, du moins alternativement et suivant les circonstances, tantôt au-dessus, tantôt au-dessous de la surface.

Ainsi, nulle impossibilité de concentrer une escadrille de sous-marins à Anvers. Elle serait en route au moment où j'écris, — 20 octobre, — que je n'en serais point étonné. Ajoutez que si, décidément, nos adversaires ne réussissaient pas à attirer dans l'Escaut les unités de cette catégorie déjà en service, il ne faudrait pas considérer la question comme définitivement résolue contre eux. On s'accorde à penser que la guerre actuelle sera longue. Si — ce qu'à Dieu ne plaise! mais il faut ici tout prévoir — la reprise d'Anvers ne pouvait être obtenue que dans quelques mois, les Allemands auraient certainement entrepris, dans cet intervalle, d'assembler dans ce port des tranches de sous-marins construites et aménagées, ainsi que tous les appareils moteurs et auxiliaires, dans leurs chantiers spéciaux de la Baltique (1). Qui oserait même dire qu'ils n'arriveraient pas à réaliser la construction complète d'unités de dimensions restreintes, mais fort capables cependant d'opérer dans le Pas de Calais et ses vestibules ? Je vais plus loin : moyennant quelques rectifications de voies, quelques consolidations de ponts, moyennant enfin la confection de wagons-trucs de grande taille et d'exceptionnelle résistance, ne leur serait-il pas possible de transporter d'Emden à Anvers les plus petits de leurs sous-marins ? Avec des adversaires aussi habiles et qui peuvent mettre au service de leurs tenaces desseins des moyens si puissans, on a le devoir de reculer les limites des suppositions habituellement permises.

Ceci admis, en principe, je reconnais pourtant les difficultés pratiques qu'éprouveraient les Allemands à l'utilisation d'Anvers, comme base navale, s'ils étaient obligés de compter constamment avec les canons, les torpilles et les mines des

(1) « Germania, » filiale de l'usine Krupp, à Kiel ; « Howaldt, » à Kiel, aussi, « Vulkan, » à Stettin ; « Schichau, » à Danzig et Elbing.

Hollandais appuyés sur Flessingue. Le remède à cela, les plus ardens, les moins scrupuleux d'entre eux ne seraient pas embarrassés pour le découvrir, et l'invasion de la Hollande ne coûterait sans doute pas beaucoup de remords à qui trouva si naturel de violer la neutralité de la Belgique. Il n'est pas sûr toutefois que ces conseils de violence l'emportent une fois de plus dans l'organisme directeur de l'Empire. L'intangibilité du territoire belge était nettement gênante ; celle de la Hollande a des avantages sensibles auxquels j'ai déjà fait allusion dans mes études précédentes, et il n'est pas douteux qu'en dépit des efforts du gouvernement néerlandais, Rotterdam et Amsterdam ne soient toujours au nombre des plus précieux jalons des lignes de ravitaillement de l'Allemagne.

La marche en avant de l'armée qui assiégeait Anvers — et dont les principaux élémens auraient été, paraît-il, empruntés aux corps d'observation des duchés de l'Elbe (1) — a fourni la solution d'une question qui apparaissait fort délicate. Les Allemands ont occupé successivement Gand, Bruges, Blankenberghe, Ostende. Quand ils ont pris possession de ce dernier port, qui avait été si utile à la Grande-Bretagne pour faire passer aux Belges des secours de toute nature, la presse anglaise a protesté que la perte d'Ostende n'avait pas de conséquence fâcheuse au point de vue des opérations à terre, puisque la valeureuse armée du roi Albert, échappée à l'enveloppement tactique, s'appuierait désormais sur la place maritime de Dunkerque et sur nos ports du Pas-de-Calais. C'était fort juste et cette armée le prouve en défendant si énergiquement la ligne de l'Yser. Peut-être ne fallait-il pas ajouter que le port d'Ostende ne conviendrait aucunement comme base des sous-marins allemands. Pourquoi ?... Ce n'est assurément pas que les ressources y fassent défaut; l'outillage y est, au contraire, abondant. Il ne faut pas s'imaginer, du reste, que la création d'un simple point d'appui, — car il ne s'agit que de cela, en somme, — pour ce genre de bâtimens soit une affaire bien compliquée. Anvers, en tout cas, ne serait pas loin. Il est vrai que c'est aux bancs qui forment la

(1) Il serait intéressant d'avoir la confirmation de cette nouvelle. Si le fait est exact, on ne pourra s'empêcher de penser qu'il eût suffi de quelques démonstrations sur l'un ou sur l'autre revers de la presqu'île Cimbrique pour retenir autour du canal de Kiel la majeure partie des troupes qui avaient été commises à la défense de cette ligne de communication. Je reviendrai prochainement sur ce point important.

rade d'Ostende que s'appuie, un peu à l'Est, vers Blankerberghe, l'angle Sud-Est du champ de mines rectangulaire constitué, il y a une vingtaine de jours, par l'Amirauté anglaise, qui en a très loyalement donné à la publicité les limites précises. Mais ces mines importent assez peu aux sous-marins. Au surplus, se glissant le long de la côte, ils peuvent tourner l'obstacle, d'un côté comme de l'autre. Une objection plus grave est que Ostende est en façade sur la mer, donc peut être bombardé. Sans doute. Seulement j'ai peine à croire que l'on consentirait à ruiner le beau port belge pour y atteindre, — et même pas sûrement, — quelques sous-marins.

Mais à toutes ces objections nos adversaires ont une réponse péremptoire : ce n'est pas à Ostende qu'ils placeraient leur station de sous-marins, à supposer, bien entendu, que les armées alliées leur en laissent le temps. C'est à Zéebrugge (1), le nouvel et magnifique port maritime de la grande cité flamande de Bruges. Ou plutôt, ce serait à Bruges même, s'il y avait réellement à craindre un bombardement, qu'ils s'établiraient, dans les vastes bassins qui communiquent avec Zéebrugge par un canal de 16 kilomètres de long, creusé à 8 mètres.

Il y a là les installations les plus modernes et les plus perfectionnées avec une usine électrique très puissante. Le débouché du port ou, si l'on veut, du canal maritime de Bruges est couvert par une grande digue courbe, orientée au Nord-Est environ et qui, sur une assez longue étendue, offre un quai accostable, excellent abri pour de petites unités contre les coups du large. La défense de cette position serait facile à organiser, et on peut s'en fier à cet égard aux Allemands. Les plans en sont déjà tracés et le front de mer provisoire sera bientôt prêt à répondre aux assaillans. Soyons assurés aussi qu'ils sont en train de mouiller là, — à la limite des eaux hollandaises et de l'estuaire de l'Escaut, — ces mines automatiques dont ils font un si large usage, mais au milieu desquelles, cette fois, ils auront ménagé un chenal secret pour leurs sous-marins.

Voilà donc très précisément à quoi l'on peut et l'on doit s'attendre : constitution d'une station de sous-marins à Zée-

(1) Zéebrugge, à une lieue environ à l'E.-N.-E. de Blankenberghe et à deux lieues de la frontière hollandaise, à l'Écluse, a été créé de toutes pièces, ainsi que le port maritime de Bruges dont il est le débouché, depuis dix ou quinze ans à peine, en vertu d'une loi votée en 1895 par les Chambres belges.

brugge où l'on peut amener en un jour ces petits bâtimens sans traverser des eaux neutres (1).

Constitution à Anvers, — ou peut-être à Bruges, — d'un organisme directeur maritime avec des magasins, des ateliers, des chantiers même, chantiers de fortune au moins.

Ni le matériel, ni l'outillage, ni le personnel technique, ni les marins et les pilotes ne feront défaut; encore moins la volonté, l'énergie persévérante, qui assurent la réalisation des concepts audacieux. Seul le temps, peut-être!... Mais ceci, c'est le secret de l'avenir.

J'ai dit le danger, qu'il serait aussi puéril de nier que d'exagérer. Je n'ai pas dit, je ne dirai pas les moyens d'y parer, qui sont nombreux et efficaces. Encore qu'on ne puisse rien apprendre de ce côté-là à des adversaires aussi avertis que les nôtres, l'exposé en serait au moins inutile. En France comme en Angleterre, — car nous serions visés aussi bien que nos alliés, — on continuera à faire confiance à tous ceux qui ont la charge de briser l'effort de l'ennemi commun.

Contre-amiral Degouy.

(1) D'après les nouvelles les plus récentes, il y aurait déjà dans les eaux belges des sous-marins allemands, et ceux-ci auraient attaqué les monitors anglais qui flanquent l'armée alliée à Nieuport. Cette information voudrait toutefois être confirmée.

POÉSIES

INTIMITÉS

LES DEUX PORTRAITS

Devant moi, sur la table où je t'écris ces lignes,
Mère, j'ai deux portraits qui me viennent de toi :
Tous deux je les contemple avec un tendre émoi
Et leur même beauté fait se lever en moi,
Comme un lys immortel, l'amour dont ils sont dignes.

L'un d'eux, des chers instans où nous étions blottis
Tout enfans sur ton cœur durant des nuits de fièvre
M'apporte ton sourire adorable; et ta lèvre
Y garde encor sertis, comme un bijou d'orfèvre,
Ces mots qui font rêver du Ciel les tout petits.

C'est bien toi : ton regard à travers les années
Me cherche et me poursuit toujours de sa douceur,
Et je sens que, ce soir, sous son charme obsesseur,
J'ai l'âme d'un enfant, toi, d'une grande sœur,
Tant notre amour a rapproché nos destinées!

Mais l'ami plus intime et toujours indulgent
Qui sait le mieux parler à ma mélancolie,
C'est ce portrait d'hier, un peu triste, où la vie,
Afin d'auréoler ta tête plus jolie,
Enroule à ton front pur ses premiers fils d'argent.

Celui-là, la lueur pieuse de ma lampe
Y sent flotter ton rêve et le berce en chantant,
Et je voudrais savoir, ô mère, en cet instant,
Quelle pensée exquise as-tu, me regardant,
Les yeux baignés de songe et le doigt sur la tempe?

Parle-moi : l'ombre est lourde et je n'entends plus rien,
Rien que le bruit rythmé du sang dans mes artères :
N'est-ce pas le plus doux, le plus grand des mystères
Qu'on puisse être à la fois ensemble et solitaires,
Et que ce sang qui bat dans mon cœur soit le tien ?

Va! loin de m'attrister, si le Temps nous ajoute
A mes yeux un peu d'ombre, à toi des cheveux blancs,
Je bénis le destin, dont les hasards troublans
Nous ont fait, chaque jour, les traits plus ressemblans
Et le regard pareil, jusqu'à l'âme sans doute...

Il n'est rien, femme, fleur ou chanson, d'éternel :
C'est en vain que j'ai bu, mère, leur griserie;
La femme s'est reprise et la fleur s'est flétrie :
Tout ce qui n'est pas toi laisse l'âme amoindrie.
Un seul de tes baisers la grandit jusqu'au Ciel.

LA VIEILLE

Ployant l'échine sous sa charge de bois mort
Dans ses bras amaigris que l'âge parchemine
Là-bas, vers le couchant, dans un grand halo d'or
Sur la route une vieille à petits pas chemine.

Seule au centre de tout un monde qui s'endort
Sous l'immense baiser du ciel qui s'illumine,
Malgré la majesté de l'heure et du décor,
C'est son humble profil pourtant qui les domine.

Et pendant que la plaine et les eaux et les bois,
Luttant contre la nuit, s'embrasent à la fois
Pour faire au jour qui meurt de dignes funérailles,

La Vieille qui s'éloigne et se tasse en marchant
Semble, elle aussi, porter son fagot de broussailles
Au bûcher du Soleil couchant.

L'AURORE

Debout! le chant du coq a retenti dans l'ombre,
Une frange de feu court au bord du ciel sombre,
S'étire à l'horizon, s'effiloque : on dirait
Qu'un bandeau d'or se pose au front de la forêt.
Sur la route, inclinés vers l'astre qui se montre,
Les peupliers ont l'air d'aller à sa rencontre.
Le clocher qui veillait sur le bourg endormi
Entend monter des toits comme un murmure ami.
Un volet claque au mur, le treuil du vieux puits grince,
Sur la place une vieille, en bonnet, toute mince,
Emporte un seau d'eau claire où tremble un pan de ciel.
Tout s'imprègne d'odeurs d'herbe fraîche et de miel.
Coupant d'un trait vermeil la plaine où rien ne bouge
La rivière, au sortir du brouillard, devient rouge
Ce pendant que la Nuit surprise et reculant
Sous les flèches du Jour qui font saigner son flanc
S'allégeant, pour mieux fuir, d'une arme inopportune
Semble jeter au loin son bouclier de lune.
Un vent brusque a tiré les champs de leur sommeil,
Les bois se sont emplis d'échelles de soleil.
Les roseaux de l'étang ont des soupirs de harpes,
Les hameaux dénouant leurs bleuâtres écharpes
Piquent de feux épars les vapeurs du matin.
L'Azur comme un écrin retourné de satin
Renverse à l'Occident ses perles, les étoiles.
Et voici que l'Aurore, émergeant de ses voiles,
Coquette, s'échappant des bras du Ciel pâli,
Entrebâille en riant les rideaux de son lit,

S'enhardit et, soudain, éblouissante et nue,
Fleur de pourpre impudique incendiant la nue,
Renouvelle au-dessus des bois houleux et verts
Le geste d'Aphrodite éclose au cœur des mers.

LE VIEUX CANON

C'est un très vieux canon de bronze; oublié là,
Il s'étale, à demi caché, dans l'herbe haute.
Jadis, près de ce bois qui se dresse à mi-côte,
— Les siècles et la mousse ont couvert tout cela, —
Mêlant les régimens dans leur funèbre couche,
La Mort avait passé, moissonneuse farouche.
Pendant trois jours, le vieux canon avait rugi,
Bondi, craché le feu, comme pour une fête :
Puis, vers le soir, sentant que sa tâche était faite,
Chaud du sang qui coulait sur son affût rougi,
Le Monstre s'était tu. L'Ombre des nuits géante,
Le Silence envahit cette gueule béante...
Parfois, quand un rayon l'illumine en passant,
Le métal jette encor comme un reflet de sang!
Mais voici qu'alentour, de mille autres suivie,
S'élève la rumeur multiple de la vie,
Bourdonnemens d'abeille, appels clairs du grillon,
Fourmillement du sol, aile de papillon,
Goutte d'eau suspendue au brin d'herbe qui tremble,
Tout vibre autour de lui, chante ou palpite ensemble.
Alors comme grisé de parfums, de couleur,
Lui, le broyeur de chair, le sinistre hurleur
Sous l'invisible archet du vent qui se rapproche
Exhale dans le soir un son très doux de cloche,
Et du bronze à la fois montent dans l'Infini
Le murmure du monstre et la chanson d'un nid !...

FLUCTUAT, NEC MERGITUR

Sous un ciel blême et froid, chargé de lourds nuages,
Où des vols de ramiers entre-choquent leurs cris,
Flagellé par les vents, gonflé par les orages,
Le fleuve déchaîné roule à travers Paris.

Il va ! ses flots boueux où courent mille épaves
Grondent en tournoyant sous les arches des ponts,
Et l'on entend monter de leurs remous profonds
Comme un cri de captif qui brise ses entraves.

Soudain, barrant la route au fleuve courroucé,
Tendant vers le fléau ses deux tours en prière,
Notre-Dame, debout comme un veilleur de pierre,
De ses bras de géant semble le repousser.

La vague alors avec des sanglots de colère
En vain monte à l'assaut des quais au front massif :
Le Vaisseau de Paris, immuable récif,
Plante au milieu des flots son dédain séculaire.

L'ouragan passera sans pouvoir l'emporter,
Car le Temps, bâtisseur de la Cité auguste,
Jeta, pour cimenter son assise robuste,
Dans le mortier de l'Homme un peu d'éternité!

UNE MÈRE A SON FILS SUR LE FRONT

Je relis à l'instant, mère, ta bonne lettre.
« Mon cher grand, m'écris-tu, je ne sais rien de toi.
Sur la carte où ce soir te cherche en vain mon doigt,
Où te trouver? Ton mot, qu'on vient de me remettre,
A dessein est muet. Hélas! on nous défend,
Nous, mères, de savoir où se bat notre enfant.
Mais, puisque trop parler peut, dit-on, nuire aux nôtres,
Je ferai mon devoir, sois sûr, comme les autres.
Mon cœur, du moins, vers toi des pieds du Crucifix
Saura voler dans l'ombre et te trouver, mon fils.
Sans se tromper jamais, ma tendresse obstinée
Au combat, sur la route, au bivouac où tu dors
Pour te réchauffer l'âme et protéger ton corps
Avec toi s'éveillant, finira ta journée.
Nous ferons la campagne ensemble... Tu souris?
Sais-tu que je me bats un peu dans mon Paris?
Hier, j'ai revêtu mon voile d'infirmière;
J'arrive à l'hôpital, me crois-tu? la première,

Car mes pauvres blessés m'attendent ; tout le jour
Ainsi que leur maman je verse avec amour
Mon espoir dans leurs yeux, du baume à leurs blessures.
Mes mains, pour les panser pas encore très sûres,
Tâchent d'être du moins très douces. Dans leurs yeux
Si parfois je surprends comme un éclair joyeux,
Ma peine est aussitôt cent fois récompensée.
Le soir venu, je rentre emportant ta pensée
Comme un parfum vivace enfermé dans mon cœur,
Dans l'église un instant sur les degrés du chœur
J'agenouille à la fois ma prière et ma vie.
La Vierge du vitrail me tend les bras, ravie,
Et semble en souriant me dire : « Il reviendra. »
Un cierge nuit et jour sur l'autel brûlera
Pour toi jusqu'à la fin de cette horrible guerre.
On vous attend. Le grand Paris ne vit plus guère
Depuis que sont partis les êtres qu'il aimait.
Tout ce Paris brillant qui le soir s'animait,
Tout son ciel de minuit qui chante et qui rougeoie
Aurait honte à présent de refléter la joie.
Tout est fermé. J'ai clos ma porte aux importuns.
Quelques amis, du sort d'un des leurs incertains,
Tisonnent avec moi leurs tristesses pareilles :
Nous parlons bas : les murs, peut-être, ont des oreilles;
On pourrait deviner nos pleurs. Il ne faut pas !...
Reste vaillant. Le Dieu des forts guide tes pas
Et saura détourner la balle meurtrière.
Fais chaque jour, — tu me l'as promis, — ta prière,
Et marche rassuré : la Victoire est devant !
Je t'embrasse du fond de mon cœur, mon enfant ! »

Lieutenant Georges Rollin.

En campagne, 25 septembre 1914.

REVUE LITTÉRAIRE

UN VOYAGE (1)

Pendant le Siège, Barbey d'Aurevilly demeurait, assez haut sous les toits, dans un des quartiers de Paris où le bombardement sévissait le plus fort. Ses amis tâchaient de le faire déménager, et n'y parvenaient pas. « Jamais ! répondait-il; jamais on ne me verra bouger à cause des Prussiens ! » Charles Chincholle, un jour, alla le voir... C'est lui, Chincholle, qui me l'a raconté jadis; et l'histoire est vraie : Chincholle ne l'eût pas inventée. Il supplia Barbey de ne pas pousser plus loin son imprudence. Mais Barbey, hautain, cambré : « Non, monsieur, non ! Je ne fuirai pas devant ces gens-là !... » Et il montrait à Chincholle ses feuillets où l'encre séchait à peine : « Tenez ! Et je lui dis son fait, à leur Gœthe !... » Il écrivait, sous le bombardement, son essai sur Gœthe, où leur Gœthe est bien dénigré. Il se vengeait ainsi, de son mieux, avec une belle arrogance.

Cette anecdote, qui me plut d'abord, m'enchante aujourd'hui. J'adore la colère soigneuse avec laquelle un grand lettré se nettoyait l'esprit de toute intrusion germanique, tandis que le sol de France était envahi. Nos soldats luttaient désespérément; lui, Barbey, écartait l'afflux de la pensée ennemie. Il avait choisi l'adversaire le plus prestigieux et, quant à lui, sans peur, sans ménagement, il combattait avec ses fines armes françaises de moquerie, de claire invective et de raison brillante. Certes, il n'était ni impartial ni exactement juste, dans sa polémique. Aussi bien, malheur à qui, en de tels momens passés ou présens, garderait sa tranquillité d'opinion !

(1) *Un voyage* (Belgique, Hollande, Allemagne, Italie), par Jacque Vontade (Fœmina), Grasset, éditeur.

Je viens de lire *Un voyage*, par Jacque Vontade. Ce voyage nous mène en Belgique, en Hollande, en Allemagne, en Italie : en Allemagne surtout; c'est là que nous nous attardons, avec un sentiment de curiosité ardente et douloureuse. Jacque Vontade a écrit ce livre il y a quelques mois et l'a publié peu de semaines avant la guerre. Elle, — car l'auteur est une femme et, sur la couverture du volume, ajoute au pseudonyme de Vontade cette autre signature, « Fœmina, » qu'on a vue au bas de maintes chroniques très attachantes, — elle ne savait pas, et nous pareillement nous ne savions pas que les plus légitimes colères devaient bientôt modifier nos jugemens : les fausser? non; les éclairer. Jacque Vontade, avant la guerre, ne haïssait pas l'Allemagne. Du moins, si elle conservait, comme tout digne Français, l'ancienne rancune, elle déplorait les motifs de la durable inimitié. Toute frissonnante, elle se détournait au passage des régimens prussiens, se bouchait les oreilles quand défilait la musique des fifres; mais aussi elle célébrait « l'âme profonde, l'âme religieuse de l'Allemagne chantante et fleurie. » Et elle disait : « J'aime l'Allemagne. Chaque fois que j'y reviens, j'ai un regret plus fort en songeant à l'infranchissable fossé qui nous sépare d'elle. Peut-être faudra-t-il des siècles pour le combler. Alors on verra quelle perte de temps et de force nous avons faite, elle et nous, en demeurant hostiles. Nous travaillerions si bien ensemble ! Pourquoi a-t-elle ouvert cette blessure par où le sang du cœur français coule toujours? » Ces illusions qu'elle nourrissait, Jacque Vontade n'a pu les garder; car elle se demandait combien de siècles il faudrait pour combler le fossé : quelques semaines ont fait du fossé un abîme. Et, si j'ai cité ces lignes de naguère, c'est afin qu'on voie que, son image de l'Allemagne, Jacque Vontade ne l'a pas dessinée et peinte avec antipathie. Elle l'a dessinée et peinte avec beaucoup de talent, comme avec beaucoup de bonne foi. Maintenant, regardons l'image; nous admirons l'art de Jacque Vontade : le modèle nous est un objet de répulsion. Cela, l'auteur ne le voulait pas; mais une lumière nouvelle a changé l'aspect des choses, une lumière d'éblouissante vérité.

D'ailleurs, ce livre n'est pas une étude complète de l'Allemagne. Jacque Vontade voyageait et, au jour le jour, notait son émoi, ses remarques, ses méditations. Elle se promenait à l'ombre des amples forêts, visitait les monumens et les musées, lisait ou relisait là-bas l'œuvre des écrivains et ornait d'un commentaire ingénieux ses journées de tourisme. Elle ne consultait pas les statistiques, ne menait point une enquête et ne prétendait point à conclure. Lorsque le jeune

Gabriel Monod, sortant de l'École normale, partit pour l'Italie, Taine l'interrogea : « Quelles idées allez-vous vérifier?... » Jacque Vontade ne partit point pour l'Allemagne avec des idées à vérifier, ni seulement avec une méthode rigoureuse d'information. Ce qu'elle nous enseigne, au retour, elle l'a vu, sans le chercher, presque par hasard. Mais elle a de bons yeux, et très intelligens, une sensibilité particulièrement fine, le don de ne jamais languir en état d'indifférence. Que de passion, même ! Un zèle incomparable et, ajoutons, une invention verbale très heureuse, pour suffire à un tel entrain d'une riche pensée.

C'est, je crois, à Weimar que Jacque Vontade éprouva son plus vif plaisir. Elle rêva dans les « maisons sacrées : » celle de Gœthe, celle de Schiller, et celle de Herder, et celle de Nietzsche. Voilà le pèlerinage que nous n'avons plus envie de faire. Éprouvons-nous quelque regret?... Les personnes à qui M. de Gœthe, ministre de Saxe-Weimar, est le plus précieux ont la ressource de le considérer comme un splendide exemplaire de l'humanité, comme un héros intellectuel, bien détaché de son pays natal et qui aimait tant l'Italie!... Car il disait : « Voir l'Italie était une soif qui me dévorait. » Et il disait encore : « Si je n'étais venu en Italie, je crois que j'aurais perdu la raison. » Et puis : « Je regarde comme mon second jour de naissance et l'époque réelle d'une seconde vie le jour où je suis entré à Rome... » Allons, c'est bien ! Et l'art gothique de sa vieille Allemagne, il le méprise pas mal : « Les pauvres saints juchés les uns sur les autres dans de mauvaises niches, les colonnes en tuyaux de pipe, les petits clochers pointus, grâce à Dieu, j'ai dit un éternel adieu à tous ces objets!... » Pour les Gœthiens les plus impénitens, il y a là un alibi : sans doute se loueront-ils de posséder quelques argumens pour déclarer « leur Gœthe » peu Allemand. Mais il l'était : je ne tiens pas beaucoup à lui. A Schiller, pas du tout ! Celui-là, qui vous a combiné une Jeanne d'Arc amoureuse d'un bel Anglais, je ne le regrette pas. Jacque Vontade, cependant, nous le montre comme un très honnête homme et qui avait le goût naturel du sublime. Oui ! et son idée du sublime, infiniment respectable, je l'avoue, n'était pas exempte de toute niaiserie. Quel citoyen de l'univers ! Il s'écriait : « C'est un pauvre but qu'écrire pour une nation. Un esprit philosophe ne peut pas supporter de telles limites... » Schiller ne se contente même pas d'écrire pour une grande nation, pour la plus grande des nations. Qu'est-ce qu'une nation? Il répond : un fragment. Ce fragment ne lui « échauffe » pas l'esprit. Et il réclame « l'espèce

humaine. » Il réclame, en outre, l'éternité; il blâme un artiste qui, tout simplement, serait de son temps et de son pays. Alors, Schiller vous montre des personnages qui sont des types d'humanité bien générale, des personnages grandioses et, si je ne me trompe, insignifians. Il avait peur de les caractériser et, ainsi, de les diminuer. Bref, son Moor le brigand, son terrible Philippe II, son fade Don Carlos, ce n'est plus rien. Si j'ai tort, tant pis : je ne regrette Schiller aucunement. Je me passerai de Herder : en vérité, je m'en passais déjà!... Sur la maison de ce philosophe, on a posé une plaque où je n'irai pas lire : « Ici vécut, travailla, mourut Herder. » Paisible existence ; mais le bonhomme avait un caractère détestable et ne dérageait pas. Jacque Vontade, qui trace de lui un très amusant portrait, assure, et Gœthe l'a dit aussi, que cette mauvaise humeur venait à Herder de ses yeux : une perpétuelle ophtalmie, et des opérations, et des souffrances. Il refusait de l'avouer et se vengeait sur son prochain de sa douleur. Il taquinait tout le monde ; il taquinait Gœthe, lui empruntait de l'argent et, au moment de payer sa dette, raillait le prêteur, lui donnait des surnoms ridicules. Gœthe n'admettait point ces plaisanteries. Ah! qu'ils se chamaillent entre eux!...

Mais enfin, voilà les grands hommes de la pensée allemande, réunis et commémorés à Weimar. Ne les disputons pas à l'Allemagne. Elle est fière d'eux ; et nous n'avons pas besoin d'eux.

Au surplus, si l'on y songe, la fierté de l'Allemagne, touchant ses Gœthe, Schiller et Herder, est honorable. Notons pourtant que ces grands hommes ne semblent pas avoir exercé une influence profonde sur la nation qui les glorifie et qui transforme leurs « maisons sacrées » en musées. On me dira que je badine et que ce n'est point à la guerre et dans une invasion de soldats que se manifeste l'énergie mentale de deux poètes et d'un philosophe. Pourquoi? Les poètes et les philosophes ont un rôle magnifique, dans l'histoire : ils ne sont pas uniquement des inventeurs de rythmes et de systèmes ; ils ont à civiliser les nations. Eh bien! nous ne voyons pas du tout que ses Gœthe, Schiller et Herder aient civilisé l'Allemagne : nous ne voyons pas qu'on ait civilisé les masses allemandes. Or, il faudrait avoir la vue encore plus défectueuse que ne l'eut jamais Herder pour ne distinguer point, dans cette guerre, dans la vaillance délibérée de nos troupes et dans la très lucide volonté de nos chefs, le clair génie de la France, tel qu'ont puissamment contribué à le former nos Corneille et nos Descartes. Ne devons-nous pas, en quelque mesure, à nos poètes et à nos philosophes cette discipline du

cœur et de l'esprit, cette logique de l'effort qui nous sauve et qui nous sauvera? Certes, oui! Je vois en plein, dans cette guerre, du Corneille et du Descartes; je n'y aperçois ni du Gœthe, ni du Schiller, ni du Herder.

Du Nietzsche? Sans nul doute.

Continuant la visite des « maisons sacrées, » Jacque Vontade a pénétré dans la demeure « fleurie, aimable, gaie et si tragique » où Frédéric Nietzsche « acheva son mauvais rêve et, doucement, s'endormit. » Celui-là, je ne dis pas qu'on ne sente pas son influence vive sur l'Allemagne qui s'est montrée à nous; celui-là, sinon l'inventeur, au moins le plus célèbre bénéficiaire du sur-homme philosophique et pratique; celui-là, le théoricien de la mégalomanie! Nous avons eu des Nietzschéens, à Paris, et des Nietzschéennes, les uns et les autres fort empressés à vivre leur vie, les uns des apaches et, les autres, de petites femmes dénuées de patience. La doctrine plut, un peu de temps, par les commodités qu'elle fournissait à des instincts ou à des velléités souvent ignobles. Du reste, ces divers Nietzschéens et Nietzschéennes abusaient de leur maître. Un philosophe n'est pas responsable précisément de tous ses disciples. Néanmoins, la valeur d'une éthique se révèle aux fruits qu'elle porte : et les fruits du nietzschéisme sont malsains. Et Nietzsche mourut fou. Cette folie, ce n'est point un accident qui soit tardivement arrivé à l'auteur de *Zarathoustra* : cette folie entache tout le nietzschéisme; et qu'est-ce que le nietzschéisme, sinon l'exaltation poétique d'une démence? Les Flagellans et autres sectaires qui jadis, partis de Cologne, propagèrent au Nord et à l'Ouest leur frénésie, l'avaient tirée des livres d'un métaphysicien, maître Eckart. La frénésie des Flagellans n'est pas imputable à ce penseur ingénieux. Mais l'absurdité nietzschéenne réside premièrement dans le nietzschéisme.

Jacque Vontade fut admise à feuilleter les volumes que Nietzsche avait autour de lui quand il mourut. « Parmi les livres français, il s'en trouve de Jules Lemaître; ils ont été lus et relus et sont surchargés de coups de crayon, geste d'assentiment... » Je n'en sais rien... « geste d'assentiment qui dit si bien le plaisir des fraternités spirituelles. Et j'ai joui avec orgueil de savoir, comme s'il me le disait, que Nietzsche admirait l'esprit de France dans le plus subtil des esprits français et qu'il en avait aimé et senti la grâce, la souplesse, le tranchant vif et la pointe pénétrante et forte... » Eh! je ne sais pas si, parmi les livres que Jules Lemaître gardait à portée de sa main, l'on trouverait du Nietzsche; si l'on en trouvait, je ne sais pas si les feuil-

lets seraient coupés jusqu'aux dernières pages ; si l'on y trouvait, aux marges, des coups de crayon, je suis sûr qu'ils ne marqueraient pas l'assentiment. Et enfin, la fraternité spirituelle d'un Jules Lemaître et de Nietzsche, je la nie. Il n'est pas de fraternité spirituelle entre « le plus subtil esprit français, » — le plus sincère et le plus réfléchi, le plus naturellement délicieux, — et ce « Sur-Boche », si j'ose m'exprimer ainsi. Non ! et la toquade nietzschéenne, avec ses beaux dehors de poésie, put un instant séduire ou amuser nos idéologues : elle n'a point touché les âmes françaises. Il y a, entre ce pédantisme lyrique et nous, une antipathie essentielle.

Mais, entre le nietzschéisme et l'âme allemande, l'âme de l'Allemagne nouvelle, n'y a-t-il point un accord profond ? Jacque Vontade ne pose pas ce problème. Cependant, lisons le chapitre où Jacque Vontade raconte ses promenades berlinoises. Elle suit, au Thiergarten, cette Allée de la Victoire où l'Empereur a fait dresser les monumens de trente-deux héros qu'il a « découverts dans sa famille : » tous jolis garçons et qui, par leur attitude, prouvent que très anciennement les Hohenzollern devinaient l'avenir, leur royauté prussienne, l'hégémonie de la Prusse en Allemagne et, quoi encore ? l'universelle hégémonie de l'Allemagne. Dans l'Allée de la Victoire, chemine un loqueteux. « Il a une cravate tordue et dénouée, un col déboutonné, une figure d'un jaune vilain, où les yeux chavirent. Il s'approche d'un groupe, salue profondément. Personne ne lui répond. Il va plus loin, salue encore, puis s'arrête et, d'une voix âpre qui parfois se casse péniblement, il prononce un discours, frappe sa poitrine à grands coups de poings. Il s'interrompt, rit aux éclats, prend un air insulté, se remet en marche... » C'est un fou : on ne le regarde seulement pas. Après cela, Jacque Vontade va au jardin zoologique. En revenant, elle monte dans le tramway. Un jeune homme bientôt la suit ; et « il tombe sur la banquette, comme en défaillance. » Il ne s'évanouit pas. Il a des mouvemens convulsifs. « Il murmure tout bas des paroles rapides... Il agite les pieds et les mains comme un enfant nerveux. Ses cheveux secs ressemblent à ceux qu'on retrouve dans les tombes. Ses yeux, qui luisent d'une manière insupportable, deviennent fixes. Il semble écarter quelque chose de son front, regarde dans sa main, s'étonne de n'y rien voir. Soudain, il se lève, bouscule les gens, saute du tramway, s'éloigne, faisant des signes, appelant quelqu'un. Mais il n'y a personne ; la rue est vide. Encore un fou !... » On ne le regarde pas plus que l'autre. Jacque Vontade se demande si peut-être il n'y a pas, en Allemagne, tant de fous qu'on renonce à les enfermer et que

même on ne les remarque plus. Elle écarte cette pensée, très poliment, et s'efforce de croire que, par hasard, elle a rencontré les deux seuls fous de Berlin. Puis, le même jour, dans une foule du dimanche, elle dénombre une quantité de laideurs, dos arrondis par la tuberculose, épaules déjetées, colonnes vertébrales déviées, des coxalgies, des visages malsains, — « pauvres visages où s'inscrivent les grandes tares nerveuses des ascendans, les signes de l'hérédité épileptique : » un « effarant cauchemar. » Ces promeneurs dominicaux n'ont pas l'air innocent, mais « un air de hâte et d'avidité. » Ils donnent « l'idée de gens résolus à jouir sans attendre, à s'amuser constamment, violemment, à faire de l'effet, de gens enfin qu'une force irrésistible débride et pousse à toute vitesse vers les extrémités du plaisir, de la vanité, et vers l'argent... » Je le répète, que Jacque Vontade a écrit ces pages avant la guerre et formulé ce diagnostic avant la terrible manifestation de pareils symptômes, décuplés par la fureur militaire. Alors, Jacque Vontade, un peu inquiète de ce qu'elle avait cru entrevoir, écartait le soupçon qui la hantait. Non, non, se disait-elle, je me trompe : les Berlinois sont des gens graves, sages et bien portans, moraux, tranquilles et avisés ; « si j'ai, en un temps très court, aperçu ces deux fous, ce nombre d'épileptiques, toutes ces personnes impossibles à identifier et dont l'expression, alternativement morne et surexcitée, avouait d'obscurs et forts appétits, c'est par hasard, un de ces hasards dépourvus de sens, mais qui jettent l'esprit dans une grande confusion... » Jacque Vontade n'osait pas conclure à la folie de l'Allemagne, à la mégalomanie concupiscente de l'Allemagne. Et, moi non plus, je n'ose pas. Mais enfin, cette mauvaise santé mentale de l'Allemagne, ne l'avons-nous pas vue ? Leur Guillaume II, c'est bien un surhomme, il me semble. Il n'a ni scrupules ni préjugés : il a de l'éloquence et, en paroles, de grandes facilités triomphales. Cette guerre qu'il a voulue était de qualité nietzschéenne, par son absurdité dangereuse ; le plan de la campagne fut la plus étonnante preuve d'un orgueil morbide. Or, ce mégalomane, tout son empire le suivait : tout son empire, atteint de mégalomanie. En fait de nietzschéisme populaire, quoi de mieux et de plus patent que les atrocités commises, en Belgique et dans le nord de la France, par les hordes germaines, affamées et assoiffées et tout échauffées de luxure? Il m'importe assez peu de savoir si l'auteur de *Zarathoustra* eût approuvé les crimes de ces barbares. Jamais une philosophie ne se propage dans les multitudes sans s'y avilir ; et, condamnée peut-être par Nietzsche, la ruée d'outre-Rhin fut pourtant une aventure nietzschéenne.

Oui, leur philosophe et leur poète, c'est Nietzsche le fou.

Jadis, il y eut en Europe une espèce d'amitié sentimentale pour ces bons Allemands d'une bonne Allemagne, très simple et vertueuse, aimable et patriarcale, douce gardienne des mœurs d'un autre âge. Cette Allemagne emmitouflée de bonhomie a-t-elle disparu? Probablement. Ou bien, a-t-elle existé ailleurs que dans la molle imagination de ses panégyristes? En reste-t-il au moins des traces? Oui; et Jacque Vontade les a retrouvées. « L'Allemagne ancienne (dit Jacque Vontade) aimait les petites constructions. A part les églises, ses édifices publics étaient ordinairement de moyenne grandeur. Dans tout ce qui reste d'elle, on aperçoit l'attachement aux coutumes locales, le sens de la petite patrie, l'amour jaloux de la ville, un puissant esprit régional. Les chambres étroites, les plafonds bas de ses vieilles maisons convenaient aux existences closes, discrètes, contenues par les devoirs modestes, ornées de sentimens recueillis et graves. Là-dedans, on craignait Dieu et le père de famille, on ne connaissait guère l'ambition, le besoin de nouveauté, le souci de ce qui se passe au loin. On recommençait ce que d'autres avant vous avaient fait; les âmes se resserraient autour de quelques certitudes, réchauffantes comme le poêle autour duquel l'hiver tous se pressaient. Jusque dans les palais que, pour imiter Versailles, les princes allemands construisirent ou décorèrent au XVIIIe siècle, jusqu'en ces demeures, charmantes toutes, et quelquefois d'une délicieuse élégance, ce n'est pas la magnificence qui frappe, mais je ne sais quelle gentillesse familière... Lorsqu'on erre dans ces chambres peintes, sculptées, dorées, où noircissent les miroirs qui reflétaient leur joie, un peu d'attention suffit pour atteindre, à travers ce luxe emprunté, la véritable âme allemande, éprise d'amusemens simples, d'intimité libre; pensive et gaie, apte mieux qu'aucune autre à sentir et à dégager la poésie des humbles choses... » Jolie page, et d'un charmant coloris! Mais, la « véritable âme allemande, » nous l'avons vue : ce n'est pas cela. « L'âme d'autrefois, » ajoute Jacque Vontade. Ainsi la véritable âme allemande, c'est une âme d'autrefois. Et l'âme d'aujourd'hui?...

L'âme ancienne de l'Allemagne, Jacque Vontade l'a rencontrée dans les petites rues de Cologne. Puis, elle l'a rencontrée encore dans la vieille ville d'Erfurt. Il y a là, près de l'église, une place qui ressemble à une estampe du temps passé... « Elle parle de choses familières, douces, et mêle à votre âme une bonne petite âme, enfantine par momens, à d'autres vieillotte. Et l'on voit les grandes neiges gaies, avec leurs jeux, la course par les rues noires, la lanterne ba-

lancée au bout du bras, l'arbre de Noël piqué de petites bougies ; on entend le craquement sec et amical des noix, le cantique chanté en chœur. On se souvient de la famille rassemblée autour du poêle ; un père un peu redoutable, une grand'mère bénévole. Et puis ce sont, au printemps, les longues promenades des longues fiançailles. On marche sans parler, se tenant à la taille et pensant à des fleurs, à la lune qui se lève, à rien, avec un bonheur délicieux et patient. Sur la belle place, toute l'ancienne vie allemande ressuscite et circule avec vous, gaie et recueillie, économe, prudente, pénétrée d'un goût du devoir qui parait de grave beauté les moindres actes. La vie du temps où, en Allemagne, on savait, et mieux qu'ailleurs, que l'homme ne vit pas seulement de pain. » Ce temps est aboli, sans doute ?...

Quand Jacque Vontade peint de ces couleurs discrètes le paysage de la vie allemande, elle ne manque pas de noter que voilà des souvenirs et, si l'on veut, l'évocation d'une époque périmée. Puis, auprès de ces grâces si précieuses dans le demi-jour de l'imagination très complaisante, elle signale avec une impitoyable justesse les réalités d'aujourd'hui. Dur contraste ! C'est, à Cologne, dès l'arrivée, le pont formidable qui enjambe le Rhin ; à l'entrée du pont, les deux empereurs, droits sur leurs chevaux, gardent le fleuve. Pont gigantesque, pont colossal ! Et c'est, dans les moindres villes allemandes, jusque dans celles où l'on retrouve le mieux les bribes du passé, partout, du colossal, des ponts imités de Cologne et, d'habitude, trop immenses pour la rivière qu'ils traversent, des monumens démesurés, des bureaux de poste qui vous ont des airs de cathédrales, des Bismarcks gros comme des montagnes. Lorsqu'il s'agit de peindre l'ancienne vie allemande, les mots se font petits, modestes et intimes : la nouvelle vie allemande, colossaux.

Jacque Vontade préfère, en Allemagne, l'âme d'autrefois à l'âme d'aujourd'hui. Et, l'âme d'autrefois, elle l'appelle aussi la véritable âme allemande. Pourquoi véritable, l'ancienne, celle que nous serions tentés d'aimer, et non celle d'aujourd'hui, celle que nous haïssons ? Reprocherons-nous à Jacque Vontade, ici, trop de bienveillance ? Peut-être ; mais non sans indiquer une fois de plus que son livre est de quelques semaines antérieur à nos plus récentes rancunes comme à nos informations les plus poignantes. Et s'est-elle trompée? Je l'ignore. Admettons sans chicane qu'autrefois l'âme allemande ait mérité cette benoîte sympathie que Jacque Vontade ne fut pas seule à lui accorder. Mais alors, quelle maladie a donc pris cette âme allemande et l'a toute dénaturée ? Ainsi formulée, la question sera vite

résolue, à la lumière des événemens : cette maladie, c'est la crise de nietzschéisme que je disais ; nietzschéisme ou mégalomanie, folie.

Je m'en rapporte au livre de Jacque Vontade : tous les signes de cette folie, en Allemagne, sont d'hier et d'aujourd'hui. La maladie ne date pas de loin. Ce sont les monumens les plus neufs qui ont ces dimensions colossales ; c'est la nouvelle vie allemande qui révèle une frénésie détestable, et non la sagesse d'un Gœthe, mais la démence d'un Nietzsche.

Les résultats, Jacque Vontade, si peu disposée à dénigrer l'Allemagne, ne les dissimule point. Que de laideur accumulée en un petit nombre d'années ! Toutes les villes allemandes, un art abominable les entache de luxe dérisoire et de monstruosité rutilante, un art de nègres vaniteux et tourmentés de pédantisme. La merveille du genre, c'est, auprès de Ratisbonne, la Walhalla ou temple de l'honneur. Ce monument, déclare Bædecker, « produit un effet surprenant, quelque idée qu'on s'en soit faite d'avance. » La Walhalla : un temple grec. Une espèce de temple grec, une manière de Parthénon : car il fallait annexer Phidias. Un Parthénon « pareil à du carton. » Là-dedans, Freya, Thor et Odin ; là-dedans, la grosse tête mécontente de Bismarck; et des Walkyries que le sculpteur Schwanthaler a pourvues de nez grecs. Et cette Walhalla est comique : une forte cocasserie, involontaire et si prétentieuse ! Ailleurs et partout en Allemagne, une extraordinaire profusion décorative. Tout cela, en toc, en « substance agglomérée, » cimens gris et mornes : « A Berlin, dit Jacque Vontade, on a volontiers confiance en l'éternelle cohésion des choses agglomérées ; » cimens et confédérations, ô Berlinois, se détraquent et ne valent ni la pierre vive, ni les authentiques nations !...

L'art allemand, veut-on le voir dans les musées ? Il n'est pas de ville allemande qui ne possède son musée. Un riche musée, et qu'on a bâti, qu'on meuble prestement. Toutes les grandes écoles de peinture et de sculpture y sont représentées. Les noms illustres y foisonnent, depuis les rares primitifs jusqu'aux plus extravagans cubistes. Les primitifs, on les tient des ancêtres, car l'ancienne Allemagne a eu ses maîtres admirables. Les cubistes, on les achète à peu de frais : et l'on s'attend que ça devienne une affaire d'or ; sait-on jamais ? Ce qui manquerait à la collection pour qu'elle fût complète et instructive, les Italiens de la Renaissance, les Hollandais, Flamands et Français de la plus belle époque, eh bien ! l'on s'en procure des échantillons en moins de temps et à meilleur compte que chez nous. On a des faux : et voilà tout. Les faux abondent, dans les plus glorieuses galeries

allemandes. Qu'importe ? Les tableaux sont frelatés ; mais, au moins, les étiquettes sont flatteuses : Carpaccio, Titien... Le Carpaccio et le Titien, le même artiste les a perpétrés : quel habile garçon ! Et on le décorerait, plutôt que de le blâmer. Berlin, capitale de l'Empire, se devait d'avoir un musée sans lacunes ; les énergiques et rapides Berlinois ont fait leurs commandes. Et quelle joie, le jour que M. Bode, savant directeur de ce musée, acheta une tête de cire qu'il attribua, sans délai, à Léonard de Vinci ! A Léonard de Vinci, pourquoi ? D'abord, la tête souriait ; et chacun sait que les têtes souriantes sont de Léonard de Vinci. En outre, et principalement, ne convenait-il pas à la gloire de l'Empire que le musée de Berlin possédât une œuvre de Léonard de Vinci sculpteur, trésor unique ?... M. Bode avait payé sa fameuse tête de cire cent mille francs. C'est pour rien ! Mais il se trouva que « le chef-d'œuvre du xv[e] siècle était bourré de journaux anglais auxquels la majeure partie du public ne voulut pas admettre que Léonard fût abonné. » Fâcheuse aventure ? Pas du tout ! On se garda bien de jeter au ruisseau ou même de loger au grenier cette cire malencontreuse. On la laissa en belle place, au milieu d'une salle qui est au milieu du musée. On ne toucha point à l'étiquette : *Léonard de Vinci, buste de femme en cire colorée.* « M. Bode est fier ; tout le monde est content. Et voilà la grande manière !... » Quand on sut à n'en pas douter que le savant M. Bode avait été la dupe d'un malin, personne ne se fâcha. L'on détesta seulement les critiques indisciplinés qui, surtout à l'étranger, divulguaient la fraude : des envieux ! On les méprisa, on refusa de les entendre ; et l'on se félicita d'une aubaine excellente. Il paraît que l'Empereur, informé, ne sourcilla point ; il déclara : « C'est une erreur qui coûte cent mille francs. Qu'importe ? M. Bode nous a enseigné tant de choses, et qui valent plus de cent mille francs. » Jacque Vontade trouve ce mot « noble et charmant. » Jacque Vontade, à ce propos, ne craint pas de comparer Guillaume II et Louis XIV, qui, recevant Villeroi après la défaite de Ramillies, l'embrassa et s'occupa de le consoler affectueusement. Jacque Vontade écrit enfin : « Guillaume II a montré en plus d'une occasion qu'il avait cette sorte d'élégance au degré suprême... » Mais, depuis lors, Guillaume II a montré, en plus d'une occasion, que le faux n'était pas pour lui déplaire et qu'il n'avait aucune horreur du mensonge. Soyons sûrs qu'avec son digne peuple berlinois il se félicita de posséder, dans son musée impérial, un buste en cire, même bourré de journaux anglais, un buste en cire de Léonard et qu'il estima M. Bode, oui, comme le plus grand acheteur d'objets d'art de la plus grande Allemagne.

Ce goût du frelaté n'est-il point un symptôme ? Et, ne fût-ce que dans ces colossaux musées d'Allemagne, ne reconnaissons-nous pas le véritable caractère du nouveau peuple allemand ? Ce peuple est un parvenu. La fureur avec laquelle il a voulu montrer son opulence, dépenser de l'argent et montrer qu'il le dépensait, le zèle maladroit avec lequel il s'est hâté de construire, de déployer son faste et de multiplier autour de lui le clinquant, tout cela, autant de signes de la dépravation spirituelle que produit, chez les vaniteux, un trop soudain enrichissement. Et nous avons, nous, notre Bourgeois gentilhomme : risible personnage, mais anodin, de qui l'on se moque, mais qui n'excite pas l'horreur ou le dégoût. L'enrichissement germanique s'est exalté d'une autre sorte, avec une insolence détestable et avec une immonde brutalité. Ce parvenu libidineux et féroce est nietzschéen.

L'ancienne Allemagne qui obtint les indulgentes et les tendres sympathies de l'Europe, la petite Allemagne pieuse et casanière, on se la rappelle encore : elle n'est pas anéantie depuis longtemps. La promptitude de la transformation donne la clef de cet immense et prodigieux phénomène. Ce peuple avait grandi trop vite, et plus vite que ne le permettent les ressources de la nature humaine, les lois d'une croissance normale et saine. Ce peuple n'avait pas eu son adolescence lente et, à l'âge des modifications physiques et morales, il a pris des vices, contracté des manies et attrapé des tares irrémédiables. Ou bien, pour emprunter un mot de M. Paul Bourget, ce peuple n'a pas suivi, dans son développement, toutes ses étapes, l'une après l'autre. La vérité psychologique, si importante, que le roman de *l'Etape* a formulée ne s'applique pas seulement à l'histoire des individus et des familles, mais aux collectivités plus vastes, et aux nations. Les nations, de même que les individus, ont leur âme, leur corps, leur tempérament ; et il leur faut une hygiène, comme une éthique ; elles ont leurs maladies, au cours desquelles se manifeste la qualité authentique de leur nature, excellente ou abjecte, leurs maladies graves ou non, quelquefois mortelles. Si l'Allemagne meurt de nietzschéisme révoltant, qui donc y aura-t-il pour la regretter ? On la traitera selon ses maximes : son Nietzsche blâme la pitié.

ANDRÉ BEAUNIER.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Les journaux anglais nous ont appris qu'après avoir gagné la bataille de la Marne, nous avions gagné celle de l'Aisne, sans en avoir eu l'impression aussi nette pour la seconde que pour la première. Le mot de victoire n'avait pas été prononcé, cette fois, dans les communiqués officiels. Aurait-il dû l'être? Il a fallu un raisonnement pour nous en convaincre. Ce qui caractérise une victoire, c'est le fait d'avoir amené l'ennemi à abandonner le terrain qu'il occupait pour en occuper un autre en deçà, et n'est-ce pas ce qui s'est passé sur l'Aisne? Nous parlions, il y a quinze jours, de la durée, qui semblait interminable, de la bataille que, Français et Allemands, nous nous livrions sur cette rivière, et il nous semblait que le seul moyen d'en finir était de tourner l'ennemi sur une de ses ailes, ou du moins de l'en menacer d'une manière assez effective pour l'obliger à se retirer. Eh bien! n'est-ce pas ce qui est arrivé?

Nous n'avons pas tourné l'ennemi parce qu'il nous a suivis front contre front dans notre mouvement, mais il n'a pu le faire qu'en abandonnant la ligne de bataille où il s'était si solidement fortifié et c'est l'objet que nous poursuivions. En fait, il a vidé ses terriers tout le long de l'Aisne; nous l'y avons forcé sous peine de voir son aile droite tournée ou enveloppée ; alors, par une sorte de glissement, les deux armées ont pris des positions nouvelles. Aucune des deux n'a réussi jusqu'à présent à enfoncer l'autre, il faut bien le reconnaître, mais que nous ayons repoussé, refoulé l'armée allemande, comment le nier? Le but qu'elle visait était Paris et elle y était presque arrivée : il suffit de prendre un compas et de mesurer les distances sur la carte pour constater qu'il y a plus loin de Paris à l'Escaut et à la Lys que de Paris à l'Aisne. Sur l'Aisne, qui retentissait, il y a quelques jours, de coups de canon, un silence relatif s'est fait; les troupes qui y restent en présence sont dans l'attente; la vraie bataille n'est plus là, elle est au Nord où elle se poursuit avec fureur sur un dévelop-

pement qui va jusqu'à la mer, si bien que la flotte anglaise a pu nous donner son concours en tirant sur la droite allemande avec ses canons à fort calibre et à longue portée. Il est impossible, comme le dit un de nos communiqués officiels, que sur un front aussi étendu il ne se produise pas quelques ondulations ; nous avons perdu un peu de terrain sur quelques points, nous en avons gagné sur d'autres ; dans l'ensemble, notre résistance est restée inébranlable. Combien d'heures, combien de jours encore durera la bataille, nul ne peut le dire, mais il suffit qu'elle se prolonge pour se terminer à notre avantage. Nous sommes loin, en effet, d'avoir épuisé toutes nos ressources, tandis que l'ennemi semble bien avoir mis en ligne toutes celles dont il peut disposer actuellement. Parmi les prisonniers que nous lui faisons, il y en a qui sont trop jeunes, d'autres trop vieux : ce sont là des symptômes significatifs ; ils permettent de croire que, dans cette guerre d'usure que se font les deux armées, ce n'est pas la nôtre qui est le plus usée des deux.

Et enfin un autre élément doit entrer en ligne de compte quand on calcule les chances probables des deux adversaires : ce sont les plans qu'ils ont faits, les projets qu'ils ont arrêtés et essayé d'exécuter. Qu'on nous cite, si on le peut, un seul des plans de l'état-major allemand qui ait réussi. Ils ont tous abouti à des déceptions et à des échecs. Les Allemands ont gagné, à la vérité, une première bataille entre Mons et Charleroi, qui n'était pas dans leur plan primitif : nous ne nous y étions pas préparés, nous avons été pris à l'improviste, et notre échec nous a coûté cher sans doute, puisque nous avons dû reculer jusqu'à la Marne ; mais, à ce moment, la fortune a tourné et, depuis, ne nous a plus abandonnés. Nous le devons à nos admirables soldats et à l'impassible sang-froid de leurs généraux. Nous le devons aussi à nos alliés, qui ont combattu avec nous sur les mêmes champs de bataille et qui, Anglais et Belges, ont déployé des qualités militaires dignes de leur glorieuse histoire.

Faut-il l'avouer ? Il y a eu entre eux et nous un peu de surprise de se trouver mutuellement si grands et si forts. Nous n'attendions pas autant les uns des autres. Le journal le *Times* a exprimé ce sentiment dans un article qui nous a beaucoup touchés. On nous avait fait une mauvaise réputation dans le monde ; on avait dit et cru que, chez nous, les fils n'avaient pas hérité des vieilles qualités de leurs pères ; les Anglais n'étaient pas à notre égard sans quelque méfiance. Qu'en pense aujourd'hui le *Times ?* Laissons-le parler : « Il y eut des jours, dit-il, où, durant la rapide marche en avant de l'armée allemande,

nous avons craint que les armées françaises ne fussent par trop inférieures à leurs adversaires, où nous avons cru que l'Allemagne ne serait battue que sur mer et sur sa frontière orientale et qu'après la guerre la France ne subsisterait comme grande Puissance que grâce à l'aide de ses alliées. D'avoir eu cette peur au sujet de la France, nous lui demandons maintenant pardon. » L'Angleterre a reconnu dans nos soldats le vieux génie de notre race guerrière et, aujourd'hui, elle nous rend justice avec une effusion presque lyrique. Nous aurons une franchise égale à la sienne. Nous n'avons jamais douté des solides qualités du soldat anglais; la ténacité est sa vertu maîtresse: rien ne l'ébranle, rien ne le décourage; il en a donné des preuves continuelles dans toute son histoire. Toutefois, on pouvait se demander s'il était préparé à la guerre moderne, s'il en avait prévu d'avance les rudesses brutales et s'il s'y adapterait du premier coup. Nous avions aussi une autre préoccupation: l'armée anglaise, qui ne se compose que de volontaires, serait-elle assez nombreuse pour nous apporter un concours efficace contre plusieurs millions d'Allemands? A notre tour, nous demandons pardon des craintes que nous avons un moment éprouvées. Soldats et officiers anglais n'ont rien perdu de leurs qualités anciennes et en ont tout de suite acquis de nouvelles. Enfin, la « méprisable petite armée du général French, » comme s'exprime l'empereur Guillaume, se compose aujourd'hui de près de 300 000 hommes et elle grossit sans cesse. Oui, nous nous en confessons humblement, quand lord Kitchener a parlé de lever une armée d'un million d'hommes, nous nous sommes demandé s'il n'y avait pas quelque exagération, quelque illusion dans ce chiffre: nous sommes maintenant éclairés et rassurés. Les volontaires pullulent en Angleterre et lorsque tous ces hommes auront reçu une première instruction militaire, ils ne seront pas seulement pour nous un appoint très utile, ils seront une armée formidable. Et que dire du concours que l'Angleterre a trouvé dans ses colonies! Des milliers et des milliers d'Indiens ont traversé et traversent encore le canal de Suez; ils sont arrivés, ils arrivent tous les jours en France, et c'est un spectacle singulier de voir ces enfans de l'Asie venir, à l'appel de la nation qui a le plus contribué avec nous à répandre la civilisation dans le monde, défendre à sa source même cette vieille civilisation mise en péril. Quant aux Canadiens, nous les regardons un peu comme des frères et nous ne sommes pas surpris de les voir accourir. Nous n'avions pas prévu que ce mouvement serait aussi général, qu'il viendrait de si loin, qu'il apporterait jusqu'à nous des

masses aussi profondes. Ce sont là des choses nouvelles dans l'histoire du monde; elles donnent à la guerre actuelle un caractère de grandeur qui la distingue de toutes celles qui ont précédé. Napoléon Ier avait fait le rêve de ranger toute l'Europe sous son sceptre et d'en faire marcher tous les soldats sous ses étendards : un siècle après lui, il ne s'agit plus seulement de l'Europe; l'Amérique, l'Asie, l'Afrique, l'Océanie envoient leurs contingens se battre sous les drapeaux unis de l'Angleterre, de la France, de la Russie. Jusqu'où seront reculées au siècle prochain les limites du possible?

Dans cette immense levée de boucliers, la Belgique occupe une place d'honneur. Sans elle, le sort de la guerre aurait été très différent de ce qu'il est. Nous savons et nos alliés savent, eux aussi, ce que nous lui devons tous : aussi est-ce avec émotion que nous avons accueilli le gouvernement belge sur notre territoire, au moment où les rigueurs de la guerre l'ont amené à y chercher un refuge. M. le président du Conseil a dit combien nous étions fiers d'avoir été choisis par notre noble voisine pour assurer à son gouvernement une pleine sécurité. Le gouvernement belge est chez lui au Havre : sa souveraineté peut s'y exercer librement. Bientôt d'ailleurs, il rentrera chez lui victorieux. « Si j'étais mon petit-fils, disait Napoléon au plus fort des revers qui ont précipité sa chute, je me relèverais du pied des Pyrénées. » Il sentait ce qui lui manquait. La dynastie belge n'est pas très ancienne, mais trois souverains s'y sont déjà succédé et elle se confond aujourd'hui avec le pays lui-même. Dans les épreuves qu'elle traverse, la Belgique a consolidé son indépendance, et nous ne dirons pas que le roi Albert a affermi sa couronne, car elle n'avait pas besoin de l'être, mais il lui a donné la consécration de la gloire qui est aussi une force, surtout lorsqu'elle vient d'un malheur héroïquement supporté.

Si nous regardons maintenant du côté de l'Est, nous y trouvons de nouveaux motifs d'espérance et de confiance. On pouvait se demander si la bataille d'Augustow que les Russes ont récemment gagnée était seulement un incident heureux, ou si, au contraire, elle était sur toute la ligne une reprise des hostilités dans des conditions meilleures, C'est la seconde hypothèse qui se réalise et, à vrai dire, nous n'avons jamais douté qu'il en serait ainsi. Les Russes sont entrés en campagne avant d'avoir réuni toutes leurs forces; ils y ont fait une entrée brillante, comme il convenait à leur courage, mais nous n'oserions pas dire qu'ils n'aient pas commis quelque imprudence lorsqu'ils se sont hardiment, prématurément, jetés sur la Prusse

orientale. Ils ont alors subi un échec qui a été pour eux un enseignement et dont ils n'ont d'ailleurs pas tardé à prendre leur revanche à Augustow. La victoire qu'ils y ont remportée a rétabli leurs affaires de ce côté. En Galicie, ils ont débuté, au contraire, par des succès éclatans et, si leurs succès ont, plus tard, été ralentis par l'arrivée de l'armée allemande accourue au secours de l'Autriche, ils n'ont jamais été interrompus. L'armée allemande a aussitôt visé Varsovie. Il y a eu là, toutes proportions gardées, quelque chose de comparable à ce qui s'est passé chez nous lorsque l'armée allemande a marché sur Paris, sans se préoccuper assez de ce qu'elle laissait derrière elle et à côté d'elle. Alors le général Joffre lui a ménagé sur la Marne une surprise qui l'a arrêtée net et obligée de rebrousser chemin. De même en Pologne. Les Allemands y sont entrés assez profondément sans rencontrer grande résistance et sont arrivés à la porte de Varsovie. Après quelques jours d'attente, qui n'ont pas été pour nous sans anxiété, les Russes ont remporté une nouvelle victoire, non moins importante que celle d'Augustow, et l'armée allemande a battu rapidement en retraite. La joie a été grande à Varsovie, car l'inquiétude y avait été vive : la ville était décidément dégagée, l'ennemi était repoussé, il était en fuite, on respirait plus largement. Rien n'est terminé, il s'en faut même de beaucoup. A l'Est comme à l'Ouest, la guerre sera difficile et longue. Ceux qui ont cru que l'armée russe serait à Berlin au bout de six semaines se sont trompés. Il faut en prendre notre parti ; cette guerre est partout un concours de patience ; le succès final sera au plus patient.

C'est encore ce dont s'est fort bien rendu compte le *Times*, et il constate que l'armée française, grâce à une adaptation facile et rapide, s'est donné les qualités dont elle avait besoin. « La France, dit-il, a appris de l'Allemagne elle-même ce qui lui manquait, et maintenant elle peut combattre avec la méthode allemande aussi bien que les armées allemandes elles-mêmes. Il lui fallait faire la guerre d'une manière contraire à sa nature et à son génie, et elle l'a faite comme si la patience et non l'ardeur était la qualité principale de son âme... Alors le monde, qui retenait sa respiration, sut que les vieilles nations, la vieille foi, la vieille conscience de l'Europe étaient encore solides et que la science ne les avait pas encore livrées aux nouveaux barbares. Deux fois déjà auparavant dans le cours des siècles, à Poitiers et dans les champs catalauniques, un combat pareil avait eu lieu sur le sol de la France, et maintenant pour la troisième fois c'est la haute et dure destinée de ce pays d'être la nation

gardienne, et ce n'est pas un simple accident, car la France est le trésor le plus noble que ces barbares consciens voulaient détruire. Ils savent que tant qu'elle ne sera pas brisée, il y aura un esprit en elle qui rendra leur culture haïssable au reste du monde. Ils savent qu'en elle, comme dans Athènes autrefois, la pensée reste passionnée, désintéressée et libre. La pensée française a pris bien des formes, elle a connu bien des déguisemens et bien des erreurs, elle s'est moquée d'elle-même, elle s'est moquée des choses les plus sacrées, et pourtant il y a toujours eu en elle la sainteté de la liberté. » Nous aurions peut-être quelques détails de ce portrait à rectifier et il y en aurait d'autres à y introduire, car il s'en faut de beaucoup que la pensée de la France ait été seulement frondeuse et sceptique, elle a été aussi grave, forte, élevée, religieuse même; mais il est vrai qu'elle a toujours été libre et qu'aucune force au monde n'a réussi à l'enchaîner. En a-t-il été de même en Allemagne? C'est la question qui se pose aujourd'hui et que l'étrange Appel que les intellectuels allemands ont adressé aux « nations civilisées » aide à résoudre. La pensée allemande est très libre dans le domaine spéculatif; elle y est même beaucoup plus à fond dissolvante et destructrice que la nôtre; mais, dans l'ordre pratique, elle n'est pas seulement prudente, timide, passive, elle est honteusement domestiquée; la vérité n'a plus pour elle aucun prix, elle la met docilement au service de l'intérêt matériel; l'histoire, qu'elle travestit, n'est plus qu'une annexe de la politique, et les faits actuels, contemporains, qui se passent devant nous, qu'il est impossible de ne pas voir à moins d'y fermer systématiquement et obstinément les yeux, elle les nie avec une impudence où l'on retrouve les formes arrogantes de son insupportable pédantisme. Et c'est ce qui fait du document dont nous parlons une chose essentiellement allemande.

Ses quatre-vingt-treize signataires s'intitulent eux-mêmes les « représentans de la science et de l'art allemands. » Nous ne leur en contestons pas le droit : il y a du mélange parmi eux et du remplissage; tous n'ont pas la même taille; tous n'élèvent pas le mensonge à la même hauteur; la liste comprend toutefois quelques-uns des plus grands noms de l'Allemagne dans l'ordre intellectuel. Contre les « calomnies » qu'on répand, disent-ils, à travers le monde pour rendre l'Allemagne odieuse, ils « protestent à haute voix » et ils affirment que « cette voix est celle de la vérité. » Voyons donc comment procèdent ces hommes dont les plus illustres, habitués aux méthodes scientifiques qu'ils pratiquent et enseignent, connaissent en effet les lois de la recherche de la vérité.

Ils procèdent ici par des négations. Il n'est pas vrai, disent-ils, que l'Allemagne ait provoqué la guerre, qu'elle ait violé criminellement la neutralité de la Belgique, que ses soldats aient porté atteinte à la vie ou aux biens d'un seul citoyen belge sans y avoir été forcé par la dure nécessité de la défense légitime, que ses troupes aient brutalement détruit Louvain, que ses armées aient violé les règles du droit des gens et commis des actes d'indiscipline ou de cruauté. Nous demanderons aux représentans de la science et de l'art allemands de quel droit ils donnent un démenti à des faits qui sont de notoriété publique et que mille témoins ont constatés. Ont-ils fait une enquête personnelle ? Se sont-ils donné la peine d'aller sur place interroger les ruines encore fumantes ? Ont-ils posé la moindre question aux blessés, aux mourans, aux survivans? Point du tout. Ils ont continué à lire de vieux livres dans leur cabinet de travail, à observer leurs cornues dans leurs laboratoires, à écrire des romans ou des pièces de théâtre, à jeter des notes sur le papier : pour ce qui est de la guerre, des circonstances dans lesquelles elle a été déclarée et des conditions dans lesquelles elle a été faite, ils ne les connaissent que par l'agence Wolff et les communiqués officiels. Aussi nient-ils sans vergogne. Cela ne peut pas, ne doit pas être vrai, disent-ils, donc cela n'est pas vrai! Le croient-ils? Qui sait? L'orgueil, poussé à un certain point, devient une démence. Il dénature et corrompt l'esprit jusqu'à des profondeurs insondables. Aussi pourrait-on être pris de pitié encore plus que de colère et d'indignation, si les savans allemands s'étaient contentés d'affirmer ou de nier; mais ils se sont emportés jusqu'à injurier et, sous prétexte de réfuter ce qu'ils appellent des calomnies, ils ont lâchement calomnié leurs victimes. Après avoir accusé les Belges d'avoir tiré traîtreusement sur leurs soldats, d'avoir mutilé les blessés et égorgé des médecins dans l'exercice de leur profession charitable, ils ajoutent sans rougir : « On ne saurait commettre d'infamie plus grande que de passer sous silence les atrocités de ces assassins et d'imputer à crime à des Allemands la juste punition qu'ils se sont vus forcés d'infliger à ces bandits. » Assassins ! bandits ! La conscience de l'humanité a déjà renvoyé ces qualifications à ceux qui les appliquent aux infortunés habitans de Louvain. Ce sont là des ignominies que la science ne saurait excuser ni couvrir, et ce n'est pas seulement en France ou en Angleterre que la lecture du misérable factum a fait courir un frisson d'horreur. A l'encontre de toutes ces négations des savans allemands, nous persistons à affirmer que toutes les cruautés relevées contre leurs sol-

dats ont été réellement commises. Et s'il n'y avait pas d'autre reproche à adresser à des soldats, ivres et grossiers, que d'avoir cédé quelquefois à ces emportemens dont on n'est pas toujours maître sur le champ de bataille, nous nous tairions; mais nous les accusons d'avoir commis systématiquement des actes barbares, d'avoir agi par ordre, par soumission à la discipline, enfin d'avoir aveuglément obéi à des chefs à qui revient dès lors la responsabilité morale de crimes qui n'ont pu être commis que parce qu'ils les avaient ordonnés.

C'est là une des plus effroyables conséquences de ce militarisme allemand, et plus spécialement prussien, où les savans d'outre-Rhin voient la garantie de leur culture. « Il n'est pas vrai, disent-ils, que la lutte contre ce qu'on appelle notre militarisme ne soit pas dirigée contre notre culture, comme le prétendent nos hypocrites ennemis. Sans notre militarisme, notre civilisation serait anéantie depuis longtemps. C'est pour la protéger que le militarisme est né dans notre pays, exposé comme nul autre à des invasions qui se sont renouvelées de siècle en siècle. L'armée allemande et le peuple allemand ne font qu'un. »

Ici il faut distinguer pour s'entendre. Nous disons volontiers nous-mêmes que l'armée française et le peuple français ne font qu'un et, en parlant ainsi, nous croyons très bien dire. Il est certain qu'un peuple, s'il veut protéger sa civilisation, doit être à même de se faire respecter et par conséquent d'être fort. Pour cela il faut une armée. L'abus, le danger commencent dans un pays lorsque l'armée y devient l'élément prépondérant et qu'elle a la prétention de faire la loi au lieu de se borner à l'exécuter. C'est ce qui est arrivé en Allemagne, après des succès militaires qui l'ont grisée. Alors l'armée portée à sa perfection est devenue un État dans l'État, fonctionnant pour elle-même et finalement assez sûre de son invincible puissance pour se croire capable de plier le monde entier sous son joug. On sait aujourd'hui avec quel soin elle avait, jusque dans le plus menu détail, tout disposé pour réaliser son idéal de domination : avant l'arrivée des soldats, l'armée des espions avait préparé les voies. Par une intoxication qui a atteint l'Allemagne jusque dans les moelles, le rêve malsain de son armée est devenu le sien et nous sommes en ce moment en présence de ce phénomène, si bien décrit par M. Boutroux, qui, au nom de sa culture propre, a dressé le pays tout entier contre le reste de l'Europe, notamment contre les nations auxquelles il doit cette culture qu'il n'a guère développée et perfectionnée que dans l'ordre des applications pratiques. Nous voudrions bien savoir,

en effet, ce que l'Allemagne a inventé. A-t-elle un Lavoisier, un Berthelot dans la chimie ; un Ampère, un Branly dans la physique ; un Claude Bernard, un Pasteur dans la biologie ? Non : ses plus grands savans sont de bons élèves qui ont continué les travaux du maître, mais dont aucun ne s'élève au-dessus d'un docteur Roux ou d'un Metchnikoff. Ce sont des continuateurs patiens, méthodiques, laborieux, rien de plus : aucun génie inventif, aucune originalité.

Dans l'ordre littéraire, artistique, philosophique, les savans allemands citent avec orgueil Gœthe, Beethoven et Kant dont l'héritage est aussi sacré pour l'Allemagne que son sol et son foyer. « Nous en répondons, disent-ils, sur notre nom et sur notre honneur. » Ce ne sont là que des mots et cette rhétorique prétentieuse sonne dans le vide. Les grands génies de l'humanité sont respectables et sacrés à l'humanité tout entière et l'héritage de Gœthe, ou de Kant, ou de Beethoven, n'étant menacé par qui que ce soit, n'a nul besoin du militarisme prussien pour ne pas périr. S'il en était autrement, il aurait déjà péri, et depuis longtemps, car Gœthe, Beethoven et Kant ont vécu et, comme on dit, fleuri à un moment où ce militarisme était fort loin d'exister. Ils étaient d'ailleurs à l'antipode des sentimens de l'Allemagne d'aujourd'hui et ils les auraient détestés s'ils les avaient connus. On nous demandera peut-être, à nous aussi, ce que nous en savons et on nous accusera d'être trop affirmatif. Laissons Beethoven, qui est très grand sans nul doute, mais non pas dans le domaine de la pensée, — et qui est d'ailleurs au moins à moitié Belge. Pour ce qui est de Kant, il a caressé toute sa vie le rêve de la paix perpétuelle, et personne assurément ne soutiendra que Gœthe ait jamais témoigné la moindre admiration pour le militarisme. On s'est même demandé s'il était patriote : s'il l'était, c'était avec des nuances qui lui étaient propres et une indépendance d'esprit qui l'a toujours porté à reconnaître ce que sa culture personnelle, à laquelle il tenait par-dessus tout, par-dessus l'Allemagne même, devait à la France. L'homme est loin d'inspirer une sympathie sans mélange, et l'œuvre une admiration sans réserves. C'est surtout dans les conversations de sa vieillesse avec Eckermann que Gœthe nous intéresse et quelquefois nous touche, parce qu'il s'y livre plus qu'ailleurs. On lui reprochait, dans son pays, de n'avoir pas fait des chansons patriotiques comme Kœrner en 1813, de s'être montré trop cosmopolite, d'avoir trop aimé nos écrivains du XVIIIe siècle : on sait que Kant, lui aussi, reconnaissait devoir beaucoup à Rousseau. « Entre nous, avouait Gœthe à son fidèle interlocuteur, je ne haïssais pas les Français, quoique je remercie Dieu de

nous avoir délivrés d'eux. Comment moi, pour qui la civilisation et la barbarie sont des choses d'importance, comment aurais-je pu haïr une nation qui est une des plus civilisées de la terre, à qui je dois une si grande part de mon propre développement? La haine nationale est une haine particulière. C'est toujours dans les régions inférieures qu'elle a le plus d'énergie et le plus d'ardeur. Mais il y a une hauteur à laquelle elle s'évanouit; on est là pour ainsi dire au-dessus des nationalités; on ressent le bonheur ou le malheur d'un peuple voisin comme le sien propre. Cette hauteur convenait à ma nature, et longtemps avant d'avoir atteint ma soixantième année, je m'y étais fermement établi. » Si cette hauteur convenait à la nature marmoréenne de Gœthe, elle ne convient pas à tout le monde et nous ne la recommandons pas comme un sommet auquel il faille aspirer; mais il est bizarre, quand on a lu Gœthe, d'entendre revendiquer son grand nom pour recommander le militarisme prussien. Les savans allemands peuvent seuls se permettre des rapprochemens aussi imprévus.

Est-il vraiment nécessaire de démontrer, de prouver une fois de plus que l'Allemagne a voulu et provoqué la guerre? Sur ce point, la lumière a été faite avec tant d'éclat par la publication du Livre Bleu anglais qu'aucune contestation ne peut plus être admise. Cela n'est pas vrai, n'en protestent pas moins les savans allemands. Eh bien! Messieurs, c'est à vous de le prouver: où sont vos preuves? Vous n'en donnez aucune, vous demandez à être crus sur parole : c'est trop exiger! « Il n'est pas vrai, dites-vous encore, que nous ayons violé criminellement la neutralité de la Belgique. Nous avons la preuve irrécusable que la France et l'Angleterre, sûres de la connivence de la Belgique, étaient résolues à violer elles-mêmes cette neutralité. » Vous avez cette preuve? que ne la donnez-vous? Il est vraiment fâcheux pour M. de Bethmann Hollweg qu'il n'en ait pas fait état devant le Reichstag, lorsqu'il lui a annoncé la résolution de passer outre aux protestations qu'il reconnaissait « fondées, » — c'est son mot, — du Luxembourg et de la Belgique, et de violer leur territoire. Il s'est contenté de dire: « On s'en tire comme on peut! » N'était-ce pas le moment de fournir la preuve? Mais il semble bien qu'on ne l'ait découverte qu'après coup, le viol une fois perpétré, en fouillant dans les papiers laissés à Bruxelles par le gouvernement belge. Celui-ci a protesté contre la duplicité dont on l'accusait et sa protestation suffirait pour nous convaincre de l'inanité de l'accusation. Ne joue-t-on pas ici sur une équivoque? Toutes les publications militaires allemandes ne cessaient d'annoncer qu'en cas de guerre, l'armée impériale

passerait de gré ou de force par la Belgique. Qu'à un moment quelconque, l'Angleterre ait échangé quelques vues avec la Belgique sur ce qu'il y aurait éventuellement à faire en pareil cas, c'est possible, mais cela ne prouve nullement que la Belgique soit entrée dans un complot contre l'Allemagne, ni qu'elle ait été jamais songé à sortir spontanément de sa neutralité. L'accusation est une perfidie et une imposture de plus de la part de l'Allemagne : personne n'y a cru, personne n'y croira.

Nous nous sommes laissé aller à discuter l' « Appel des savans allemands aux nations civilisées. » En valait-il la peine? Il faut bien le croire, puisque notre Institut national l'a cru. Le gant lui avait été en quelque sorte jeté, il a voulu le relever. Il a cherché, en tâtonnant un peu, la forme qui conviendrait le mieux et, finalement, M. Louis Renault a été chargé d'exprimer sa pensée dans la séance publique annuelle que les cinq académies ont tenue le 26 octobre. D'autres orateurs, M. Appell, qui présidait la séance, MM. Henri Cordier, Homolle, Lacour-Gayet, René Doumic, qui parlaient au nom de leurs académies respectives, l'ont fait avec une éloquence qui a profondément ému l'auditoire; ils ont été très applaudis et l'auraient été encore davantage si l'angoisse n'avait pas si fortement étreint les cœurs. M. Louis Renault, parlant pour l'Institut tout entier, a voulu être très simple et, dédaignant toute rhétorique, s'est contenté, avec l'autorité sans rivale qu'il a dans le monde, d'exposer les règles de la guerre, telles qu'elles ont été fixées dans deux conférences à La Haye, avec le concours des représentans du monde entier. A qui la faute, si chaque règle énoncée par M. Renault faisait songer avec effroi aux violations dont elle vient d'être l'objet? A qui la faute, si presque chaque mot de l'orateur rappelait des faits dont il a pu dire que « nous en sommes aussi humiliés comme hommes qu'affligés comme Français? » Sa conclusion vaut la peine d'être reproduite ici. « J'ai terminé, dit-il, la revue des prescriptions d'ordre international, relatives à la conduite de la guerre, que je voulais vous soumettre. Ce sont là des textes émouvans dans leur brièveté, parce qu'ils correspondent, non à de pures hypothèses, comme c'est souvent le cas pour ces textes juridiques, mais à des faits trop réels, trop actuels, et si épouvantables qu'ils en sont invraisemblables et que les témoignages les plus probans deviennent nécessaires pour en faire admettre l'existence. Ce n'est pas sans une profonde tristesse que j'ai rassemblé des textes à l'élaboration desquels j'ai eu l'honneur de participer et qui me rappellent tant d'hommes éminens, convaincus,

comme moi, que nous avions fait faire un progrès sérieux à la civilisation. La déception est trop cruelle. Si nous nous étions attendus et si nous devions nous attendre à des infractions individuelles, personne ne pouvait songer à une méconnaissance générale et systématique de toutes les règles solennellement adoptées. C'est là le fait grave, dont il y aura lieu peut-être de tirer ultérieurement des conséquences. »

Nous mettons hardiment en opposition, en contraste, « l'Appel des savans allemands aux nations civilisées » et le langage strictement juridique de M. Louis Renault. C'est aussi un appel qu'il a fait à ces mêmes nations auxquelles les savans allemands ont adressé le leur : elles les entendront l'un et l'autre, elles compareront, elles jugeront. L'Appel allemand a froissé nos sentimens comme une de ces lourdes inconvenances auxquelles on se croyait en droit de ne pas s'attendre de la part de gens qui vivent dans les régions élevées de l'intelligence : qu'il reste donc à la charge, à la honte de ceux qui l'ont signé. L'ont-ils tous signé spontanément ? Plusieurs d'entre eux, beaucoup peut-être, ne l'ont-ils pas fait par ordre, comme on fait tout en Allemagne ? C'est possible et même probable, mais ce n'est pas une atténuation, c'est plutôt une aggravation de leur acte, car le servilisme n'est pas une excuse et si on peut aliéner sa liberté, on ne supprime pas sa responsabilité. Tous les savans allemands n'ont pas signé ce document : certains noms y manquent qui n'ont pas moins d'autorité que ceux qui y figurent. Il est à croire que ces abstentions ont été intentionnelles, et elles sont dès lors très respectables. Mais les adhésions sont trop nombreuses et les abstentions ne le sont pas assez. L'appel des quatre-vingt-treize a eu le retentissement qu'il méritait. Le monde en a été remué par une indignation qui a eu quelque peine à se contenir. Il creusera un fossé encore plus profond, un abîme, entre les savans allemands qui ont traité les Belges d'assassins et de bandits, et ceux qui, dans les nations civilisées dont nous sommes justiciables les uns et les autres, admirent l'héroïsme et respectent le malheur immérité.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.

